Alphonse DAUDET

Théâtre

La Dernière idole – Les Absents
L'Œillet blanc – Le Frère aîné
Le Sacrifice – L'Arlésienne

Éditions Alphonse Lemerre (1933)



ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

THÉATRE

La Dernière Idole. — Les Absents. — L'Œillet Blanc.
Le Frère aîné. — Le Sacrifice. — L'Arlésienne.



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

LA DERNIÈRE IDOLE

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon le 4 février 1862.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. E. L'ÉPINE

PERSONNAGES :

AMBROIX, 65 ans. . . . . M. Tisserant

GERTRUDE, sa femme, 35 ans . . Mme Rousseil

Un Facteur . . . . M. Étienne

La scène dans une petite ville de province.



LA DERNIÈRE IDOLE

Une salle à manger au rez-de-chaussée. Au fond, porte de sortie. A droite, un buffet. Premier plan, à droite, une fenêtre donnant en biais sur la place de l'Église, au ras du sol. Vis-à-vis, à gauche, porte de la chambre de madame Ambroix. A gauche, au fond, une cheminée surmontée d'une glace. Sur la cheminée, une tasse et un sucrier ; devant le feu le café de M. Ambroix. Sur le devant de la scène, à droite, une table que madame Ambroix achève de desservir. A gauche, premier plan, une table-bureau sur laquelle se trouvent un buvard, quelques livres et un journal. Un fauteuil à gauche du bureau ; à droite, une chaise sur laquelle sont posés le chapeau et le châle de madame Ambroix.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AMBROIX, *desservant ;* AMBROIX, *assis dans un grand fauteuil devant la table à manger.*

MADAME AMBROIX.

Prendrez-vous votre café ici, ou dans ma chambre ?

AMBROIX.

Ici, s'il vous plaît! *(Il se lève pendant que madame Ambroix porte la table entre la porte du fond et la cheminée.)* Je vais rouler mon fauteuil près de la fenêtre. *(Il roule son fauteuil.)* Là, un peu de soleil dans le café, voyez-vous, cela vaut toutes les eaux-de-vie du monde... C'est ce que Léopold appelait le gloria du bon Dieu!

MADAME AMBROIX, *apportant le café sur le rebord de la fenêtre.*

J'ai bien peur que le soleil soit un peu chaud pour votre tête, mon ami; rien ne porte au cerveau comme le gloria de mars.

AMBROIX.

Connu, beau masque! cela vous ennuie de me savoir près de la fenêtre. De ma place, en soulevant ce coin du rideau, je vous verrai entrer à l'église, et mon regard va gêner vos largesses aux mendiants de la grand'porte, n'est-ce pas?... Rassurez-vous, je vous promets de fermer les yeux du côté de vos poches.

MADAME AMBROIX.

En revanche, je vous promets de n'ouvrir mes poches que très peu.

AMBROIX, *jetant un regard sur le panneau vide au-dessus de la table.*

A propos, Gertrude, quand donc nous le renverra-t-on, le portrait de Léopold?

MADAME AMBROIX, *troublée.*

Le portrait de Léopold? C'est que...

AMBROIX.

Voilà quatre mois que vous l'avez expédié à Tours se faire remettre un cadre dont il n'avait nul besoin.

MADAME AMBROIX.

Oh! si l'on peut dire; le bois était moisi, vermoulu, affreux! *(Elle prend le sucrier sur la cheminée et va le poser sur le bord de la fenêtre.)*

AMBROIX.

En tout cas, on n'a jamais mis quatre mois pour encadrer un tableautin de quelques pouces. Si ma Gertrude voulait être franche, elle m'avouerait qu'elle ne tient pas beaucoup au portrait de ce vilain ingrat et qu'elle met un peu de négligence à le ravoir. Eh! mon Dieu! ne vous en défendez pas, c'est un sentiment bien naturel. La conduite de Léopold excuse et justifie toutes vos rancunes, toutes vos colères. *(Il passe à droite.)* Un garçon que j'aimais et que je traitais en frère, en fils plutôt; qui vivait de notre vie comme nous vivions de la sienne; un ami que j'avais vu naître et qui me devait de me voir mourir; crac! un beau jour... — un beau jour! quelle formule bête! — le voilà qui part, qui s'en va je ne sais où, à Odessa, au diable : un coup de chapeau, une révérence, une poignée de main, trois banalités! et cet être cher, ce frère, ce fils, cette part de nous-mêmes se retire de notre vie, de nos cœurs, comme on se retire d'une visite. Il y a huit ans de cela, et je m'en souviens mieux que d'hier. C'est ici même, au coin de cette cheminée, un soir d'octobre, le 22, qu'il me vint annoncer son départ et faire ses adieux. Je ne trouvai pas la force de me

lever, de l'interroger; rien! Je restai là, dans mon fauteuil, la bouche ouverte, haletant, oppressé...

MADAME AMBROIX *s'approche de son mari.*

Bon! vous allez encore vous tourmenter et vous faire du mal.

AMBROIX, *passant à gauche.*

Mais non! mais non! je vous assure, Gertrude, cela ne me fait pas de mal, cela ne m'a pas fait le mal que vous croyez; et si le lendemain vous m'avez vu pleurer, ce n'était pas sur l'ami qui partait, mais sur l'amitié, cette bonne chose que je perdais si sottement! *(Il s'assied près du bureau.)*

MADAME AMBROIX, *très émue.*

Mon pauvre Ambroix!

AMBROIX.

Que voulez-vous? on n'aime pas à perdre, surtout à mon âge. *(Montrant son front.)* Nous avons tous là un petit temple où nous abritons religieusement toutes nos idoles, croyances, rêves, affections. Elles sont là, debout, en équilibre, chacune sur son piédestal... Fiers de ce doux fardeau, nous marchons dans la vie comme ces mouleurs italiens qui traversent les rues, des plâtres dans les mains, sous chaque bras, sur la tête... Hélas! un caillou sous le pied, le coude d'un passant, un rien suffit pour mettre en pièces tous ces beaux petits dieux! Rarement, le pauvre mouleur rentre chez lui son étalage au complet; plus rarement encore nous arrivons au terme de notre vie avec toutes nos idoles. Gertrude, mon amie, regardez mon vieux crâne; à cette heure, le temple est désert et dévasté; de toutes les an-

ciennes idoles il n'en reste plus qu'une, une seule, mais celle-là, solide, inébranlable, à l'abri des accidents et des épreuves : cette idole, Gertrude, c'est vous. Oh ! vous n'avez pas besoin de rougir et de détourner la tête. *(Il se lève.)*

MADAME AMBROIX, *timidement.*

Et votre café, mon ami ?

AMBROIX, *passant à droite, conduit par Gertrude.*

Mon café... mon café... je vais le prendre, méchante femme ; ce n'est pas ma faute si je suis dans un jour de ressouvenir et d'attendrissement. *(Revenant près de madame Ambroix.)* Tout à l'heure encore, pendant que vous me serviez, il y avait dans vos moindres mouvements, dans votre façon de me verser à boire, tant de prévenance, tant d'affection, de piété, que je me suis senti le cœur gros de reconnaissance. J'ai même dû laisser choir une petite, toute petite larme dans ma compote de poires... qui n'en a rien dit à personne.

MADAME AMBROIX, *montrant le café en souriant.*

Avez-vous mis du sucre là-dedans ?

AMBROIX *va près de la croisée.*

Je vais en mettre. *(Il sucre son café.)* Décidément, Gertrude, il faut écrire à l'encadreur pour qu'il vous rende au plus vite ce portrait. *(Il s'assied près de la croisée.)*

MADAME AMBROIX *met lentement son chapeau devant la glace.*

Oui, mon ami, j'écrirai... je vous promets d'écrire.

AMBROIX.

Je n'avais que lui pour me faire compagnie pendant ces affreux dimanches où votre paroisse vous accapare, et maintenant, cela me manque de ne pouvoir plus parler du passé avec cette bonne figure. D'ailleurs, Gertrude, en bonne conscience, si nous devions faire aussi peu de cas de cette toile, était-ce la peine de la garder et d'en priver la famille de Léopold ? Il était si charmant pour tous, ce grand écervelé ! Tout le monde l'aimait. *(Il se lève.)* Vous rappelez-vous comme il était gai, rieur, amusant ? Et de l'esprit ! avait-il de l'esprit, hein ?

MADAME AMBROIX.

Il en faisait, surtout.

AMBROIX, *arrangeant le châle de Gertrude.*

Eh bien, oui, il en faisait, et puis ? Quel mal voyez-vous à cela ? Quand vous avez du café en grain chez vous, vous faites du café, n'est-ce pas ? et personne ne s'en plaint ; de même pour l'esprit, quand on en a, on en fait, et je n'y vois rien à redire. Du reste, avouez-le, qu'il eût de l'esprit ou qu'il en fît, Léopold ne vous a jamais entièrement convenu. Cette nature railleuse, ardente, avait de quoi vous troubler et vous effrayer, ma chère eau qui dort. *(Il va mettre du sucre dans sa tasse.)*

MADAME AMBROIX.

Voilà le dixième morceau de sucre, au moins, que vous noyez dans votre tasse, ce café ne sera pas buvable... *(Elle prend le sucrier et l'enferme dans le buffet dont elle retire la clef.)*

AMBROIX.

C'est vrai, c'est vrai. Le vent est aux souvenirs, et cela trouble un peu la cervelle. *(Il s'assied.)* Gertrude, ma mie, vous seriez la meilleure et la plus charmante, si vous renonciez à vos vêpres pour une fois, hein ? qu'en dites-vous ? Vous vous mettriez ici, en face de moi, un tapis vert sur la table, quelques cartes à côté de nous, le tout pour avoir des prétextes à conversation, et nous entamerions un piquet de quatre ou cinq heures qui nous conduirait jusqu'au dîner par des chemins charmants... Vous verriez.

MADAME AMBROIX.

Oh ! Ambroix, me faire manquer les vêpres !

AMBROIX, *souriant.*

Si Léopold était là, croyez-vous qu'il vous raillerait joliment là-dessus !... Vous en disait-il assez, quand vos crises pieuses vous prenaient ; encore, de son temps, n'était-ce que par accès et non pas à l'état chronique comme aujourd'hui... Oh ! je ne vous en fais pas de reproches. En redoublant de piété vous avez, s'il est possible, redoublé de soins et d'affection pour moi... Allez à vêpres, grande fanatique !

MADAME AMBROIX, *défaisant à moitié les brides de son chapeau.*

Pourtant, il me semble que le bon Dieu ni monsieur le curé ne m'en voudraient pour une fois, n'est-ce pas ?

AMBROIX.

Nenni! nenni! à mon âge, tout devient habitude. Si vous me donniez vos vêpres d'un dimanche, il me faudrait aussi celles de tous les autres... Tenez, passez-moi plutôt mon journal; entre deux articles je regarderai les gens entrer à l'église, les gamins jouer sur la place; puis, comme l'on entend d'ici la voix de l'orgue et celle des fidèles, j'écouterai les vêpres d'intention et d'intention aussi au moment du sermon... *(Il fait le signe de s'endormir.)*

MADAME AMBROIX.

Taisez-vous, affreux moqueur, je m'en vais. *(Elle va prendre son livre de messe sur le bureau.)*

AMBROIX.

Vous n'oubliez pas votre chapelet?

MADAME AMBROIX.

Non, j'ai tout ce qu'il me faut... merci! *(Bruit de cloches.)*

AMBROIX, *se levant.*

Alors, partez vite, vous n'avez que le temps. Les cloches vous appellent et s'impatientent. Écoutez: Ding! dang! madame Ambroix! ding dang! ne viendra pas! Les pauvres s'impatientent aussi à la porte de l'église; voilà deux fois déjà que l'aveugle et son chien tournent la tête par ici. Peste! je ne vous retiens pas! Ah! ah! ah! *(Il la reconduit jusqu'à la porte du fond. — Madame Ambroix, troublée, sort rapidement et se retourne pour lui faire un geste d'adieu.)*

SCÈNE II

AMBROIX, *seul, puis* UN FACTEUR.

AMBROIX *descend en scène.*

Trois heures d'église par dimanche pour toute une existence de dévouement, ce n'est certes pas beaucoup, et j'aurais eu vraiment tort de la priver de ses vêpres. *(Les cloches cessent. — Regardant par la croisée.)* La voilà qui traverse la place. *(Il s'assied.)* Comme une honnête femme a sa démarche à elle! je ne sais quel parfum de pudeur et de chasteté se dégage de tout son être et lui conserve quelque chose de jeune et de naïf : ces femmes-là, on dirait éternellement de petites filles! Bonjour, Gertrude, bonjour, mon amie; allez prier pour votre vieil Ambroix! que Dieu lui fasse de longs jours à vous aimer, à vous bénir. Surtout qu'il ne me joue pas le mauvais tour de me rappeler à lui le dernier, ce serait gâter tout le bonheur de ma vie. Saperlotte! me voilà tout ému, mais très ému; c'est à croire qu'il va m'arriver quelque chose aujourd'hui. Suis-je enfant! comme si, à mon âge, il pouvait m'arriver encore quelque chose! A moins que ce ne soit Léopold qui m'arrive. *(Il boit.)* Gertrude avait raison... Ce café est abominablement sucré. Quelle heure est-il? Trois heures et demie. J'en ai encore pour une heure à l'attendre. *(Sons d'orgue.)* Tiens! si je lui faisais la surprise d'aller la chercher à la sortie. Ce n'est pas que ce soit loin, mais cette affreuse goutte... *(Écou-*

tant.) Du reste, j'ai bien le temps, on n'en est qu'au troisième psaume. Je la vois d'ici, dans un coin de chapelle bien noir, bien reculé, à genoux sur sa chaise rouge; elle tient son chapelet et prie à voix basse. Bonne prière, madame Ambroix, moi, je me sens tout ensommeillé. *(Le son de l'orgue cesse. Il se renverse sur son fauteuil, ferme les yeux et dit à demi-voix :)* Je ne sais si c'est ce journal... ou bien le... *(il désigne l'église)* qui va commencer... *(Il s'assoupit. Un coup frappé à la vitre le fait tressauter.)* Hein! qui va là? qu'y a-t-il? *(Il se lève.)*

LE FACTEUR, *du dehors.*

Monsieur Ambroix!

AMBROIX.

Tiens! c'est le facteur... c'est le brave père Anselme. *(Il pose le journal sur le buffet et va ouvrir la croisée.)*

LE FACTEUR.

Bien le bonjour, monsieur Ambroix. Comment va cette vieille santé? J'ai là quelque chose pour vous.

AMBROIX, *il remet son fauteuil en scène.*

Ah! ah! il paraît que le courrier a donné aujourd'hui; il ne donne pas souvent, le courrier. Mais, avant tout, il me faut de vos nouvelles, père Anselme. Eh bien! ces jambes, comment vont-elles!

LE FACTEUR.

Oh! les jambes, j'en suis assez content; mais les yeux ne se conduisent pas aussi bien.

AMBROIX.

Parce qu'ils vous conduisent plus mal! Eh! eh! eh!

LE FACTEUR, *riant.*

Ma foi, oui! Toujours le même, ce monsieur Ambroix, comme à vingt-cinq ans.

AMBROIX.

Dam! j'exerce tous les jours ma gaieté; vous exercez bien vos jambes, vous. Avec l'exercice, rien ne se rouille dans l'arsenal.

LE FACTEUR.

Surtout quand l'arsenal est arrosé d'un excellent moka versé par la belle madame Ambroix. *(Ambroix va poser sa tasse sur le buffet.)* En voilà une qui n'a pas vieilli, mais là, pas d'un cheveu; comme à vingt-cinq ans.

AMBROIX, *lui passant sa tabatière.*

Une prise, père Anselme?

LE FACTEUR.

Volontiers... Si ça pouvait m'ouvrir un peu les yeux.

AMBROIX, *regardant tout autour de lui dans la salle.*

Je sais bien ce qui vous les ouvrirait, moi, les yeux.

LE FACTEUR, *sourire gourmand.*

Oh! monsieur Ambroix.

AMBROIX.

Allons donc! Est-ce que je ne sais pas ce que

c'est que la marche? Par ces premiers jours de printemps on a besoin d'un coup de fouet dans les jambes, et nous avons ici un vieux rhum qui a une fameuse mèche.

LE FACTEUR.

Connu! Il y a des gens qui en parlent dans le pays.

AMBROIX, *allant au buffet, puis, avec embarras.*

C'est que... je suis seul... Madame Ambroix est à l'église.

LE FACTEUR, *contrarié.*

Ce sera pour un autre jour, monsieur.

AMBROIX, *très doux.*

Mais non, mais non, je suis furieux contre madame Ambroix, qui a toujours ses clefs avec elle. *(Subitement.)* Vous avez quelque chose pour moi, père Anselme? *(Il va à la croisée.)*

LE FACTEUR.

Voilà un paquet assez volumineux, comme vous voyez; ça vient de loin. Au bureau on m'a dit que c'était un tableau.

AMBROIX, *prenant vivement le paquet.*

Ah! enfin! on se décide donc à nous le renvoyer. *(Il va précipitamment à son bureau, sur lequel il pose le paquet.)* Je vais vous payer tout de suite, père Anselme. *(Il va pour ouvrir son bureau.)* Sapristi! en voilà bien d'une autre, maintenant: la caisse qui est à vêpres, elle aussi, avec ma femme et le vieux rhum. Ah çà! mais je vais me mettre en colère, moi. *(Il revient à la croisée.)*

LE FACTEUR.

Ne vous emportez point, monsieur Ambroix. Je vais de ce pas faire le service de la ferme des Azeroles, à une heure d'ici; je passerai en revenant.

AMBROIX, *se disposant à fermer la croisée.*

C'est cela, repassez, père Anselme. La même clef ouvre la caisse et débouche le rhum; par ainsi, vous ferez d'une pierre deux coups, sans compter celui que vous boirez. Eh! eh! eh!

LE FACTEUR, *riant.*

Ce bon monsieur Ambroix, comme à vingt-cinq ans! *(Il retire sa tête de l'embrasure, et s'éloigne en fredonnant.)*

SCÈNE III

AMBROIX, *seul.*

Il referme la fenêtre et va vers son bureau sur lequel est le paquet.

Le voilà donc revenu, mon Léopold. Vite, rendons-lui la place qui lui appartient. *(Il essaye de défaire les ficelles du paquet.)* Ils l'ont solidement attaché, par exemple. Il me faudrait... bon, voici mon affaire. *(Il va prendre un couteau de table oublié sur le buffet, et se hâte de couper les ficelles.)* Je n'ai jamais rien vu d'aussi soigneusement empaqueté. *(Il retire le portrait de Léopold, le porte vers le fond, et pose la boîte, dans laquelle était le tableau, à gauche de la cheminée.)* A ton clou, d'abord, nous causerons ensuite. *(Il l'accroche et le considère.)*

Tiens! c'est étonnant! c'est très étonnant! on n'a pas touché le moins du monde à ce portrait, le cadre est toujours le même. *(S'asseyant à gauche du bureau.)* Cela valait bien la peine de le garder aussi longtemps et de priver notre salle à manger de son ornement le plus cher. Ma foi, Gertrude s'expliquera avec son encadreur; pour moi, l'important est d'avoir retrouvé le compagnon de mes après-midi dominicales; je ne serai plus seul quand Gertrude sortira. Pourtant, j'aurais dû trouver dans ce paquet quelque chose qui m'expliquât... *(Il se lève et cherche dans la boîte qui renfermait le tableau.)* Eh! parbleu! voilà deux lettres pour une. *(Il revient s'asseoir à gauche du bureau.)* Tiens!... qu'est-ce que cela signifie?... « Monsieur Léopold, à Odessa, » et sur l'autre: « A Madame Ambroix, près Tours. » Une écriture inconnue. Gertrude aurait donc envoyé ce portrait à Odessa? Il doit y avoir encore là-dessous, j'en suis sûr, quelque mystère de tendresse ingénieuse. Voyons un peu. *(Il décachette une lettre et lit.)* « Madame Ambroix, près Tours. Madame, notre sieur « Ivanof et moi avons l'honneur de vous envoyer « ci-joint le portrait de M. Léopold et la lettre dont « vous l'aviez accompagné. » Voilà bien un tour de Gertrude; dans sa fureur contre Léopold, elle a dû lui envoyer son portrait escorté d'une lettre!... je la vois d'ici. « Quand votre envoi nous est parvenu, « M. Léopold était... mort depuis déjà deux mois. » Est-ce possible! Ah! mes pressentiments ne m'ont pas trompé. Il devait m'arriver quelque chose aujourd'hui. Léopold! s'en aller mourir loin de son pays, loin des siens, loin de nous; pauvre ami! *(Il s'essuie les yeux.)* Mais enfin, de quoi est-il mort? où? comment? La lettre va me l'apprendre sans

doute. « ... Mort depuis déjà deux mois, ce qui vous « explique, Madame, comment, en notre qualité de « chargés de la liquidation du défunt, nous avons « cru devoir ouvrir le paquet et décacheter votre « lettre, pour savoir en quel endroit nous devions « renvoyer l'un et l'autre. Veuillez agréer, Madame, « nos salutations empressées et compter sur notre « discrétion la plus complète. Ivanof, Dimitry et Ce, « chargés de la liquidation Léopold. » Que veulent-ils dire, ces imbéciles, avec leur discrétion ? quelque formule moscovite, sans doute, aussi insignifiante que les autres. Mon Léopold! Moi qui m'attendais tous les jours à le voir apparaître, des regrets, des excuses sur les lèvres, des histoires plein la cervelle. Mort! il est mort! *(Moment de silence. Il prend machinalement la lettre de sa femme.)* Voyons ce que Gertrude lui écrivait. *(Il ouvre la lettre avec lenteur, en s'essuyant les yeux.)* « Merci, Léopold, pour votre parole loyale« ment tenue; merci pour votre courage à nous « quitter; merci pour votre silence. » Ah çà! mais c'est pourtant bien son écriture, oui, parbleu, il n'y a que Gertrude pour barrer ses T comme cela... Que lui chante-t-elle donc? elle le remercie de s'en être allé et de n'avoir pas répondu à mes lettres? C'est inouï! « Depuis le jour où je fus assez forte « pour vous renvoyer et pour rompre les liens cri« minels qui nous unissaient. » Miséricorde! qu'est-ce qui me tombe là? Allons! allons! j'aurai mal vu... *(Il se lève et passe.)* Ces choses-là n'arrivent pas, c'est impossible! Gertrude m'expliquera tout en deux mots. « Pourquoi je vous écris aujourd'hui « après ce silence de huit années, l'envoi dont « j'accompagne ma lettre doit vous le dire assez. « Oui, votre portrait, Léopold, votre portrait dont

« le regard me poursuivait partout, votre portrait « dont la présence dans ma maison m'était une « cause éternelle de souffrance et de remords. » C'était vrai! *(Il tombe sur son fauteuil. Silence. Continuant de lire.)* « Adieu, Léopold, adieu à jamais! Nous « nous sommes séparés pour nous punir; hélas! « pourquoi faut-il que cette séparation cruelle ait « fait souffrir en même temps que nous ce grand et « honnête cœur que nous avons trompé pendant « trois ans? » *(Il lève lentement la tête.)* Ainsi, pendant trois ans, à cette même place, dans ce coin, dans cet autre, partout, la trahison et l'adultère ont vécu à mes côtés, buvant à mon verre, mordant à mon pain, dormant sous mon toit. Oh! toutes mes joies du passé, tous mes souvenirs, ces bonnes choses qui font vivre les vieux... tout cela est gâté, perdu, ma vie entière est abimée! Pourquoi ai-je vécu si longtemps? *(Il tombe sur le fauteuil près du bureau.)* Comme je me les reproche, ces soins dont je me suis laissé entourer! Mais maintenant je vais retrouver des forces pour m'enfuir *(il se lève)*, pour quitter cette maison qui me pèse, ce foyer maudit, ces meubles que je hais! *(Il se renverse en sanglotant dans son fauteuil, la tête daus ses mains.)* Il faut pourtant prendre un parti : m'enfuir avant qu'elle arrive? en aurai-je la force? Que faire, mon Dieu? J'ai encore là-dedans une voix qui me parle et qui me dit : « Ces choses « sont loin, pauvre homme, ces choses sont bien « loin de toi. Huit ans ont passé sur le crime; des « deux coupables, l'un est mort; l'autre s'est réconciliée avec Dieu et avec sa conscience; pourquoi « serais-tu plus sévère que ces trois terribles juges : « Dieu, la conscience et la mort? Jette ce portrait, « brûle ces lettres, tu dois tout oublier, tout igno-

« rer, et enfermer ce secret dans ton âme. » *(Il se lève avec rage.)* Non! non! laisse-moi, voix menteuse, je ne suis pas un ange, moi; je ne suis pas un saint, non! je suis un homme volé, volé! il faut que je châtie. Je vais l'attendre, cette misérable; je vais l'attendre à la sortie de son église, et là, devant tout le monde, lui demander raison de son crime. *(Dans sa fureur et ses évolutions sur la scène, il arrive devant la glace, et là, s'arrête et se contemple.)* Suis-je assez ridicule! Va, pauvre Othello de soixante-dix ans, tes larmes, tes colères feraient rire. Donc, tais-toi, et si tu as besoin de dire ton mal à quelqu'un, la mort est là, seule confidente digne de ta douleur. *(En parlant, il est revenu s'asseoir à gauche, devant son bureau, appuyant son coude sur les lettres et sa tête dans ses mains.)*

SCÈNE IV

AMBROIX, MADAME AMBROIX.

MADAME AMBROIX, *entrant précipitamment par la porte du fond, gaie et empressée. Elle ôte son chapeau et son châle, qu'elle pose sur la chaise près du buffet.*

Me voici, Ambroix! Je n'ai pas attendu la fin du sermon pour revenir plus vite. Eh bien, Ambroix, qu'avez-vous? Qu'est-il arrivé? vous êtes souffrant? *(Elle s'est rapprochée de son mari. Ambroix lève lentement la tête et lui montre de la main le portrait accroché à la muraille. Madame Ambroix étouffe un cri.)* Comment? je ne comprends pas... c'est le retour de ce portrait qui vous fait tant de mal... *(Ambroix, toujours silencieux, écarte un peu ses coudes et pousse les lettres vers elle. Madame Ambroix*

reconnaît sa lettre.) Ma lettre! *(Tombant à genoux.)* Ma lettre! Grâce! *(Ambroix s'est levé et se tient debout appuyé contre la table.)*

AMBROIX.

Vous m'avez porté là un coup terrible, Gertrude. On ne revient pas de pareilles secousses à mon âge, savez-vous?

MADAME AMBROIX.

J'ai tant souffert, j'ai tant pleuré depuis huit ans.

AMBROIX.

Vous n'avez pas souffert pendant huit ans ce que je viens de souffrir pendant dix minutes. Une de mes larmes vaut toutes les vôtres.

MADAME AMBROIX.

Mon Dieu! que lui dire? que faire? comment lui prouver!...

AMBROIX, *relevant madame Ambroix qui lui a pris la main.*

Me prouver quoi? que depuis huit ans vous vous êtes repentie! mais, malheureuse, la grandeur de vos repentirs ne fait que me rappeler l'énormité de votre faute, et pensez-vous que toutes ces larmes auxquelles je veux bien croire...

MADAME AMBROIX.

Oh!

AMBROIX, *sévèrement.*

Auxquelles je veux bien croire; pensez-vous que toutes les larmes du monde puissent guérir l'immense blessure que vous m'avez faite là! Les larmes entretiennent les plaies, elles ne les cicatrisent pas.

MADAME AMBROIX.

Oh! je voudrais mourir.

AMBROIX.

Mourir? Vous voudriez mourir? Non! non! il ne faut pas mourir, il faut vivre, au contraire! pour expier! Venez ici, là... près de moi. *(Il va prendre une chaise que madame Ambroix a mise près de la table du fond, en desservant, au commencement de la première scène, et la place à sa droite. Il s'assied à droite du bureau.)*

MADAME AMBROIX.

Non, je n'ose pas, ma place est à vos pieds, éternellement à vos pieds. *(Elle se met à genoux.)*

AMBROIX.

Votre place est la place que je vous donne; moi seul suis juge de la place que vous méritez. Mettez-vous là. *(Gertrude s'assied.)* J'ai le droit de vous demander bien des choses...

MADAME AMBROIX.

Vous savez tout, Ambroix, je n'ai rien à vous apprendre; par pitié, ne me faites pas parler de cela!

AMBROIX.

Parlons-en, au contraire, *cela* m'étoufferait si je n'en parlais pas. Mais attendez *(il va chercher le portrait et l'apporte sur le bureau, à sa droite)* : avec moi vous mentez trop bien, vous n'oserez peut-être pas devant lui.

MADAME AMBROIX, *avec indignation.*

Oh! *(Plus bas.)* Pardon, c'est votre droit de me parler ainsi.

AMBROIX, *se rasseyant.*

Voici quinze ans que nous sommes mariés, Gertrude; sur ces quinze années, vous en avez passé trois à me tromper, trois années de mensonge, d'hypocrisie...

MADAME AMBROIX.

Ambroix! *(Résignée.)* Continuez, je vous écoute.

AMBROIX, *après un silence.*

Quand il s'en est allé, lui, vous avez beaucoup souffert, n'est-ce pas?

MADAME AMBROIX.

J'ai beaucoup souffert.

AMBROIX.

Vous l'aimiez donc encore?

MADAME AMBROIX.

Oui.

AMBROIX.

Et lui, puisqu'il partait, il ne vous aimait donc plus?

MADAME AMBROIX.

Oh! si! toujours autant.

AMBROIX.

Il vous aimait toujours, vous l'aimiez encore. Vous vous adoriez tous deux... vous vous séparez; pourquoi cela?

MADAME AMBROIX.

Cette vie de mensonge me pesait, j'ai eu honte.

AMBROIX.

Mais enfin, puisque vous ne m'aimiez pas, puisque vous en aimiez un autre, pourquoi n'avez-vous pas eu le courage de votre passion ? Pourquoi n'avez-vous pas, dès le premier jour, pris bravement votre amant par le bras et ne lui avez-vous pas dit : *Allons-nous-en d'ici ?* C'eût été moins lâche, après tout.

MADAME AMBROIX.

C'est parce que vous m'aimiez trop que je suis restée.

AMBROIX.

Ah ! oui, vous avez bon cœur, vous, je l'oubliais. On veut bien tromper, voler, assassiner les gens, on ne veut pas leur faire de la peine. L'horrible chose que ces bons cœurs !

MADAME AMBROIX, *sanglotant.*

Oh ! l'entendre parler ainsi, lui ! quel châtiment !

AMBROIX.

Pourtant, si vous étiez partie, voyez comme c'eût été plus heureux pour moi ! Onze ans auraient déjà passé sur mon désespoir, et onze ans sèchent bien des larmes. Il eût pu se faire encore que votre départ m'eût tué du coup, ces choses-là se sont vues. Mais, ma foi, avouez que ma mort eût été un fier débarras pour tout le monde, pour moi le premier.

MADAME AMBROIX.

Ambroix, je vous en conjure, épargnez-moi, épargnez-vous. Chacune de vos paroles m'entre au cœur

comme un fer brûlant, et je vois bien à la pâleur de vos traits, à votre voix qui tremble, à la fièvre qui vous brûle, je vois bien tout ce que vous souffrez et quel horrible plaisir vous trouvez à reparler de ces choses et à vous plonger dans ce triste passé. Écoutez-moi, je vous ferai tout ce que vous voudrez, tout ! je serai votre servante encore plus humble, encore plus soumise, encore plus dévouée. Vous verrez comme je serai bonne ; mais, par pitié, ne m'accablez pas de la sorte.

AMBROIX, *a pris la lettre d'envoi, et la lui montrant.*

Cette lettre vous brûle les yeux... vous voudriez savoir ce que contient cette lettre, et comment ce portrait a pu vous être renvoyé ? *(Vite.)* Je vais vous le dire, moi ! *(Il passe à droite après avoir remis vivement la chaise de Gertrude auprès de la table.)*

MADAME AMBROIX.

Ne me dites rien, Ambroix, je ne veux rien savoir.

AMBROIX.

Mais si, mais si !... Il faut que vous sachiez ce qu'est devenu l'homme que vous aimez.

MADAME AMBROIX.

Dieu m'a donné la force de ne plus l'aimer.

AMBROIX.

Vraiment !... Dieu vous a donné cette force. En êtes-vous sûre ? Regardez-moi, Gertrude, vos yeux dans mes yeux et votre main dans la mienne : êtes-vous sûre de ne plus l'aimer ?

MADAME AMBROIX.

J'en suis sûre.

AMBROIX.

Lisez. *(Il lui donne la lettre. — Silence.)* Votre main tremble... vous pâlissez. Vous l'aimez toujours. *(Il repousse sa main qu'il tenait.)*

MADAME AMBROIX, *elle étouffe un cri et dit tout bas.*

Voilà huit ans qu'il était mort pour moi.

AMBROIX.

Lâche et menteuse... Comme elle a trompé son mari, elle renie son amant.

MADAME AMBROIX.

Oh ! assez de cruautés, n'est-ce pas, Ambroix ; assez de cruautés et de mépris. Vous avez le droit de me tuer, mais non de me torturer ainsi.

AMBROIX.

Vous tuer ? Pourquoi faire ?... Pour vous l'envoyer rejoindre, peut-être ? Non, non, cela vous rendrait trop heureuse ; et moi qui n'ai personne à m'attendre là-bas, moi, qui serai seul dans la mort comme je l'ai été dans la vie, je serais trop jaloux de votre bonheur. *(Il s'assied près du bureau, et dans sa colère menace le portrait.)* Ah ! quand je songe que c'est toi, toi, regard faux et vil, toi, bouche menteuse et ironique, que c'est toi, maudit, qui m'as gâté toute ma vie, toi enfin qui m'as fait mes dernières heures si cruelles, si longues, si misérables ! *(Il prend le couteau.)* Tiens ! tiens ! *(il frappe le portrait.)*

MADAME AMBROIX, *voulant le retenir.*

Ambroix ! que faites-vous ? revenez à vous.

AMBROIX, *passant.*

Laissez-moi, ne m'approchez pas ! Vous me faites horreur, je vous dis. *(Il va vers la porte.)*

MADAME AMBROIX, *courant après lui, suppliante.*

Où allez-vous ?

AMBROIX.

Ma vie ne vous regarde pas ; je vous défends de regarder dans ma vie. Je m'en vais, je quitte à jamais cette maison que j'abhorre, je m'en vais et je vous maudis. *(Il sort par le fond, repousse sa femme et ferme violemment la porte derrière lui.)*

SCÈNE V

MADAME AMBROIX, *seule.*

Elle a couru après son mari et s'arrête devant la porte fermée.

Ambroix ! Ambroix ! Mais c'est impossible ! Il ne faut pas me quitter ainsi, Ambroix ! *(Revenant en scène.)* Oh ! je tremble, j'ai honte. — Mourir ! je veux mourir ! *(Elle cache en sanglotant son front dans ses mains et se jette sur un siège à droite. Silence.)* Ah ! tu croyais tout fini, toi ; tu croyais ton crime expié, ton passé racheté. Ah ! tu croyais que pour laver ta faute c'était assez d'exiler une moitié de ta vie, et de t'interdire les regrets, le souvenir, tout, même les larmes. Eh bien, non, non, rien n'est expié, rien n'est racheté. Après huit ans de prière et de

repentir, tout ton passé se redresse implacable, tout croule autour de toi ! Là-bas, on meurt, et tu n'as pas le droit de pleurer ! Ici, on te maudit, et tu ne peux que courber la tête ! *(Sur ces derniers mots, elle tombe assise à droite.)* Pauvre cher portrait, c'est pourtant lui la cause de toutes mes douleurs. *(Elle se lève.)* Aussi, pourquoi avoir voulu le chasser de cette maison ? puisque sa présence m'était un remords, pourquoi ne pas accepter ce remords en punition de ma faute ? Cela me gênait de le sentir sans cesse près de moi. Tant qu'il était là, j'étais éternellement la femme coupable, toujours rougissante et les yeux baissés. A la fin, je voulus relever la tête et marcher librement chez moi : j'ai renvoyé le portrait. Dieu m'a bien punie de mon orgueil. Le portrait est revenu, il est revenu entouré d'un crêpe, il est revenu me dénoncer et se faire mutiler devant moi. *(Elle s'approche du bureau.)* Oh ! quand j'ai vu le couteau entrer dans cette poitrine, j'ai eu froid là-dedans. La toile a eu le coup, moi la douleur. *(Elle tombe assise près du bureau.)* Comme il est triste avec sa blessure au cœur ! on dirait qu'il souffre. Tiens ! pauvre mort blessé, Dieu me le pardonnera *(elle lui envoie un baiser)*, car ce baiser que je te donne, c'est le baiser d'adieu. *(Elle se relève.)* Et maintenant, partons ! ma place n'est plus ici. Ce n'est pas Ambroix qui doit quitter cette maison, c'est moi, c'est moi seule. Il s'est enfui pour ne pas me chasser. Faible comme il est, il n'aura pu aller bien loin, et je pourrai le rejoindre pour lui dire... *(Elle se dirige vers la porte du fond.)*

SCÈNE VI

MADAME AMBROIX, AMBROIX, *puis* LE FACTEUR.

Ambroix, entrant par le fond, va lentement s'asseoir à droite, dans son fauteuil.

MADAME AMBROIX.

Ambroix!... c'est noble à vous d'être revenu pour un dernier adieu. *(Ambroix secoue tristement la tête.)* Ah! laissez-moi croire que vous êtes ici pour cela; et maintenant, écoutez, mon ami. Oui, ma présence vous pèse; oui, Gertrude vous est devenue odieuse; eh bien! tendez-lui votre main, une fois, une dernière fois, mais cordialement, sans haine, et laissez la malheureuse femme quitter seule cette demeure où elle n'a plus le droit de vivre. Elle ira s'enfermer quelque part, dans une retraite religieuse, loin, bien loin de vous, et là, elle expiera encore, puisqu'elle n'a pas assez expié. Ambroix, voulez-vous me faire la grâce d'un adieu, dites?

AMBROIX.

Nous n'avons pas d'adieux à nous faire.

MADAME AMBROIX, *s'élançant vers lui.*

Est-ce possible?

AMBROIX, *doucement.*

Écoutez. Tout à l'heure, lorsque je suis sorti, éperdu, la tête en feu, j'avais juré de ne plus ren-

trer ici et de ne vous jamais revoir. *(Il se lève.)* J'arrivai sur la place, on sortait des vêpres. En un instant je me suis vu entouré d'une foule de braves gens tout étonnés de me trouver dehors sans vous, et voilà les petits enfants qui me tirent par les pans de mon habit : « Bonjour, parrain Ambroix ; êtes-vous malade, parrain Ambroix ? » Puis la femme du juge de paix s'approche à son tour : « Madame Ambroix est donc souffrante, monsieur ? lui serait-il arrivé un accident ? » Et là-dessus trente voix partent ensemble : « Rentrez, rentrez, monsieur Ambroix ; nous allons chercher le médecin. » Et moi, j'étais là, bégayant, balbutiant, ne trouvant rien à répondre et rougissant de honte à l'idée que mon cœur allait peut-être me trahir.

MADAME AMBROIX.

Ah ! mon Dieu !

AMBROIX.

Rassurez-vous. J'ai réuni mes forces pour sourire de mon mieux, et j'ai dit à ces bonnes gens qu'il ne m'était rien arrivé, que tout simplement vous aviez oublié votre chapelet à l'église, et que j'avais voulu aller le chercher moi-même, tout seul, comme un homme.

MADAME AMBROIX.

Ah ! vous êtes bon !

AMBROIX.

Mon explication a paru satisfaire tout le monde ; mais j'ai dû, pour continuer mon rôle jusqu'au bout, entrer dans cette église où, moitié par insouciance, moitié par paresse, je n'avais pas mis le pied depuis

si longtemps. *(Musique à l'orchestre.)* J'entre... Le silence du lieu, le demi-jour et la fraîcheur calment un peu mon sang. Je me glisse dans un coin de chapelle, et là, — vous savez où je veux dire : le premier pilier, à gauche, — je me laisse aller, brisé par trop d'émotion, je me laisse aller sur une chaise basse, une petite chaise recouverte de velours rouge que je ne reconnais pas d'abord, mais sur laquelle j'aperçois tout à coup votre nom ! Oh ! la pauvre petite chaise ! Comme elle était humble, triste, repentante ! on aurait juré qu'elle disait sa prière. Alors, je ne sais trop ce qui s'est passé en moi : une hallucination. Je vous revoyais, pleurant et priant sur cette chaise; puis j'entendais des voix me dire : « Ambroix, Dieu lui a pardonné... » Peu à peu, j'ai senti mes genoux fléchir : j'ai prié, j'ai pleuré, et... me voilà. *(La musique s'arrête.)*

MADAME AMBROIX, *elle veut s'élancer vers lui.*

Oh ! merci.

AMBROIX, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, vos remerciements doivent s'adresser plus haut. Maintenant, Gertrude, donnez-moi ces lettres, les seules preuves qui restent de la faute. Je les veux, donnez-les-moi. *(Gertrude va prendre les lettres et les lui donne en détournant la tête. — Ambroix, les déchirant.)* Voilà les preuves disparues.

MADAME AMBROIX.

Alors, vous oubliez ?...

AMBROIX.

Je pardonne. Le mal vient de mon côté aussi ;

j'étais trop âgé pour vous... Gertrude, vous continuerez à être mon amie; seulement, on donnera une sœur à la chaise rouge, et désormais je vous accompagnerai à l'église : je crois que ces promenades me feront du bien. Qu'en dites-vous ? Vous ne répondez pas ?... Ah ! je comprends. *(Il s'approche du portrait.)* C'est lui, c'est ce portrait dont la présence vous épouvante... Rassurez-vous, sa place n'est plus ici ; nous l'enverrons à d'autres plus heureux pour lesquels cette image ne sera qu'un doux souvenir. *(Madame Ambroix s'agenouille devant son mari e lui baise la main.)*

LE FACTEUR, *du dehors.*

Monsieur Ambroix !

AMBROIX, *très vite.*

Relevez-vous, Gertrude, le mauvais rêve est fini.

LE FACTEUR, *à la croisée.*

Monsieur Ambroix !

AMBROIX

La vie recommence. *(Il va ouvrir la fenêtre.)*

LE FACTEUR.

C'est moi, monsieur Ambroix !... Qu'est-ce qu'on vient de me dire dans le pays, que madame Ambroix avait eu une attaque ?... La voilà plus belle et mieux portante que jamais. *(La musique recommence jusqu'au baisser du rideau.)*

AMBROIX.

Non, père Anselme, on s'est trompé dans le pays; madame Ambroix n'a pas eu d'attaque. A propos, Gertrude, vous devez un port de lettre à ce

brave homme ; moi, je lui dois un verre de rhum. Payez-lui le tout ensemble. *(Il revient lentement sur le devant de la scène à gauche. Gertrude va au buffet, en tire la bouteille de rhum et verse à boire au facteur.)*

LE FACTEUR.

Savez-vous, monsieur Ambroix, que c'est un plaisir de servir du monde comme vous autres. On voudrait toujours avoir un paquet à porter chez vous.

AMBROIX.

Merci, cela coûte trop cher !

LE FACTEUR.

Le fait est que 12 fr. 50, sans compter le verre de rhum !... Enfin, il faut bien recevoir un paquet venu d'Odessa une fois dans sa vie, pas vrai ? *(Levant son verre.)* A votre honneur, monsieur et madame, que le bon Dieu vous continue votre heureuse existence.

MADAME AMBROIX, *à demi-voix, à Ambroix.*

Merci. *(Au facteur, en le payant.)* Merci, père Anselme.

AMBROIX, *sur le devant de la scène, à part.*

Ma pauvre idole ! Ma pauvre et dernière idole !

FIN DE LA DERNIÈRE IDOLE



LES ABSENTS*

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée à Paris sur le théâtre de l'Opéra-Comique
le 26 octobre 1864.

* Nous ne donnons pas ici les couplets, faits après coup, sur la jolie musique de Ferdinand Poise.

PERSONNAGES :

EUSTACHE.	MM. CAPOUL
BRÈCHEMAIN	NATHAN
LÉONARD	Ste-FOY
DAME BRIGITTE.	Mmes RÉVILLY
SUZETTE.	GIRARD



LES ABSENTS

Un intérieur moitié bourgeois, moitié paysan, anciens meubles, crédences, bahuts, un vieux clavecin tout ouvert; au fond, porte vitrée sur les jardins; à droite, fenêtres sur la rue, ainsi qu'une porte; à gauche, porte de dégagement. Sur les bahuts et les dressoirs, grand étalage de faïences, passion de dame Brigitte; des fleurs sur la croisée; glace rococo au-dessus du clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE

DAME BRIGITTE, *puis* SUZETTE *et* BRÈCHEMAIN.

BRIGITTE, *entrant par la droite, laisse tomber une lettre qu'elle vient de lire et se laisse choir dans son fauteuil.*

Oh! oh! ô mon Dieu... *(Appelant.)* Suzette! Brèchemain! Suzette, Suzette!

SUZETTE, *venant par la gauche.*

Qu'as-tu, maman?

BRIGITTE, *suffoquant.*

Eustache...

SUZETTE.

Eh bien! Eustache?

BRIGITTE.

Il arrive!

SUZETTE.

Il arrive! est-ce possible! en es-tu sûre? comment le sais-tu? *(Appelant.)* Brèchemain! Brèchemain!

BRÈCHEMAIN, *en dehors.*

J'y vas.

BRIGITTE.

Brèchemain! Brèchemain!

BRÈCHEMAIN, *accourant.*

J'y vas, que diantre!

SUZETTE *et* BRIGITTE.

Brèchemain! Brèchemain!

BRÈCHEMAIN.

Puisque je vous dis que j'y vas. *(Il entre.)*

SUZETTE, *lui sautant au cou.*

O mon vieux Brèchemain, si tu savais: il arrive! il arrive!

BRÈCHEMAIN, *ahuri.*

Qui? Quoi? qu'est-ce qui arrive? Ce n'est pas M. Eustache, j'imagine?

BRIGITTE, *riant et pleurant.*

Si, si, Eustache ! il arrive ! il est là!

BRÈCHEMAIN.

Où ça donc?

BRIGITTE, *cherchant sa lettre.*

Allons, bon ! je ne sais plus ce que j'en ai fait.

SUZETTE, *éplorée.*

Oh, maman, qu'est-ce que tu en as fait?

BRÈCHEMAIN.

Comment ! comment ! Eustache arrive, votre neveu arrive, et vous ne savez plus ce que vous en avez fait ?

BRIGITTE, *cherchant toujours.*

Mais non, pas Eustache... sa lettre... Ah ! la voilà !

SUZETTE, *la prenant.*

Une lettre? voyons.

BRÈCHEMAIN, *la prenant à Suzette.*

Ça vient de lui, ce chiffon de papier? Pour voir...

BRIGITTE, *la lui arrachant.*

Malhonnête !

SUZETTE.

Bah ! quand on est pressé.

BRIGITTE.

Si vous êtes pressés, venez tous les deux derrière mon grand fauteuil ; c'est moi qui veux vous lire la

lettre de notre ami. *(Elle s'assied.)* Où sont mes lunettes à présent !

SUZETTE, *lisant par-dessus son épaule.*

« De la ville d'Aix, ce trois du mois de juin, mes « chers... »

BRIGITTE.

Je les tenais, il n'y a qu'un instant.

SUZETTE, *cherchant à lire.*

« Mes chers amis... »

BRIGITTE, *fermant la lettre.*

D'abord mes lunettes, ou pas d'Eustache.

BRÈCHEMAIN.

Mais, dame Brigitte, vous les avez sur les yeux.

SUZETTE.

Oui, maman, sur les yeux.

BRIGITTE.

C'est vrai... Que voulez-vous, mes enfants ! il y a là, depuis cinq minutes, de grosses larmes qui m'aveuglent ; de bien bonnes larmes, par exemple. *(Elle essuie ses yeux et ses lunettes.)*

SUZETTE.

Oh ! petite mère, que c'est long !

BRÈCHEMAIN.

Le fait est, dame Brigitte, qu'en allant de ce train-là nous en avons jusqu'aux petits pois de l'an qui vient.

BRIGITTE.

J'y suis, j'y suis; hum! hum! hum! *(Lisant.)* « Mes chers amis, hier dimanche à trois heures de « relevée, votre Eustache, coiffé d'une barrette et vêtu « d'une longue robe, a passé ses derniers examens « sous une grêle de boules blanches : c'est vous dire « si ces messieurs ont été contents. Saluez-moi, je « suis docteur... »

SUZETTE.

Bravo!

BRÈCHEMAIN.

Docteur! ce gamin-là est reçu docteur! Voyez-vous ça. Je vas lui demander quelque chose pour mes engelures.

SUZETTE.

Mais non, mais non; docteur! cela ne veut pas toujours dire médecin; cela signifie aussi un savant, un érudit... Mais continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Pensez qu'après un tel triomphe on éprouve le « besoin d'envoyer plume et barrette aux cinq cents « diables et de s'en aller fainéantiser quelque part, « à la campagne, chez des amis excellents, dans une « bonne vieille maison qu'on n'a pas revue depuis « tantôt dix ans... »

BRÈCHEMAIN.

Dix ans! il y a déjà dix ans qu'Eustache a quitté la ferme!

BRIGITTE.

Mais oui, mon pauvre vieux; en ces dix ans nous avons fait trois fois le voyage d'Aix pour aller l'embrasser; mais lui, l'ingrat! il n'est jamais revenu par ici.

SUZETTE.

Dam! il fallait travailler... Continue, maman.

BRIGITTE.

« Donc, j'arriverai mercredi soir à la ferme... »

SUZETTE.

Aujourd'hui!

BRIGITTE.

« Par la voiture du père Trinquier... »

BRÈCHEMAIN.

C'est ma foi vrai que c'est pour aujourd'hui.

SUZETTE.

Oui... Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Ah! mes chers bien-aimés, si vous saviez quelle
« joie je me fais de me retrouver au milieu de vous;
« je vais donc revoir encore tante Brigitte en contem-
« plation devant ces belles faïences qui faisaient autre-
« fois la passion de mon pauvre oncle, et que depuis
« elle entoure de tous ses soins et de toute sa véné-
« ration. » *(Essuyant une larme.)* Mon Eustache, va!

SUZETTE.

Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Je le reverrai aussi, mon vieux Brèchemain, ce « patriarche de la bêche et de l'arrosoir, heureux « comme un empereur au milieu de ses pois gour- « mands et de ses groseilles. »

BRÈCHEMAIN.

Vrai! dame Brigitte, vrai! c'est dans la lettre, ce que vous me dites là?

BRIGITTE.

Tu pourrais, si tu savais lire, t'en assurer par toi-même.

BRÈCHEMAIN.

Je vous crois, dame Brigitte; c'est égal! montrez-moi l'endroit où il parle de mes groseilles.

SUZETTE, *le repoussant.*

Laisse achever la lettre d'abord... Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Enfin et sur toute chose, je pourrai la regarder « à mon aise, ma mie Suzette. » *(On sonne.)* On sonne, Brèchemain.

BRÈCHEMAIN, *à la croisée.*

Heu! c'est Léonard. *(Il reprend sa position.)*

SUZETTE.

C'est Léonard. Continue, maman.

BRIGITTE, *lisant.*

« Ma mie Suzette, la petite fée aux grands yeux, « aux doigts agiles... » *(Second coup de sonnette.)*

BRÈCHEMAIN.

Léonard qui s'impatiente! quel miracle!

SUZETTE.

Continue, maman... *(Elle se penche sur sa mère et lit.)* « Chère fauvette à tête blonde, je vais donc t'en« tendre encore, toi et ton adorable défaut de langue. » *(Troisième coup de sonnette.)* Tu peux aller ouvrir, Brèchemain; il n'y a plus rien pour moi.

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉONARD.

BRÈCHEMAIN, *ouvre, et, sans rien dire à Léonard, revient près du fauteuil.*

La suite! je demande la suite!

LÉONARD, *il porte un petit plumeau à la main droite, un rouleau de papier à la main gauche, des paquets sous le bras; il salue timidement.*

Bonjour, tout le monde.

SUZETTE, *lisant toujours.*

La lettre finit là; il termine en nous embrassant tous, y compris le valet de ferme et le gros chien Moustache.

LÉONARD.

Bonjour, tout le monde.

BRÈCHEMAIN.

C'est singulier! les bonnes nouvelles me produi-

sent un drôle d'effet : j'ai du brouillard plein les yeux, de grands coups dans la tête, comme du temps de ma typhoïde. *(Il va à l'armoire et se sert un fort coup de vin.)*

BRIGITTE.

Et moi donc ! mes jambes tremblent la fièvre...

SUZETTE.

Eh bien ! moi, c'est tout le contraire ; je sens des ailes pousser à mes bottines, et si je ne me retenais, il me semble que... prrrt.

LÉONARD.

Bonjour, tout le monde.

SUZETTE, *en s'inclinant sur Léonard.*

Une grande nouvelle ! Léonard ; mon cousin, vous savez, le cousin dont je vous ai tant parlé, eh bien ! il arrive...

LÉONARD, *haut, avec un sourire.*

Ah ! *(Bas, avec une larme.)* Oh !

BRIGITTE, *se levant.*

Oui, Léonard, notre cher neveu Eustache sera ici dans quelques heures, et vous trouvez toute la maison bien, bien heureuse. Dis-moi, petite, une idée, une bonne idée même... Si...

LÉONARD, *s'approchant.*

Dame Brigitte ! je suis allé hier à la ville, et voici ce que j'en ai rapporté pour vous ; un joli petit plumeau rouge pour épousseter les faïences.

BRIGITTE, *distraite.*

On vous sait gré de l'attention, Léonard; c'est charmant!

LÉONARD.

J'ai pensé que cela serait plus commode ainsi; — tenez, voyez! sans rien toucher ni déranger. *(Il époussète.)*

BRIGITTE.

Allons, merci! merci! *(Léonard pose le plumeau sur une étagère.)*

SUZETTE.

Tu avais une idée, maman, une bonne idée même...

BRIGITTE.

C'est vrai! ce maudit Léonard se fourre toujours dans vos jambes ou dans vos phrases; donc je disais... D'abord quelle heure est-il?

SUZETTE.

Deux heures.

BRIGITTE.

Deux heures!... trois heures, quatre heures, cinq heures... Eustache n'arrivera pas avant cinq heures... Que dirais-tu, petite, si l'on faisait atteler l'Alouette, et si nous allions attendre la voiture de Trinquier au Grand-Ménil? Ce serait toujours une heure de gagnée, hein?

SUZETTE, *lui sautant au cou.*

Que je t'embrasse pour ta bonne idée!

BRIGITTE, *souriant.*

Tout à l'heure c'était Brèchemain qu'on embrassait; c'est mon tour maintenant; vous verrez qu'elle embrassera son cousin jusque sur les joues de Léonard.

BRÈCHEMAIN.

Si on attelle l'Alouette, il faut emmener Guillaume pour conduire; car votre vieux Brèchemain n'a plus l'œil assez bon.

SUZETTE.

Quelle affaire! nous emmènerons Guillaume...

BRÈCHEMAIN.

C'est cela, nous emmènerons Guillaume, et ici nous laisserons tout grand ouvert : la maison, le jardin, la basse-cour; belle occasion pour les moineaux, les renards et les voleurs!...

BRIGITTE.

Qui t'empêche d'emporter les clefs, père Tremblefort?

BRÈCHEMAIN.

Une heure pour fermer, une heure pour ouvrir; voilà, certes, du temps bien employé.

SUZETTE.

Dam! comment faire? Nous emmènerons Guillaume, et tu garderas la maison...

BRÈCHEMAIN.

Voilà une mauvaise parole, demoiselle Suzette; vraiment, moi, Brèchemain, son vieux Brèchemain, le patriarche Brèchemain, comme il dit dans sa lettre,

vous me condamnerez à voir mon enfant une heure après tout le monde ?... Oh !

SUZETTE, *vivement.*

Pardonne-moi ; mais alors comment pouvons-nous...

LÉONARD, *toussant un peu.*

Hum ! hum !

BRIGITTE.

Léonard a raison, parbleu ! et nous voilà bien embarrassés pour peu de chose.

SUZETTE.

Votre offre est d'un bon ami, Léonard, et nous l'acceptons de grand cœur.

BRÈCHEMAIN, *lui frappant dans le dos.*

Ce Léonard ! j'ai toujours dit que c'était un bon garçon.

LÉONARD, *s'incline et sourit.*

Vous êtes tous bien honnêtes !

BRIGITTE.

C'est entendu ; Léonard gardera la maison jusqu'à notre retour.

LÉONARD.

Jusqu'à votre retour, dame Brigitte.

SUZETTE, *sautant de joie.*

Oh ! quel bonheur ! un temps superbe ! Eustache ! la voiture ! Nous le mettrons dans le fond, n'est-ce pas, maman ?

BRIGITTE.

Tôt, tôt, père Brèchemain. Va passer ta plus belle veste et dire à Guillaume d'atteler...

BRÈCHEMAIN.

Ça ne sera pas long.

BRIGITTE.

Moi, j'entre promptement dans ma robe jaune à ramages; et toi, Suzette?

SUZETTE.

Oh! moi, je suis prête; un foulard autour du cou, trois fleurs dans mes cheveux, et me voilà... Je sais ce qu'il lui faut.

BRIGITTE, *entrant à gauche.*

Vite, vite, Brèchemain.

BRÈCHEMAIN, *allant vers le fond.*

Voilà! voilà!

LÉONARD, *l'arrêtant timidement.*

Monsieur Brèchemain, j'ai là quelques graines d'hortensias et plusieurs marcottes d'œillets; l'espèce en est assez rare, et vous me feriez honneur en les agréant.

BRÈCHEMAIN, *prenant les paquets.*

Bon Dieu! mon pauvre Léonard, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de m'occuper de vous... donnez toujours... Mais, pour Dieu! mon garçon, ne vous fourrez donc pas sans cesse au milieu comme cela, vous ressemblez à M. Jeudi, un gaillard qui, depuis trois mille ans, est toujours au milieu de la semaine. *(Il sort en riant.)*

SCÈNE III

SUZETTE, LÉONARD.

SUZETTE, *cherche à mettre des fleurs dans ses cheveux, devant la glace.*

Maudites fleurs, va! on dirait qu'elles le font exprès. *(Elle frappe du pied.)* Voulez-vous tenir, tas de roses!

LÉONARD.

Toutes les fleurs sont capricieuses, demoiselle Suzette; les plus petites surtout.

SUZETTE.

Au pays des fleurs, plus on est petit, plus on embaume. Vivent les petites fleurs, monsieur Léonard.

LÉONARD, *la main sur le cœur.*

Vivent les petites fleurs!

SUZETTE, *parvenue à mettre des roses dans ses cheveux.*

Franchement, Léonard, je ne suis pas trop laide comme cela?

LÉONARD, *avec un cri.*

Trop laide!

SUZETTE.

Oh! je sais bien que pour vous... mais pour mon

cousin ce n'est plus la même chose... Songez donc! un garçon de la ville d'Aix, un docteur qui passe des examens avec une barrette et une robe longue... Vous n'êtes pas docteur, vous, Léonard?

LÉONARD.

Non, mademoiselle Suzette, moi, je ne suis pas docteur.

SUZETTE.

Vous n'êtes docteur, en rien du tout?

LÉONARD.

En rien du tout...

SUZETTE.

Au reste, vous n'avez guère ce qu'il faut pour cela... Un docteur, c'est un beau jeune homme brun, l'œil brillant, les cheveux ébouriffés, bien affilé de la langue, tapageur comme la poudre, un peu myope, très alerte, la main droite au gousset, le feutre sur une oreille...

LÉONARD.

Ceci est le signalement de M. Eustache, j'imagine?

SUZETTE.

A coup sûr, ce n'est pas celui de Léonard : Léonard est un excellent jeune homme, blond et long, doux et mou, bien peigné du reste, et fort galant dans sa veste bleue; un peu timide, par exemple, toujours sur la pointe des pieds, toujours à voix basse; quand il entre quelque part, chut! on dirait qu'il y a des malades...

LÉONARD.

Les petites fleurs sont capricieuses, demoiselle Suzette; jamais méchantes...

SUZETTE, *lui tendant la main.*

Je ne veux être ni l'une ni l'autre avec vous, Léonard... Que tortillez-vous donc là depuis une heure?

LÉONARD.

La musique que Mademoiselle a composée pour son cousin Eustache, et dont elle m'avait demandé une copie...

SUZETTE.

Voyons... C'est, ma foi! très propre, et vous êtes un copiste fort adroit... Sur le clavecin, je vous prie. *(Léonard pose la musique.)*

Ah! Léonard, Léonard! si vous saviez comme le cœur me bat à l'idée que dans une heure, mon cousin sera là, à la place où vous êtes, et que je le verrai, comme je vous vois.

LÉONARD, *tout bas.*

Oui, mais pas du même œil.

SUZETTE.

Par exemple! j'ai quelque chose qui trouble ma joie, et, comme disent ces messieurs les docteurs, il y a une mouche dans mon gobelet! il faut que vous me l'ôtiez.

LÉONARD, *à part.*

Elle parle déjà comme le cousin... *(Haut.)* Voyons!

SUZETTE.

En toute sincérité, je vous le demande, Léonard, trouvez-vous que je m'en sois un peu corrigée?

LÉONARD.

Corrigée de quoi, demoiselle Suzette?

SUZETTE.

Vous savez bien ce dont je veux parler... la... le... Voyons, le... mon défaut de langue, enfin... Croyez-vous qu'il ait disparu?

LÉONARD.

Ma fine! demoiselle Suzette, je n'ai jamais pris garde à ce défaut-là chez vous...

SUZETTE.

Vous croyez?... Il est vrai que j'ai fait tout mon possible pour m'en débarrasser, mais ce qui m'enrage, c'est qu'avec les gens dont j'ai l'habitude, avec Brèchemain, avec maman Brigitte, avec vous, enfin avec tous ceux dont la présence ne m'intimide pas, comment dirai-je? ne m'impressionne pas, vous comprenez...

LÉONARD.

J'ai compris, demoiselle Suzette.

SUZETTE.

Eh bien! avec tout ce monde mon défaut disparaît... j'enfile les *s* les unes après les autres, sans effort; mais quand je suis troublée, quand je suis émue, avec Eustache, par exemple, oh! alors, *(riant)* FA me tient, FA me tient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRIGITTE, BRÈCHEMAIN.

BRIGITTE. *Elle entre en coup de vent.*

En route! en route!

SUZETTE, *passant son fichu.*

Je suis prête.

BRIGITTE.

Et Brèchemain?

BRÈCHEMAIN, *paraissant et faisant claquer un grand fouet.*

Quand on voudra!

BRIGITTE.

Vite! vite! nous sommes en retard. A propos, Léonard, si vous voulez vous distraire pendant notre absence, faites un brin de toilette à mes faïences, en l'honneur du neveu; elles sont de la famille aussi!... Que tout flambe et que tout reluise là-dessus, n'est-ce pas? Surtout ne cassez rien; adieu, Léonard.

BRÈCHEMAIN.

Adieu, Léonard; n'oubliez pas d'ouvrir un œil sur le jardin : il y a dans le pays des gens qui en veulent à mes groseillers.

SUZETTE, *qui est déjà dehors.*

En voiture! en voiture!

BRIGITTE, *sur le seuil.*

Léonard, je vous recommande mes faïences.

BRÈCHEMAIN, *en dehors.*

Mes groseillers, Léonard.

LÉONARD, *s'approchant de la fenêtre.*

Bonjour, tout le monde!

SCÈNE V

LÉONARD, *seul, à la fenêtre.*

Fouette, cocher; fouette, mon ami; tu portes des gens heureux qui vont à une grande fête! Fouette, Guillaume, encore plus fort, mon garçon; fouette pour monsieur le docteur; fouette pour M. Eustache; fouette aussi pour madame Brigitte, qui ne se tient pas d'aise sur les banquettes du char-à-bancs; fouette pour Brèchemain, qui se mouche et qui pleure de joie; fouette encore pour mademoiselle Suzette, que tant de bonheur a rendue féroce; il faut fouetter, vois-tu, Guillaume; fouette toujours, mais fouette donc, bourreau! *(Sur ce dernier cri, il vient tomber, la tête dans les mains, sur le vieux fauteuil.)* Ainsi voilà ce qui m'attendait après quatre années de travaux et de peines; pendant quatre ans j'aurai fait ici une besogne de galérien et d'imbécile, pour l'amour de deux beaux yeux, qui ne m'auront pas une fois regardé! Ai-je été assez lâche pourtant, assez plat, assez hypo-

lecrite? Me suis-je assez longtemps fait l'esclave et courtisan de toutes les manies de la maison? Pour complaire à M. Brèchemain, j'ai étudié à fond le *Parfait Jardinier;* pour la vieille tante Brigitte, je suis devenu l'adorateur fanatique de la collection du défunt, et tandis que chez mon père on me traitait de fainéant, j'apprenais à copier de la musique pour mettre au net les compositions de mademoiselle Suzette! A quoi tout cela m'a-t-il servi, pécaïre? à garder la maison aujourd'hui mercredi, pendant qu'on se porte en foule au-devant de monsieur le docteur. Heureux Eustache! Lui, du moins, on n'est pas habitué à le voir arriver tous les jours à la même heure, entrer, saluer et s'asseoir de la même façon. Heureux Eustache! il est loin, il est absent; on parle de lui, on le regrette, on le pleure, on l'aime! Oh! oui, heureux Eustache!... Ah! si j'avais pu m'éloigner à mon tour, si j'avais eu le courage de m'exiler quelque part, peut-être aurait-on songé à moi aussi... «Hé! hé! il avait du bon, ce Léonard!...» Qui sait? peut-être... Allons! allons! l'ami, assez de divagations; tu oublies que M. Eustache, le beau docteur, est l'enfant chéri de la maison, et que, toi, tu es Léonard, le fils d'un pauvre pasteur du village, Léonard, l'homme timide, l'homme à la veste bleue, Léonard gobe-mouches, Léonard cendrillon, Léonard, enfin! c'est-à-dire quelque chose entre le valet Guillaume et le chien Moustache; quelque chose qui aime bien et dont on a parfois besoin. *(Il essuie une larme.)* Dame Brigitte avait raison, il me faut un peu de faïence pour me distraire, voyons cela. *(Il commence à épousseter l'étagère.)*

SCÈNE VI

LÉONARD, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Et vive le bon roi René, patron des étudiants de Provence!

LÉONARD, *se retournant, à part.*

Aïe, le docteur, je parie. Attends! attends! *(Haut.)* Qui va là? qu'est-ce que c'est! un voleur? *(Criant.)* Au secours!

EUSTACHE.

Hein! plaît-il? qu'est-ce qu'il lui prend, à celui-là? Hé! l'homme!

LÉONARD.

Au secours! à l'aide! à moi!

EUSTACHE.

Mais taisez-vous donc, imbécile! Je ne suis pas un malfaiteur, mille diables!

LÉONARD.

Ne m'approchez pas! ne m'approchez pas!

EUSTACHE.

Pour le coup, voilà un accueil auquel je ne m'attendais guère.

LÉONARD.

Au secours!

EUSTACHE, *s'assied dans le fauteuil.*

Hé! l'ami! puisque vous êtes en voix, appelez donc bien fort ma tante Brigitte, et dites-lui, je vous prie, qu'Eustache vient d'arriver.

LÉONARD, *s'approchant un peu.*

Ah! c'est vous qui êtes monsieur Eustache?

EUSTACHE.

Aussi vrai que vous vous appelez Léonard.

LÉONARD.

Tiens! vous me connaissez?

EUSTACHE.

Je ne vous connais pas; mais je vous reconnais au portrait que m'ont fait de vous les lettres de Suzon.

LÉONARD, *avec ironie.*

Je suis ressemblant, à ce qu'il paraît.

EUSTACHE, *le toisant.*

Frappant, mon cher! *(Il se lève.)* Ah çà! monsieur Léonard, maintenant que vous voilà remis de vos frayeurs, vous m'apprendrez, j'imagine, où vous avez caché ma famille?

LÉONARD, *il se remet à épousseter.*

Votre famille? je ne sais pas; j'ai entendu dire... *(Se ravisant.)* Ces dames sont allées faire une promenade en voiture, avant dîner. Attrape!

EUSTACHE, *moitié riant, moitié fâché.*

Voilà ce qui s'appelle manquer proprement son entrée!... Comment! je reviens ici, après dix ans

d'absence. J'annonce mon arrivée à son de trompe; je grimpe sur la diligence, la diligence n'allant pas assez vite, je descends à trois lieues de la ferme. Je prends à travers champs, je franchis les fossés, j'enjambe les murs; les paysans me jettent des pierres, les chiens aboient après moi; je sue, je ruisselle, le cœur me bat. Enfin, j'arrive; j'entre, la canne haute, les bras ouverts... Personne, ni ma tante, ni Suzon, ni Brèchemain, ni Guillaume, ni le chien, ni le cheval, personne! Ah! si, un monsieur, qui me prend pour un voleur, et qui appelle la gendarmerie.

LÉONARD, *à part.*

Monsieur le docteur n'a pas l'air satisfait de sa réception.

EUSTACHE.

Savez-vous si la promenade sera longue, monsieur Léonard?

LÉONARD, *sans retourner la tête.*

Jusqu'au dîner, je suppose, monsieur Eustache.

EUSTACHE.

Je n'ai plus qu'à me revêtir de patience et à les attendre paisiblement dans un bon fauteuil. *(Il s'assied.)* C'est égal! quoique mon entrée soit manquée, mais là bien manquée, je crois que je vais les embrasser de bon cœur! Cette petite Suzon doit s'être faite si jolie!... N'est-ce pas, Léonard?

LÉONARD.

Vous dites, monsieur Eustache?

EUSTACHE.

Je dis que Suzon doit être plus jolie que jamais.

LÉONARD.

Heu! toujours la même...

EUSTACHE, *se levant.*

Ah çà! qu'est-ce qu'il peut donc fourrager là-dessus depuis une heure. *(Il s'approche.)* Eh! bon Dieu! les faïences de tante Brigitte que je ne reconnaissais plus... pauvre vieille tante! lui en ai-je cassé de ces assiettes, quand j'étais gamin, et chaque fois c'étaient des cris, des scènes, des colères. Excellente femme, va! *(Il veut toucher les assiettes.)*

LÉONARD.

Oh! ne touchez rien, monsieur Eustache; je vous en conjure, un malheur est si vite arrivé.

EUSTACHE.

Voulez-vous dire que je suis plus maladroit que vous, monsieur Léonard?

LÉONARD.

Je ne l'entends pas ainsi, monsieur Eustache; ce n'est que l'habitude qui vous manque.

EUSTACHE.

Allons donc, l'habitude! Je joue avec ces choses-là comme avec le premier bilboquet venu.

LÉONARD.

C'est à Aix que vous avez appris, alors?

EUSTACHE.

Oui, monsieur le plaisantin, c'est à Aix que j'ai

appris, et, tenez, vous qui raillez si finement, mais qui n'osez toucher à ces assiettes qu'en tremblant et du bout de vos doigts de coton, donnez-m'en une grande ou une petite, à votre gré. Je vais, pendant une heure, vous la faire tourner comme un derviche au bout de la canne que voici.

LÉONARD.

Vous ne ferez pas cela, monsieur Eustache ; ces faïences me sont confiées, et c'est moi qui suis responsable en cas d'accident.

EUSTACHE.

Puisque je vous dis qu'il n'y a pas d'accident possible.

LÉONARD.

Après tout, que monsieur Eustache fasse comme il lui plaira ; mais de tout ce qui peut arriver, je me lave les mains par avance.

EUSTACHE.

Encore! mais, grand Saint-Thomas que vous êtes, regardez-moi donc si vous ne me croyez pas. *(Il ajuste une assiette au bout de sa canne.)*

LÉONARD, *à part.*

Je donnerais bien gros pour que dame Brigitte entrât, juste à ce moment.

EUSTACHE, *continuant son exercice.*

Il faut d'abord que la main se fasse !

LÉONARD, *à part, et dépité.*

Vous verrez qu'il ne la cassera pas.

EUSTACHE.

Monsieur Léonard trouve-t-il toujours que l'habitude nous manque ?

LÉONARD, *à part.*

C'est qu'il est adroit comme un singe.

EUSTACHE.

Si j'avais mon autre canne avec moi, vous en verriez bien d'autres.

LÉONARD.

Sans vous flatter, monsieur Eustache, vous me semblez de première force; mais nous avons dans le village quelqu'un qui vous rendrait encore des points.

EUSTACHE, *s'arrêtant.*

Me rendre des points, à moi, pauvre garçon! Sachez donc qu'à ce jeu-là comme au jeu de paume et au jeu de quilles, et au jeu d'osselets, et à l'escrime, et au bâton, et à la boxe, et au chausson, je suis le roi de la ville d'Aix; mais quel est ce quelqu'un, je vous prie ?

LÉONARD.

Un membre du conseil municipal, le cousin du tambour de la mairie...

EUSTACHE.

Et ce conseiller municipal, que fait-il de si prodigieux, — pour voir ?

LÉONARD.

Oh! lui, il ne se contente pas de faire valser une assiette au bout d'un bâton; il prend deux, trois, quatre, cinq, six assiettes, et il jongle avec.

EUSTACHE, *riant.*

Ah! ah! ah! mais c'est le B, A, BA du métier, cela. *Rosa,* la rose; *bonus, bona, bonum.* Les verbes actifs veulent l'accusatif. Mais votre conseiller municipal est un élève de première année. Ah! ah! ah!

LÉONARD.

Alors, vous, monsieur Eustache, vous sauriez jongler avec six assiettes?

EUSTACHE.

Autant d'assiettes que vous voudrez, et sur l'heure même, si je n'avais pas le bras engourdi...

LÉONARD.

Nenni! nenni! nous jouons ici un jeu trop dangereux pour le faire durer plus longtemps...

EUSTACHE.

Je vais vous prouver qu'il n'y a pas le moindre danger...

LÉONARD.

Non! monsieur Eustache, croyez-moi.

EUSTACHE.

Laissez-moi donc tranquille, à la fin des fins, vous m'ennuyez...

LÉONARD.

Après tout, cassez et brisez à votre aise; je continue à m'en laver les mains.

EUSTACHE.

Je suis sûr de moi. *(Il jongle, et les assiettes tombent.)*

LÉONARD.

Patatras! une de cassée. Je l'avais bien dit.

EUSTACHE.

Quoi? qu'est-ce que vous m'avez dit? que j'aurais juste le soleil dans les yeux? votre conseiller municipal ne jongle pas avec le soleil dans les yeux, par hasard? *(Il va prendre d'autres assiettes.)*

LÉONARD, *effaré.*

Vous allez recommencer?

EUSTACHE.

Je recommence. *(Il tourne le dos au soleil et continue son exercice.)*

LÉONARD.

Moi aussi. *(Il fait le geste de se laver les mains; nouvel accident, deux assiettes tombent.)*

EUSTACHE.

Pour le coup, c'est trop fort!

LÉONARD.

Il y en a deux, cette fois.

EUSTACHE.

Je les crois ensorcelées, ces coquines-là; elles étaient cassées avant d'arriver à terre.

LÉONARD, *ramassant les assiettes.*

Que va dire dame Brigitte? Des faïences qui lui venaient de son mari... Ah! mon Dieu! voici justement la voiture qui revient...Vite! vite!

EUSTACHE.

Eh bien, quoi! qu'y a-t-il? ne dirait-on pas que tante Brigitte me fait peur?

LÉONARD.

Alors vous préférez laisser tout au milieu, comme cela.

EUSTACHE, *un peu troublé.*

Au fait, la bonne femme est un peu sensible, surtout à l'endroit de la collection de feu mon oncle; vous avez peut-être raison, monsieur Léonard; mais où diable enfouir tous ces cadavres?

LÉONARD.

Oh! je sais une jolie petite cachette. *(Il sort à gauche, emportant les débris dans un pan de sa veste.)*

SCÈNE VII

EUSTACHE, BRIGITTE, SUZETTE, BRÈCHEMAIN, *puis* LÉONARD.

BRIGITTE.

Où est-il? où est-il?

EUSTACHE.

Dans vos bras, ma tante.

BRIGITTE.

Eustache, mon enfant! *(Elle l'embrasse.)* Comme il est beau! comme il a grandi! Que je l'embrasse encore!

BRÈCHEMAIN.

Prêtez-le-moi, dame Brigitte, prêtez-le-moi, je vous le rendrai...

EUSTACHE.

Eh! voilà mon vieux Brèchemain, plus vert, plus gaillard, plus jeune que jamais...

BRÈCHEMAIN, *très ému.*

C'est le plaisir de vous voir qui me rajeunit, mon bon monsieur Eustache.

EUSTACHE.

Et Suzette?

BRIGITTE.

Elle est là... Eh bien, Suzette?

EUSTACHE, *allant à Suzette restée debout près de la porte.*

Bonjour, Suzon.

SUZETTE, *bas et émue.*

Bonjour, mon cousin.

BRIGITTE.

Ah çà! qu'est-ce qu'il lui prend, à cette petite fille! Tout à l'heure encore elle bavardait, elle gambadait, et maintenant la voilà muette, pâle, tremblante. Suzette, qu'as-tu, mon mignon? Suzette! Eh!

EUSTACHE.

Ma cousine est peut-être malade?

SUZETTE.

Oh! ce n'est rien... la voiture... la chaleur... J'étais sortie sans ma capeline, le soleil...

BRÈCHEMAIN.

Ta... ta... ta... la voiture, la capeline, le soleil... Et le cousin donc?

EUSTACHE, *prenant la main de Suzette.*

Comment? Suzette; c'est moi qui...

BRIGITTE.

Et sans doute, c'est toi qui... *(Suzette cache sa figure dans les bras de sa mère.)* Nous l'aimons tant, ce mauvais sujet-là!

EUSTACHE.

Eh bien! vrai... l'émotion et la joie que ma présence vous cause à tous me rendent heureux et fier comme je ne saurais dire; — entre nous, j'avais été un peu fâché en arrivant, de trouver la maison vide et tout le monde à la promenade.

BRIGITTE.

Tu savais pourtant que nous étions allés au-devant de toi.

SUZETTE.

Oui, méchant, et cela nous a même bien bouleversés de voir la diligence arriver au Grand-Ménil sans Eustache; c'est de là que je tenais mon envie de pleurer...

EUSTACHE.

Mais M. Léonard ne m'a rien dit de tout cela... Selon lui, vous étiez allés prendre l'air.

LÉONARD, *qui s'est approché à pas de loup.*

Dam! je ne savais guère ce que je disais en ce moment; M. Eustache est entré si brusquement...

EUSTACHE.

Que M. Léonard m'a pris pour un malfaiteur et s'est bravement enfui vers la porte en criant : « A la garde. » *(On rit.)*

SUZETTE.

Comment ! Léonard, vous avez peur des voleurs ce point-là !... On prend un fusil, morbleu !

BRÈCHEMAIN.

L'ami Léonard a, comme bien des gens, assez d'esprit pour inventer la poudre, pas assez de courage pour s'en servir...

LÉONARD, *à part.*

Ah ! monsieur le docteur, je vous revaudrai tout cela...

BRIGITTE.

Allons ! allons ! n'accablez pas ce pauvre Léonard ; quand Eustache aura fait plus ample connaissance avec lui, il verra comme nous que dans ce grand poltron il y a un garçon excellent, bien élevé, plein d'obligeance, surtout très soigneux.

BRÈCHEMAIN, *qui causait avec Suzette.*

Notre demoiselle a raison, dame Brigitte, M. Eustache doit avoir les dents terriblement longues.

BRIGITTE.

Le fait est, mon beau neveu, que tu les avais autrefois d'une fort jolie longueur et que si elles ont grandi comme le reste...

EUSTACHE, *riant.*

Comme le reste, ma tante.

BRIGITTE.

Embrasse-moi vite alors : je n'ai pas de temps à perdre pour mon diner. Père Brèchemain, tu vas envoyer Guillaume à la basse-cour et toi-même iras tordre le cou à ta plus belle salade.

EUSTACHE.

Oh! les salades de Brèchemain! j'en ai la bouche encore toute parfumée...

BRÈCHEMAIN.

Et mes pois gourmands, dont vous parliez dans votre lettre? c'est ça qui est fameux.

BRIGITTE.

Surtout servi dans ces belles assiettes à fleurs bleues, que ton oncle aimait tant. *(Mouvement d'Eustache.)* Qu'as-tu?

EUSTACHE.

Rien... J'ai faim.

SUZETTE.

Pauvre Eustache! tout le monde songe à lui faire fête, personne à lui faire à dîner.

BRIGITTE.

Elle a raison; allons! Brèchemain, à ta salade...

BRÈCHEMAIN.

C'est juste; à vos fourneaux, dame Brigitte...

LÉONARD, *toussant pour montrer qu'il est là*

Hum! hum!

BRIGITTE.

Oui, oui, Léonard ; c'est convenu, vous dînerez avec nous.

LÉONARD.

C'est beaucoup d'honneur, dame Brigitte.

BRIGITTE, *à Brèchemain.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là?

BRÈCHEMAIN.

Dam ! puisque vous restez...

EUSTACHE.

Allons ! bon, vous verrez que ce fameux dîner s'en ira en conversations.

BRIGITTE.

Je m'en vais. *(Elle s'éloigne, et revient sur ses pas.)* A propos, Eustache.

BRÈCHEMAIN, *revenant.*

Hein ?

BRIGITTE.

Rien... rien... *(Elle sort à gauche et Brèchemain par le fond.)*

SCÈNE VIII

SUZETTE, LÉONARD, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Çà ! ma petite Suzon, puisque c'est toi qui me tiens compagnie, viens t'asseoir ici, près de moi, sous

ce grand rayon de soleil qui nous a vus tant de fois rire et jouer ensemble... Je te dis que c'est le même, je le reconnais. *(Suzette s'approchant de lui.)* Enfin, je vais pouvoir te regarder à mon aise et reprendre où nous l'avions laissé notre cher bavardage du temps jadis!... Oh! Suzette, si tu savais de combien de bonnes choses j'ai le cœur rempli, et quel ineffable plaisir j'éprouve à me trouver ici... tout ce qui m'entoure, ces meubles, ces vieux meubles sous lesquels nous courions comme un couple de souris, ces chers coins où l'on se blottissait pour lire *Robinson Crusoé,* cette tapisserie, ces dessins, ces fleurs, toutes ces choses de mon passé, je les reconnais et je les aime... toi aussi, toi surtout, Suzette, ma jolie Suzette d'autrefois, ma belle Suzette d'aujourd'hui, je te reconnais.

LÉONARD, *même jeu que précédemment.*

Hum! hum!

EUSTACHE, *baissant la voix.*

Voici par exemple un meuble nouveau, que je ne reconnais pas et que je n'aime guère...

SUZETTE, *même ton.*

Oh! il n'est pas gênant.

EUSTACHE.

C'est égal, je demande qu'on le déménage...

SUZETTE, *haut.*

Léonard!

LÉONARD.

Demoiselle Suzette?...

SUZETTE.

M. le pasteur n'est pas prévenu que vous dînez avec nous, vous feriez sagement, je crois, d'aller l'avertir.

LÉONARD.

J'y vais de ce pas, demoiselle Suzette.

EUSTACHE.

A revoir, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Bonjour, tout le monde. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

SUZETTE, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Il vient ici tous les jours, ce grand dadais?

SUZETTE.

Et même plusieurs fois par jour.

EUSTACHE.

Pour quoi faire?

SUZETTE.

Ça l'amuse.

EUSTACHE.

Et toi, cela t'amuse-t-il?

SUZETTE.

Léonard est si complaisant, si tu savais; il trouve tant de façons de se rendre utile! Aujourd'hui c'est des plantes rares qu'il apporte à Brèchemain, une autre fois...

EUSTACHE.

Et pour toi, quelle est son utilité.

SUZETTE.

Dam! quand maman et Brèchemain sont occupés, ce qui arrive souvent, j'ai toujours, grâce à Léonard, quelqu'un à qui parler de...

EUSTACHE.

De?

SUZETTE.

De... vine!...

EUSTACHE, *avec animation.*

Vraiment, Suzette, tu parlais de moi pendant mon absence? Tu songeais à moi, vraiment?

SUZETTE.

Si j'en parlais, si j'y songeais; mais de qui pouvais-je parler, Dieu juste! à qui pouvais-je songer? ma mère et Brèchemain n'ont jamais quitté la maison... raisonnablement, je ne pouvais songer à eux... Léonard? Oh! celui-là, il peut cesser toutes visites et s'en aller là-bas d'où tu viens et même plus loin, peut-être m'arrivera-t-il de parler de lui, mais pour y songer, jamais!

EUSTACHE.

Alors, nos beaux projets d'il y a dix ans, quand

nous jouions ici même; nos belles promesses de l'autre année, quand tu es venue me voir là-bas, projets d'enfants, promesses plus sérieuses, l'absence n'a rien changé à tout cela?

SUZETTE.

L'absence ne peut rien contre les affections sincères.

EUSTACHE.

Pourtant nous avons à Aix un fameux proverbe sur les absents...

SUZETTE.

Méfie-toi des proverbes d'Aix, ce sont des gascons.

EUSTACHE.

C'est vrai... *(Un moment de silence.)* Suzette.

SUZETTE, *devant le piano.*

Mon cousin? *(Embarrassée, rougissante, elle fait courir sa main sur le piano.)*

EUSTACHE, *tressautant.*

Oh! mon Dieu, qu'est-ce que cela? *(Il reste debout derrière elle, lui tenant la taille.)*

SUZETTE.

Quoi? mon piano?

EUSTACHE.

Tu appelles ça un piano, merci. *(Il l'embrasse.)* C'est clavecin que tu devrais dire, et encore épinette serait mieux, quoique ceci tienne plutôt de la mandoline ou de l'harmonica.

SUZETTE.

Méchant, voilà comment tu traites un vieil ami?

EUSTACHE.

Comment? un vieil ami? Est-ce que ce serait...

SUZETTE.

Mais, oui, toujours le même.

EUSTACHE.

Vraiment! c'est là ce fameux piano sur lequel l'illoustre senor Fonseca venait te donner tes leçons trois fois par semaine? Allons donc! veux-tu rire? l'autre était un piano-forte superbe, majestueux et vaste comme un orgue, luisant comme un miroir. Oh! je me le rappelle fort bien; il y avait un *mi* qui ne marchait pas... Veux-tu que je te chante le premier air que tu as joué dessus? Un air adorable que je me suis souvent fredonné, tout seul, là-bas, dans ma petite chambre, c'étaient deux mesures de boléro, t'en souviens-tu?

SUZETTE, *souriant.*

Parfaitement; je me souviens même qu'en ce temps-là, cet air adorable avait le don de t'agacer beaucoup...

EUSTACHE.

Pas celui-là... un autre peut-être...

SUZETTE.

Si, si, celui-là, le même, joué sur l'harmonica que voici...

EUSTACHE.

Eh bien! sais-tu, Suzette, puisque rien n'est changé ici dedans, ni le piano, ni le cœur, ni le reste, nous allons reconstruire une de nos belles heures dorées d'autrefois; prends ton tabouret, moi je prends ma chaise, toi là, moi ici; tes doigts sur le clavier, mon oreille contre le piano; en route maintenant, et vive la musique pour évoquer le souvenir!

SUZETTE, *assise au piano.*

Mais tu plaisantes... mais que veux-tu que je te joue? Mais je ne sais rien.

EUSTACHE.

Oh! ne dis jamais cela, Suzette, je t'en prie : « Je ne sais rien! » C'est le début éternel des sonates interminables et des poèmes qui n'en finissent plus... tous les accapareurs de pianos et de coins de cheminées commencent par là : « Je ne sais rien! » Ne dis pas que tu ne sais rien, Suzette.

SUZETTE.

Que veux-tu que je te dise? je ne vois rien à te jouer, moi; je n'ai pas de mémoire, je n'ai pas de musique.

EUSTACHE.

Bah! la première chose venue, une mesure de quoi que ce soit, pourvu qu'il n'y ait pas de variations dedans... Est-ce qu'on a besoin de musique pour cela? Et d'ailleurs en voilà, de la musique. *(Il prend la romance posée sur le clavecin.)*

SUZETTE.

Oh! non! Eustache, pas cela; tu te moquerais trop de moi...

EUSTACHE.

Des variations?

SUZETTE.

Pas précisément... mais...

EUSTACHE, *rassuré.*

Si ce ne sont pas des variations, pourquoi veux-tu que je m'en moque... j'aime la musique, diavolo! pas les variations, par exemple. *(Il ouvre la romance.)* Hein?... tiens... tiens...

SUZETTE, *suppliant.*

Eustache...

EUSTACHE.

Ah çà! mais... comment... comment... tu ne m'avais jamais dit...

SUZETTE.

Non, je ne veux pas...

EUSTACHE, *lisant.*

« Le Retour des lilas, » paroles et musique de mademoiselle S..., dédié à son cousin Eust... Je crois bien qu'on n'a pas besoin de musique ici! A quoi bon, quand on en fait?

SUZETTE.

Eustache! Eustache! si tu ris, je vais pleurer; prends garde.

EUSTACHE.

Il ne faut pas pleurer, diable! il faut chanter... Voyons! voyons! ce Retour des lilas...

SUZETTE.

Non, jamais devant toi...

EUSTACHE.

Jamais devant moi? Devant qui, alors? Devant Léonard? Pourquoi me dédier des romances, si tu les chantes à tout le monde et pas à moi!

SUZETTE.

Tu étais si loin quand j'ai fait mes Lilas, je n'oserais plus maintenant.

EUSTACHE.

Eh bien! Suzon, puisque tu oses quand je ne suis pas là, figure-toi que je n'y suis plus, ne regarde pas de mon côté; suppose-moi très loin, en voyage, absent, et chante comme si j'étais à Aix, ou sinon, prends garde, j'y retourne, tu chanteras bien alors. *(Suzette pousse un soupir et commence la ritournelle après avoir toussé.) (Eustache, entre ses dents :)* Qui se serait douté de cela, pourtant?

SUZETTE, *se retournant.*

Hein?

EUSTACHE.

Rien! ta ritournelle est charmante... Continue...

SUZETTE, *d'une voix tremblante.*

Il m'a promis de revenir,
Quand les lilas auraient des fleurs nouvelles...
Mon Dieu! Fi les lilas n'allaient pas refleurir...

EUSTACHE.

Comment dis-tu?

SUZETTE.

Quoi!

EUSTACHE.

Le dernier vers, reprends le dernier vers : Mon Dieu! si les lilas...

SUZETTE.

Mon Dieu! ſi les lilas n'allaient pas refleurir...

EUSTACHE.

Mon Dieu! si les lilas n'allaient pas...

SUZETTE.

C'est bien ce que je dis : Mon Dieu! ſi les lilas n'allaient...

EUSTACHE.

Mais non, mais non, tu dis toujours : Mon Dieu! ſi les lilas... C'est : Mon Dieu! si les lilas...

SUZETTE, *intimidée, essayant encore.*

Mon Dieu! ſi...

EUSTACHE.

Par ma barrette! on dirait qu'elle le fait exprès; c'est cependant fort simple. « Mon Dieu! si les... » Voyons! dis avec moi : Mon Dieu!...

SUZETTE, *décontenancée tout à fait, est prise d'un violen defaut de langue.*

Mais, Euſtaſe, tu ſais bien que j'ai un défaut de

langue qui m'interdit les *f*, *f*urtout quand je *f*uis intimidée; tu le *f*ais bien, mé*f*ant, pui*f*que dans ta la lettre de *f*e matin...

EUSTACHE.

Franchement, ma pauvre petite, je ne me souvenais pas que ce fût aussi prononcé... Sans quoi, au lieu de t'en faire mon compliment, je t'aurais engagée dans toutes mes lettres à te débarrasser...

SUZETTE.

Merci pour vos conseils, mon cousin; par bonheur, tout le monde n'est pas de votre avis, et tout à l'heure encore, ici même, quelqu'un me complimentait sur ce qui vous blesse tant.

EUSTACHE, *souriant.*

Pardon, Suzette; M. Léonard n'a pas les mêmes raisons que moi pour se plaindre de ton infirmité; il s'appelle, Léonard, lui; mais moi, je m'appelle Eu*f*ta*f*e.

SUZETTE, *indignée.*

Oh! *(Elle se lève, chiffonne la romance et la jette dans un coin.)* Mon cousin, si l'absence vous a fait oublier mon défaut de langue, l'absence m'avait fait oublier aussi votre défaut de cœur; vous vous êtes chargé de me le rappeler... merci!

EUSTACHE, *toujours souriant.*

Veu! veu! veu! Hou! le vilain petit amour-propre! Bon! des larmes maintenant, là! là! Suzette, ma mie, sèche tes jolis yeux et ne te chagrine pas à propos de mouches; tu sais bien comme je suis, Suzon, toujours le même, brutal, étourneau, brise-

vitres, mais rien de plus... Voyons! pardonne-moi et recommence ta petite musique, veux-tu? Je ne te dirai plus rien; d'ailleurs, je te cherchais une querelle d'Allemand, qu'est-ce que cela fait, je te demande, qu'on dise : Mon Dieu! fi les lilas, ou : Mon Dieu! si les lilas? Est-ce qu'on écoute les paroles d'une romance?... Et du reste, si l'on écoute les tiennes qui sont charmantes, bast! on comprendra tout de même malgré la prononciation... on croira que tu méprises les lilas, que tu en fais fi et que tu dis : Fi les lilas! Fi donc les lilas! hein? C'est ingénieux! Voyons, Suzette, une! deux! trois! boute! pousse! Embrasse-moi.

BRIGITTE, *en dehors, effarée.*

Suzette!

SUZETTE.

Oh! mon Dieu! maman qui m'appelle, et mes yeux qui sont tout rouges. *(Elle essuie ses yeux.)*

BRIGITTE, *en dehors.*

Suzette! Suzette!

SUZETTE.

Qu'est-ce qu'il y a?... Je viens. *(Elle va vers la cuisine.)*

EUSTACHE, *courant après elle.*

Un baiser avant de sortir.

SUZETTE, *très radoucie.*

Ni avant, ni après, tu es trop méchant. *(Elle s'échappe et sort.)*

SCÈNE X

EUSTACHE, *seul.*

Ma foi! l'interruption vient à propos: je ne savais plus qu'inventer pour guérir ce grand désespoir... Était-elle charmante ainsi, toute rouge et baignée de larmes, comme une reine-claude à la rosée de trois heures, et n'est-ce pas dommage qu'un si beau fruit porte son ver comme les autres! Dieu me pardonne! je crois qu'elle appelle cela un défaut de langue... Non! certes, ce n'est pas un défaut... c'est un vice, un vice épouvantable, fait pour empoisonner toutes les ivresses du tête-à-tête... Que diantre voulez-vous faire d'une femme qui s'appelle *Fuvette,* et qui vous appelle *Euftafe* et qui vous dit *ve vous vaime!* A distance et de souvenir, on trouve cela charmant; cela vous accroche l'oreille, cela chatouille, cela caresse; mais de près, dans le tête-à-tête... *(En parlant, il s'est allongé dans le fauteuil et se met à bâiller.)* Décidément je trouve qu'au lieu d'aller au-devant de la diligence, il eût été plus sage de m'attendre ici, la soupe au chaud, le vin au frais. C'est qu'il est très tard. Voilà le soleil qui commence à dégringoler là-haut de branche en branche... A cette heure-ci, tous mes camarades les étudiants sont déjà sur le cours à jouer au mail pour faire la digestion... Ah! quand on a bien dîné, rien ne vaut une bonne partie de mail, à douze ou quinze joyeux compagnons, entre deux haies de spectateurs, avec de la bière de Beaucaire qu'on boit pendant les entr'actes sur de petites tables vertes. *(Tristement, en regardant autour de lui.)* Je

crois qu'on va manquer de bien des choses ici. *(Autre bâillement.)* Singulière nature que la mienne! A cette grosse fièvre de joie qui me tenait tout à l'heure, subitement et sans raison succède une lassitude effroyable... Oui, maintenant que j'ai revu et embrassé tout mon monde, il me semble que rien ne me retient ici et que, bonsoir! je n'ai plus qu'à tirer mes grègues... Pour bien faire, il faudrait que ce fût toujours le moment où l'on arrive, le joyeux quart d'heure des embrassements et des poignées de mains : « Comment vas-tu? Comme il a grandi! » Dix minutes d'enthousiasme, et puis, et puis... Bah! chassons ces méchantes idées, et surtout ne troublons pas la joie de ces braves gens pour un petit accès nostalgique *(il tire une allumette de la poche de son gilet)* qui va disparaître dans la fumée d'un londrès... Comment! pas de cigares. Ah! si, en voilà un. *(L'allumette touche à sa fin.)* Bon! plus une allumette! c'est que je me brûle les doigts. *(Il aperçoit, en se penchant, la romance tombée près du fauteuil, met le pied dessus et en déchire un morceau étourdiment.)* Voilà mon affaire! *(Il tortille le papier et allume son cigare.)* C'est exquis. *(Se levant tout d'un coup.)* Aïe! et ma tante, qui s'évanouit à l'odeur du tabac, je l'avais oublié! Elle m'a fait cependant une assez jolie scène, le jour de ma première cigarette. *(Il va pour éteindre son cigare, puis se ravisant.)* Ma foi, je ne l'éteins pas; j'aime mieux aller fumer dehors, le nez au ciel, le dos sur l'herbe. En passant, je reverrai tous mes anciens amis, le chien Moustache, ces grands platanes que j'ai tant de fois escaladés et la large pierre luisante sur laquelle je jouais aux billes devant le puits... Bah! le cigare, le grand air, le souvenir, tout cela me fera prendre patience jusqu'au dîner. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE XI

SUZETTE, DAME BRIGITTE.

Elles entrent par la gauche. Suzette soutient sa mère abattue.

BRIGITTE.

Je n'accuse personne, Suzette, personne; seulement des émotions pareilles sont terribles à mon âge!... tu le comprends, n'est-ce pas. *(Elle tombe dans un fauteuil et flaire à droite et à gauche en parlant.)* Va! c'est une cruelle chose, quand vous êtes vieux, de voir s'en aller avant vous une bonne part de ce que vous aimez...

SUZETTE.

Quel guignon? faut-il que ce pauvre Léonard ait eu la main malheureuse! car enfin il n'y a que lui qui ait touché...

BRIGITTE.

Ne dis pas cela, ma fille; Léonard n'est pour rien dans tout cela, j'en suis bien sûre... Léonard ne casse pas, lui; il a trop de cœur et trop d'adresse. Non! non! ce n'est pas Léonard...

SUZETTE.

Tu as raison, maman; ce n'est pas Léonard. Ce doit être Moustache, qui, pendant notre absence, aura fourragé ici dedans.

BRIGITTE.

Ne dis pas cela, ma fille. Brave chien! il aime trop sa vieille maîtresse pour lui faire une si grande peine. Non! non! ce n'est pas Moustache.

SUZETTE.

Pourquoi ne serait-ce pas Moustache? Voyons, il est curieux comme un domestique, partout il faut qu'il mette son museau, et quand il met le museau... dam! il met les pattes...

BRIGITTE, *ironiquement.*

Oui, c'est cela, Moustache est monté sur une chaise, Moustache a pris les trois assiettes sur l'étagère d'en haut.

SUZETTE.

Léonard les avait peut-être descendues.

BRIGITTE.

Puis, une fois les assiettes cassées, Moustache, toujours Moustache, a porté les débris à la cuisine et les a cachés dans le buffet, sous les serviettes, *(avec indignation)* oui, sous les serviettes, sous la mienne! C'est là que j'ai retrouvé mes pauvres faïences, ou du moins ce qu'il en restait. Vois-tu, Suzette, Moustache n'est pas assez étourdi pour aller cacher les preuves de son crime sous ma serviette, à l'heure du dîner... Non! non! ce n'est pas Moustache.

SUZETTE, *elle se met à genoux devant sa mère et lui prend les mains.*

Voyons! chère petite mère, ne te chagrine pas ainsi... Dans toutes les grandes villes, à Aix, par exemple, il est des gens très habiles à raccommoder toutes sortes de choses, eh bien! quand mon cousin retournera...

BRIGITTE, *ironique.*

Ah! oui! ton cousin! où est-il passé, ton cousin?

SUZETTE, *avec un peu d'embarras.*

Au jardin, sans doute... avec Brèchemain... Il était là, il n'y a qu'un instant... Miséricorde! maman, comme te voilà pâle! qu'est-ce que tu as? tu souffres?

BRIGITTE.

Vite! vite! les fenêtres, ouvre les fenêtres... encore, encore. Ah! je sais ce que c'est maintenant...

SUZETTE, *épouvantée.*

Qu'est-ce que c'est, mon Dieu?

BRIGITTE.

Mon flacon! donne-moi mon flacon! là-bas, sur la cheminée. *(Elle respire le flacon.)* Aussi... j'éprouvais... depuis tout à l'heure... un malaise... un je ne sais quoi... Est-ce que tu n'éprouves rien, toi?

SUZETTE.

Non!

BRIGITTE.

Comment! tu ne sens pas, tu n'as pas senti une odeur épouvantable *(baissant la voix)* comme si quelqu'un avait fumé.

SUZETTE.

Oh! maman!

BRIGITTE, *éclatant.*

Je te dis qu'on a fumé, Suzette! C'est la seconde

fois que je la rencontre, cette odeur maudite du tabac, et je la reconnais, quoiqu'il y ait bien dix ans de cela.

SCÈNE XII

Les Mêmes, BRÈCHEMAIN.

BRÈCHEMAIN, *il entre en brandissant un râteau.*

C'est une infamie!

SUZETTE.

Ah! mon Dieu! encore!

BRÈCHEMAIN.

Je dis que c'est une infamie épouvantable, et que si je les découvre, nom d'un bleu! voilà qui leur fera passer le goût de la maraude!

BRIGITTE.

Qu'est-ce qu'on t'a fait, à toi, mon pauvre Brèchemain?

BRÈCHEMAIN.

Ce qu'on m'a fait, dame Brigitte? allez voir au fond du jardin, là-bas, où j'avais planté mon grand carré de salades; allez-y voir, dame Brigitte. Vous saurez alors ce qu'on m'a fait... Ah! les gueux! Ah! les régicides! Ils ont tout fouillé, pillé, violé, saccagé... La clôture est à bas, la salade meurtrie à coups de talons de bottes... romaine, laitue, chicorée, tout! mon cassis, mes artichauts, mes fraises, mes groseilles... ils n'ont rien épargné, rien, pas même

un pauvre petit persil, jaune vert, tout frais semé, qui aurait attendri une bande de Mexicains...

SUZETTE.

Pauvre Brèchemain !

BRÈCHEMAIN.

Et moi qui ne me doutais de rien, moi qui tout tranquillement venais d'aider Guillaume à tordre le cou à notre plus belle dinde... Vous pensez, quand je suis arrivé là et que j'ai vu cette orgie, ce massacre, cet abattoir ! Ah ! malheur ! si j'en avais tenu un ! alors la colère m'a pris, j'ai empoigné un râteau et... et... je suis venu tout vous raconter d'une haleine.

BRIGITTE.

Touche là, mon pauvre vieux, touche là ; ils ne pouvaient pas épargner tes salades, ceux qui n'avaient pas respecté les faïences du défunt.

BRÈCHEMAIN.

Les faïences ? est-ce qu'on aurait fait aussi du mal aux faïences ?

BRIGITTE.

Les trois plus belles pièces de la collection... brisées, en morceaux ! deux grands plats, une assiette.

BRÈCHEMAIN.

Oh !

BRIGITTE.

On m'aurait demandé les trois doigts de ma main, que je les aurais donnés en souriant pour conserver ces trois pièces.

BRÈCHEMAIN.

Et moi, dame Brigitte, songez donc! un amour de petite chicorée, toute blanche et si bien frisée...

BRIGITTE, *montrant l'étagère.*

Elles étaient là... depuis la mort de mon pauvre homme.

BRÈCHEMAIN.

Des groseilles qui devenaient plus grosses que des prunes.

BRIGITTE.

Et j'espérais bien les y voir jusqu'à mon dernier souffle.

SUZETTE, *attendrie.*

Maman!... maman!... tu vas me faire pleurer...

BRÈCHEMAIN.

Mais enfin, il y a donc un mauvais génie qui s'est glissé dans la ferme? Où est-il? quel est-il? puisqu'il est venu, qu'il revienne *(brandissant le râteau)*, qu'on lui parle un peu face à face, entre les deux oreilles! *(La porte s'ouvre; entre Léonard.)*

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD.

Bonjour, tout le monde.

BRÈCHEMAIN.

Vous voilà, vous! *(Il jette son râteau et lui saute à la gorge.)* Vous venez bien... Ah! c'est comme ça que vous gardez les potagers qu'on vous confie.

LÉONARD.

Mais vous me faites mal, monsieur Brèchemain.

BRIGITTE, *arrachant Léonard des mains du jardinier.*

Allons! tiens-toi, mon vieux, tiens-toi; que diable! on laisse les gens s'expliquer d'abord.

LÉONARD.

Oui... oui... qu'on s'explique...

BRIGITTE.

Remettez-vous, Léonard, tâchez de répondre à mes questions...

LÉONARD.

Oui, dame Brigitte.

BRIGITTE.

Qu'êtes-vous devenu pendant que nous trottions vers le Grand-Ménil?

LÉONARD.

Je n'ai pas bougé d'ici, dame Brigitte.

BRIGITTE.

Ne vous êtes-vous pas éloigné un instant?

LÉONARD.

Pas une minute.

BRÈCHEMAIN, *furieux.*

Mais alors, c'est lui qui...

BRIGITTE, *à Brèchemain.*

Tais-toi. *(A Léonard.)* Avez-vous épousseté là-dessus comme je vous en avais prié? *(Elle montre l'étagère.)*

LÉONARD.

Oui, dame Brigitte, j'étais même en train quand M. Eustache est venu.

BRÈCHEMAIN.

Au fait? où est-il, Eustache? je n'y pensais plus...

BRIGITTE.

Tais-toi... Et alors, Léonard?

LÉONARD.

Alors, M. le docteur a commencé ses exercices...

BRIGITTE.

Des exercices! Quels exercices?

LÉONARD.

Oh! des exercices très forts qu'on leur fait faire là-bas dans leur institution; c'est très joli!

SUZETTE, *à part.*

Je respire.

BRIGITTE.

Drôle d'idée de se mettre au travail en arrivant.

LÉONARD.

La vue de ces assiettes a tenté M. le docteur.

BRIGITTE.

La vue de ces assiettes?

LÉONARD.

Mais oui, il paraît qu'on leur apprend à faire danser des assiettes au bout de leur canne : c'est dans le règlement.

BRIGITTE.

Ah! je l'avais deviné... C'est Eustache qui a cassé ma faïence.

LÉONARD.

Mais non! mais non! dame Brigitte.

SUZETTE.

Mais non! mais non! maman.

LÉONARD.

Ce n'est pas en jouant comme cela *(il fait le geste de la danse des assiettes, au bout de la canne)* que le malheur est arrivé. C'est en jonglant comme ceci, ce qui est autrement difficile.

BRIGITTE, *lui sautant au collet.*

Mais, scélérat, tu l'as donc laissé faire?

SUZETTE.

Oh! maman! maman!

LÉONARD.

J'étouffe...

BRÈCHEMAIN

Voyons, voyons, dame Brigitte, du calme! du calme!

BRIGITTE.

Pourtant vous le saviez bien, Monsieur; ce n'était pas seulement avec ma faïence qu'on jonglait devant vous; vous saviez qu'on me briserait le cœur en la brisant; vous le saviez et vous avez regardé sans rien dire...

LÉONARD.

Hélas! j'ai bien hasardé quelques observations; mais M. le docteur les a si mal reçues... Que pouvais-je de plus? je ne suis pas de la maison, moi! et puis, dame Brigitte, je me suis souvenu comme vous l'adoriez tous, et je me suis dit : Bast! on lui pardonnera vite, à ce neveu gâté qu'on n'a pas vu depuis si longtemps, qui arrive de si loin, et qui, pour arriver plus tôt, vient de faire trois lieues, au pas de course, franchissant les fossés, renversant les clôtures.

BRÈCHEMAIN, *avec un grand cri.*

Ah! c'est lui...

LÉONARD.

Et ravageant tout sur son passage avec une adorable pétulance.

BRÈCHEMAIN.

C'est lui... c'est ce brigand d'Eustache!

BRIGITTE.

Tu avais raison, Brèchemain, un mauvais génie est entré dans la ferme, et ce mauvais génie...

SUZETTE.

Oh! maman, ce n'est pas machanceté... c'est étourderie...

LÉONARD.

Eh! mon Dieu! oui, dame Brigitte, un peu trop de nerfs, de fougue, de jeunesse... mais tout ce qu'il fait, allez! c'est sans songer à mal... Une muraille l'embarrasse! bon! voilà la muraille à bas... l'envie de casser lui prend? patatras! les assiettes de la tante... il faut du papier pour allumer son cigare? et allez donc! voilà la romance de demoiselle Suzette en morceaux.

SUZETTE.

Ma romance?

LÉONARD, *ramassant les morceaux.*

Ma foi! oui, voici, je crois, tout ce qu'il en reste; c'est dommage! elle était bien copiée.

SUZETTE.

Oh! *(Avec abattement.)* Je ne le défends plus.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EUSTACHE.

EUSTACHE, *il entre en se frottant les tibias.*

Ce n'est pas un chien, ce Moustache! c'est une bête féroce. — Ah! voilà les invités au grand complet. — Pourquoi, diable, ne muselle-t-on pas un animal pareil? Belles dames, quand vous voudrez passer dans la salle du festin... Allons, monsieur Léonard, la main à Suzette. *(Offrant le bras à Brigitte.)* Ma tante!

BRIGITTE, *sévèrement.*

On ne dîne pas.

EUSTACHE.

On ne dîne pas! Et pourquoi, juste Dieu? Ah çà! que vous est-il donc arrivé : c'est funèbre comme une assemblée de créanciers, ici... des yeux gonflés, des soupirs et des visages d'une longueur...

BRIGITTE.

Voici ce qui nous est arrivé, Eustache... écoute bien. Il nous est arrivé un méchant garçon, un trouble-joie, un gâte-fête, auquel moins d'une heure a suffi pour mettre notre cher paradis à feu et à sang...

EUSTACHE.

Aïe! nous y voilà, les assiettes...

BRIGITTE.

Au lieu du paisible bien-aimé que nous attendions, il nous est arrivé un pandour en ribote, qui est entré ici la canne haute, le cigare à la bouche, le billet de logement au shako... il nous est arrivé...

EUSTACHE.

Peste! comme vous y allez, ma tante : gâte-fête, trouble-joie, pandour en ribote! C'est beaucoup pour un peu de faïence peinte.

BRIGITTE.

Taisez-vous; vous êtes un méchant et un ignorant. Un peu de faïence peinte. Si votre pauvre oncle était là, il vous dirait au juste la valeur et le nom des trois chefs-d'œuvre que vous avez détruits;

moi, je ne puis vous dire qu'une chose, vous avez fait une vilaine action.

EUSTACHE.

Voyons, ma tante, calmez-vous, que diable! On vous les fera raccommoder, vos assiettes.

BRÈCHEMAIN.

Par là même occasion, monsieur le docteur, si on pouvait raccommoder mes artichauts et mes groseilles, cela me rendrait un fier service tout de même.

EUSTACHE.

Bon! à un autre, maintenant; voyons! Que lui ai-je fait à ce vieux père Brèchemain? Ah! j'y suis... là-bas... dans le jardin... n'est-ce pas? en passant j'aurai chiffonné quelques herbes...

BRÈCHEMAIN.

Quelques herbes!...

SUZETTE, *s'approchant.*

Laisse, mon vieux Brèchemain, laisse. Je suis curieuse de savoir par quelle nouvelle insolence M. le docteur va s'excuser auprès de moi?

EUSTACHE.

Comment! Suzon, toi aussi?

SUZETTE.

Oh! moi, je ne viens pas te faire des reproches, mais seulement mes offres de service. Oui, mon cousin, dorénavant j'aurai soin, si tu veux le permettre, de te composer une jolie romance tous les

matins pour que tu aies toujours sous la main de quoi pouvoir allumer tes cigarettes... Veux-tu, dis?...

EUSTACHE.

Aïe! Voilà mon étourneau!...

LÉONARD.

Ce *Retour des lilas* m'avait coûté beaucoup de peine, monsieur le docteur... pensez! presque tout des doubles croches... c'est plus long à copier.

EUSTACHE, *d'un air féroce.*

Dites donc, l'ami Léonard, je ne vous ai encore rien cassé, n'est-ce pas? Fort bien! *(Léonard passe derrière Suzette.)* Or çà, mes bons parents, c'est là tout ce que vous aviez à me dire, je suppose? A table maintenant, je meurs de faim.

BRIGITTE.

Nenni! nenni! mon cher Eustache, ce n'est point là tout ce que nous avions à te dire; il reste encore à te dégoiser le fin mot de la chose, et je m'en vais le faire en deux temps... Vois-tu, beau neveu, malgré les superbes diplômes, malgré les moustaches superbes que tu as gagnées depuis que nous t'avions vu, malgré ta barrette, malgré ta robe longue, tu es toujours resté, je m'en aperçois un peu tard, le même garnement d'autrefois, tapageur, turbulent, myope, maladroit... L'absence et l'éloignement nous avaient fait oublier ces mauvais côtés de ton séjour ici, mais tu t'es promptement chargé de nous les rappeler... Eh bien...

EUSTACHE.

Eh bien? ma tante.

BRIGITTE.

Eh bien! mon neveu, tandis que là-bas tu devenais homme, ici nous devenions vieux, et, dam! quand on se fait vieux, on se fait exigeant... Depuis ton départ, nous avons pris des habitudes de repos et de calme qu'il nous serait difficile, qu'il nous serait cruel de perdre : — tu me comprends, n'est-ce pas? — *Pour ma part, j'aimerais mieux je ne sais* quoi, plutôt que d'être encore empoisonnée par cette horrible odeur du tabac, et comme tu me parais tenir beaucoup à fumer tes cigares...

EUSTACHE.

Mon congé, n'est-ce pas... Touchez là, ma tante, vous êtes dans le vrai... Si, depuis que je suis arrivé, je ne me suis pas répété vingt fois ce que vous venez de me dire, je veux bien coucher à la ferme ce soir. Oui, tante Brigitte, vous avez raison; en dépit de tout, l'absence est une charmeresse, l'absence est une bonne déesse, l'absence est une fée! Qu'elle touche un de nous du bout magique de sa baguette, le voilà soudain enveloppé d'un nuage rose, un cercle d'or au front, des étoiles dans chaque main... Oui, l'absence embellit tout... d'un défaut de langue insupportable...

SUZETTE.

Infolent!

EUSTACHE.

Elle fait un adorable susurrement; sous ses doigts enchanteurs les affreuses maladies de la faïence et du légumage...

BRIGITTE *et* BRÈCHEMAIN.

Malhonnête!

EUSTACHE.

Deviennent des manies attendrissantes, et cette bête féroce qu'on nomme Moustache, un aimable gardien du foyer domestique... Oui, l'absence embellit tout, et pour aimer éternellement, il faudrait vivre éternellement loin de ce qu'on aime.

BRÈCHEMAIN.

Ce que vous dites là est peut-être bien savant; mais, foi de Brèchemain, je n'y vois qu'une chose, c'est qu'au lieu de passer par les murs vous auriez mieux fait d'entrer par la porte.

EUSTACHE.

Rassure-toi, vieux maniaque; si je ne suis pas entré par là, c'est bien par là que je vais sortir, et sans perdre une minute, encore. La voiture de Trinquier repart pour Aix à sept heures, je repartirai avec elle. Dans l'état où sont les choses et les estomacs, si je restais seulement une seconde de plus, cela finirait, je crois, par mal finir. Vite, mon chapeau, ma canne?

LÉONARD, *les lui présentant.*

Voilà. *(Eustache lui allonge un vigoureux coup de canne dans les jambes.)*

EUSTACHE.

Bonjour, tante Brigitte, père Brèchemain, bonjour, adieu, Suzette. *(Il ferme la porte avec bruit.)*

LÉONARD, *joyeux, mais se frottant les jambes.*

Bon voyage, monsieur le docteur.

SCÈNE XV

BRIGITTE, LÉONARD, BRÈCHEMAIN, SUZETTE.

BRIGITTE.

Au fait, j'aime mieux cela; avec des salpêtres pareils, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

BRÈCHEMAIN.

Ça lui apprendra à regarder où il marche!

SUZETTE.

Une autre fois, il ne prendra pas des mélodies pour des allumettes.

LÉONARD.

Allez! dame Brigitte, ne vous chagrinez pas; dès demain j'irai à la ville avec les débris de vos assiettes, et je ne reviendrai pas que le malheur ne soit réparé.

BRIGITTE.

Oh! Léonard, si vous faisiez cela...

LÉONARD.

Quant au digne M. Brèchemain, ma foi! nous mettrons à bas la veste bleue pour l'aider à reformer son carré que les pandours ont défoncé, pas vrai?

BRÈCHEMAIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Voilà la crème des bons garçons.

LÉONARD.

Inutile de dire à demoiselle Suzette que je suis prêt à recopier autant de musique qu'il lui plaira d'en faire déchirer.

SUZETTE, *lui tendant la main.*

Merci, Léonard.

LÉONARD.

Vous verrez, mes amis, vous verrez; nous recommencerons à vivre ici dedans, bien heureux et bien clos, sans avoir besoin de personne. *(Il se frotte les mains.)*

SUZETTE.

C'est égal, maman, si grands que fussent ses torts, nous n'aurions pas dû le laisser partir à jeun!

BRÈCHEMAIN.

C'est vrai que le pauvre diable s'en va le ventre creux, comme il est venu...

BRIGITTE.

Vous m'y faites songer maintenant; aussi pourquoi est-il si vif, ce drôle-là?

SUZETTE.

Tu le sais, c'est tout le portrait de son père, ce frère qui te ressemblait tant...

BRIGITTE.

A tout prendre, je suis allée un peu loin et un peu vite avec lui...

SUZETTE.

Mon amour-propre d'auteur blessé m'a fait lui parler bien cruellement, savez-vous?

BRÈCHEMAIN.

Quant à moi, je l'ai traité comme on ne traite pas le neveu de ses maîtres; et après tout, c'est pour venir nous embrasser plus tôt qu'il a passé par-dessus le mur.

BRIGITTE.

Puisque la faïence se raccommode si facilement, je n'avais pas besoin de tant crier.

LÉONARD.

Pardon! dame Brigitte, j'ai dit cela, mais je n'en suis pas sûr.

BRÈCHEMAIN.

Laissez-nous donc tranquilles, vous!... Oui, notre maîtresse, vous avez raison, nous n'avions pas besoin de faire tant de vacarme.

SUZETTE.

Il n'avait été qu'étourdi; nous, nous avons été méchants...

BRIGITTE.

Voyons! voyons! nous ne pouvons pas laisser partir notre enfant comme cela... Oh! une idée!

SUZETTE.

Vite, maman.

BRIGITTE.

Si nous allions attendre le passage de la voiture au Grand-Ménil.

BRÈCHEMAIN.

Bravo!

LÉONARD.

Mais croyez-vous qu'après la scène que nous lui avons faite, M. le docteur consente...

BRÈCHEMAIN.

Eustache! mais il n'y songe déjà plus, j'en suis sûr.

SUZETTE.

Vite! vite! en route! Ah! quel bonheur...

BRIGITTE.

Suzette, ma fille, il faut prendre nos mantes; le soir, les routes sont fraîches...

BRÈCHEMAIN.

Moi, je vais dire à Guillaume d'atteler.

LÉONARD.

Hum! hum!

BRIGITTE.

Au désespoir de ne pouvoir vous inviter, mon pauvre Léonard, mais la voiture n'a que cinq places, et comme il est probable que nous ramènerons Eustache...

BRÈCHEMAIN.

D'ailleurs, il faut bien quelqu'un pour garder la maison.

LÉONARD.

Pardon! je n'y pensais plus.

SUZETTE, *au fond.*

Léonard, je vous rapporterai de la galette; les meuniers du Grand-Ménil la font très bonne.

BRIGITTE.

Dépêchons.

BRÈCHEMAIN.

Vite! vite!

SUZETTE, *du dehors.*

En voiture! en voiture!

LÉONARD, *seul.*

Voilà le docteur qui revient, je n'ai plus qu'à partir, moi! Nous allons voir si l'absence me réussira. *(Haut.)* Bonjour, tout le monde.

FIN DES ABSENTS



L'ŒILLET BLANC*

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 8 avril 1865.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. E. L'ÉPINE

* Cette petite pièce s'appelait primitivement *le Lys*. La censure de l'Empire trouvant ce titre séditieux fit sauter du même coup le dénouement qui semblait trop pénible, et où nous avions eu l'audace de crier : « Vive le Roi ! »

A. D.

PERSONNAGES :

LE CONVENTIONNEL VIDAL	M. MAUBANT
LE MARQUIS (16 ans). . .	Mme VICTORIA-LAFONTAINE
CADET-VINCENT	M. COQUELIN AÎNÉ
VIRGINIE VIDAL, fille du Conventionnel (21 ans). . .	Mlle PROVOST-PONSIN

La scène se passe en 1793, dans le château de Saint-Vaast, en Normandie, au bord de la mer.



L'ŒILLET BLANC

Un jardin, serre et pavillon à droite, à gauche le parc; au fond, un mur. Sur la croisée du pavillon, un œillet blanc. — A gauche, sur le premier plan, un socle de statue.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, *sur la muraille du fond.*

« C'est bien ici le château de Saint-Vaast? — Ici même, entrez donc, marquis. » *(Il saute dans le parc.)* Enfin, me voici dans la place et en sûreté pour le moment. *(Il vient sur le devant de la scène.)* L'entrée est un peu cavalière, mais que voulez-vous? Tout le monde est sorti pour cause d'émigration. En pareil cas, mieux vaut franchir le mur qu'enfoncer la porte, c'est plus gentilhomme, et puis, c'est plus tôt fait!... Tudieu! quelle aventure! quel roman, quelle odyssée! Traverser la Manche avec des contrebandiers dans une mauvaise barque de pêche, affronter à la fois la mer, les bleus, les gardes-côtes, la bour-

rasque, l'odeur du poisson, la loi sur les émigrés... Si je tombe aux mains des paysans, décapité! si je tombe aux mains des soldats, fusillé!... sans compter que je pouvais tomber à la mer et me noyer, *(montrant la muraille)* ou tomber à faux et m'estropier... Tout cela, pourquoi?... Parce qu'il a plu à une belle émigrée d'avoir une fleur de France. Décidément, marquis, tu es un héros ou un fou; mais pour le moment tu as l'air d'un gueux... Regarde-toi, tes bottes sont lourdes de sable, ton catogan est rempli d'eau... Fi! le vilain gentilhomme! C'est égal, comtesse, si j'en réchappe, voilà un petit caprice qui vous coûtera cher, et vive Dieu! ce n'est point pour des reines-claude qu'on sera venu vous cueillir un bouquet dans votre château de Saint-Vaast... — Çà, voyons, je ne me trompe pas, au moins?... Je n'ai pas pris un château pour un autre?... Consultons encore les indications que nous avons prises. *(Il ouvre un carnet de poche et lit.)* « Le fief de Saint-Vaast, sur la plage normande, » c'est cela... « à cinq minutes du village du même nom... » Fort bien. « Au fond du parc... » j'y suis... « une « petite porte... » voilà. « Un pavillon... » voici... « une serre... » nous y sommes... « A l'autre extrémité, le château... » *(regardant par la gauche, à travers les arbres)* je l'aperçois... Oh! oh! ici mes renseignements sont inexacts. Des locataires... on ne m'avait pas prévenu... Des fenêtres ouvertes, du linge étendu... Ah! chère comtesse! Un drapeau aux trois couleurs flotte sur le balcon... voilà ce qu'on a fait de votre château... Et moi qui croyais trouver une maison en deuil, des herbes sur le perron, du lierre sur la muraille, et les scellés de l'araignée posés sur toutes les portes... Allons, c'est dit, mon pauvre

Robinson, ton île déserte avait des habitants comme toujours, et même, si je ne me trompe, voici un indigène qui vient de ce côté... *(Il recule.)* Diable! diable! la situation se complique... Bah! je n'en aurai que plus de gloire... Est-ce que le capitaine Hercule aurait voulu des pommes d'Hespérus, s'il n'y avait pas eu un dragon pour les garder?... Oui, mais en attendant, où le seigneur Hercule pourrait-il se cacher?... dans la serre?... au fait... *(Il ouvre la serre.)* Elle est jolie, la serre!... Ils ont tout laissé mourir... Raison de plus pour qu'on ne m'y vienne pas chercher. *(Il se blottit dans la serre et ferme la porte sur lui.)*

SCÈNE II

CADET-VINCENT, LE MARQUIS.

CADET-VINCENT, *entrant précipitamment. Il a deux bouteilles cachées sous sa carmagnole.*

Vite, vite, cachons-nous... par là? non, par ici... *(Il s'assied sur le banc.)* Ouf! en voilà une expédition! J'en ai le cœur tout à l'envers.

LE MARQUIS, *entr'ouvrant la porte.*

Il n'a pas l'air méchant.

CADET-VINCENT.

Ah çà! voyons. Ne perdons pas de temps. Le conventionnel et sa fille sont en train de lire les papiers publics, j'ai quelques moments devant moi. Il s'agit

de les employer à faire connaissance avec ces deux demoiselles.

LE MARQUIS.

Ah! très bien! quelque domestique en maraude.

CADET-VINCENT.

Moi, qui n'ai jamais bu de vin de ma vie, je vais donc savoir le goût que ça vous a. *(Il débouche une bouteille.)* Hum! quel bouquet! Parlez-moi du cidre de Bourgogne. Dis donc, Cadet, sais-tu qu'il faut une fameuse audace pour faire ce que tu fais là? Comment, gredin, ton conventionnel boit du cidre à quatre sols le pichet, il en fait boire à sa fille, plutôt que de toucher aux caves de la ci-devante, et toi... tu... Hum! cache-toi, mon gars, car si le citoyen Vidal t'apercevait de quelque coin, ton compte serait vite réglé.

LE MARQUIS.

Je crois qu'il dit son *bénédicité* avant de boire.

CADET-VINCENT.

Bah! personne ne peut me voir ici. Cependant passons sur l'escalier, je serai mieux. *(Il traverse la scène.)*

LE MARQUIS, *repoussant la porte.*

Ah! diable!

CADET-VINCENT, *assis sur les marches.*

Par lequel commencerai-je? le rouge, ou le blanc? Grand Dieu! le citoyen Vidal qui vient de ce côté.

VIDAL, *du dehors, éloigné.*

Vincent!

CADET-VINCENT.

On y va, citoyen... Cachons-les dans la serre. *(Il s'approche de la serre.)*

LE MARQUIS, *ouvrant la porte.*

Donne-les-moi.

CADET-VINCENT.

Un voleur !

LE MARQUIS.

Pas un cri, ou je te dénonce. Il te sied bien de m'appeler voleur, monsieur le drôle !

CADET-VINCENT.

Ne me trahis pas, citoyen voleur.

VIDAL, *au dehors, mais rapproché.*

Cadet-Vincent !...

CADET-VINCENT.

Miséricorde ! voilà le conventionnel.

LE MARQUIS.

Donne.

CADET-VINCENT.

Il va les boire.

LE MARQUIS, *poussant Cadet-Vincent.*

Si tu parles, je parle ; attention. *(Il lui prend les bouteilles et rentre dans la serre, qu'il referme sur lui.)*

SCÈNE III

LE MARQUIS, *caché*, CADET-VINCENT, VIDAL.

VIDAL.

Il doit s'être endormi dans quelque coin. Ah! te voilà... Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle?

CADET-VINCENT.

Excuse-moi, citoyen, j'ai répondu tant que j'avais de voix, mais le parc est si grand!

VIDAL.

Oui, coquin, le parc est grand, et je l'ai traversé dans toute sa longueur pour venir te chercher... Que faisais-tu là?

CADET-VINCENT.

Moi?... Rien... je me promenais.

VIDAL.

Allons! viens... J'ai besoin de toi.

CADET-VINCENT.

Je te suis. *(Vidal va vers la gauche, Cadet-Vincent va vers la serre.)* Et le voleur? Et mes bouteilles?

VIDAL, *se retournant.*

Encore!

CADET-VINCENT, *accourant.*

Non... non... voilà.

VIDAL.

Passe devant. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

LE MARQUIS, *seul.*

Il entr'ouvre la porte avec hésitation puis se décide à sortir.

Ce doit être le représentant, celui-là. Il a une physionomie qui ne me revient pas du tout, oh! mais du tout... Brrr! Un moment je me suis cru perdu... morbleu! Marquis, nous n'avons pas de temps à perdre, la place est aux ennemis, il faut en sortir au plus vite. Le conventionnel n'aurait qu'à revenir, M. Cadet n'aurait qu'à me dénoncer. Vite notre fleur; et en route! Aussi bien le vin de la comtesse m'a réchauffé comme il faut; maintenant, à l'œuvre. Nous disons... « à côté de la statue... » la ci-devant statue... « un carré d'œillets blancs... » *(Il s'approche et cherche un instant.)* Voilà l'endroit sans doute, oui... je ne me trompe pas. C'est singulier, pas plus d'œillet que... *(Arrachant une pomme de terre.)* Ceci n'en est pas un, quand tous les diables y seraient. Oh! les misérables! Ils ont semé en place cet affreux tubercule populacier que M. de Parmentier rapporta d'Amérique l'autre année... Pouah! c'est révoltant. *(Il jette la pomme de terre.)* Me voilà

bien! moi qui ai juré de ne pas revenir sans cette fleur, je ne puis pourtant pas rapporter une parmentière... Allons, je le vois, je ne rapporterai rien du tout, pas même ma tête. Je vais faire passer mon nom à monsieur de la Convention et me faire expédier sur-le-champ où il en a envoyé tant d'autres... J'ai des titres!... Quel malheur! tout allait si bien, mes contrebandiers devaient m'attendre sur la côte, au crépuscule je n'avais qu'à les rejoindre... et maintenant... comme c'est triste ici, pour une fleur qui manque!... ces arbres sont affreux... et ce mur? est-il sinistre, ce mur!... et cette maison?... Oh! mon Dieu! qu'ai-je vu, là, sur la fenêtre?... Superbe!.... Comme il est beau.... il me sourit.... Tiens!... *(Il envoie un baiser à la fleur qui est sur la croisée, monte rapidement les quatre marches de l'escalier, puis se hausse pour essayer de la prendre.)*

SCÈNE V

LE MARQUIS, VIDAL, VIRGINIE.

VIDAL, *entrant par la gauche.*

Je lui ai dit de nous rejoindre ici.

LE MARQUIS, *sur l'escalier.*

Jour de Dieu! je suis pris. *(Il se baisse derrière la rampe.)*

VIRGINIE.

Tu as raison, c'est plus court par là, pour aller au village.

LE MARQUIS.

Peut-être! *(Il dégringole l'escalier, et ne fait qu'un bond pour aller jusqu'à la serre.)*

VIDAL.

Hein! As-tu vu?

VIRGINIE.

Quoi père?

VIDAL.

Là! près de la serre, quelque chose comme une ombre...

VIRGINIE.

Un renard, sans doute. Il y en a deux ou trois dans le parc; quelquefois je les vois de ma fenêtre, en travaillant... Ils sentent que les ci-devants n'y sont plus.

VIDAL.

Les loups sont partis, les renards montrent l'oreille.

VIRGINIE, *s'asseyant sur le banc.*

Voyons, viens t'asseoir là, près de moi. *(Vidal s'assoit.)* Comme tu as chaud, tes mains sont brûlantes.

VIDAL.

Chère enfant!

VIRGINIE.

Tiens! Tu ne veux pas me l'avouer, mais je suis sûre que tu as reçu de mauvaises nouvelles ce matin... Oh! tu as beau faire « non. » Voyons, les brigands nous ont encore battus?

VIDAL.

Nous avons envoyé dans l'Ouest des troupes d'élite. Rien n'est plus à craindre de ce côté; songe donc, petite, avec des soldats comme ton Maxime.

VIRGINIE *baisse la tête en rougissant.*

Puisque les nouvelles ne sont pas mauvaises, pourquoi cette tristesse? pourquoi ce trouble, cette fièvre?

VIDAL.

Bah! n'y fais pas attention, ce n'est rien, cela passera... de vilaines idées qui traversent mon cerveau, mes papillons noirs, comme tu les appelles.

VIRGINIE.

Vite, il faut les chasser.

VIDAL, *tristement.*

Les chasser...

VIRGINIE.

Oui, les chasser, comme ceci. *(Elle l'embrasse.)*

VIDAL.

Ma fille! *(Brusquement, en l'écartant.)* Non! laisse-moi. *(Il se lève.)*

VIRGINIE *veut s'approcher.*

Père! père!

VIDAL, *se levant.*

Laisse-moi, je te dis! *(Radouci et prenant Virginie dans ses bras.)* Pauvre enfant! Pardonne-moi, mais ne m'embrasse plus ainsi, vois-tu? *(Il s'assied et la fait asseoir.)* Il faut me pardonner; tout cela est bien ma-

lade. *(Il montre son front.)* Et puis si tu savais comme par moments tu lui ressembles... même voix... même regard... A l'instant encore, c'est elle que j'ai revue là devant moi, et quand tu as posé tes lèvres sur mon front...

VIRGINIE.

Oh! tais-toi...

VIDAL.

Me taire? hélas? il n'y a que les morts qui sachent se taire, et rien n'a pu mourir encore ici dedans. Quelquefois je crois que tout est fini... Oui, je passe quelquefois des journées entières sans souffrir... Je ne me souviens plus, je ne vis plus, je suis heureux; mais, hélas! avant la fin de la journée, une heure vient toujours qui m'apporte à la fois tous mes souvenirs et toutes mes souffrances... Je me revois là-bas, dans mon grand atelier, frappant ferme sur l'enclume, au feu rouge de la forge, puis le soir venu, je me vois rentrant à la maison... je te trouvais jouant aux pieds de ta mère. Te souviens-tu comme elle était belle? mise comme les ci-devantes et fière comme elles. J'arrivais... ta mère venait au-devant de moi, en souriant... elle avait si grand air que cela m'imposait toujours un peu et, dam!... alors, je te prenais dans mes bras et je te mangeais de caresses. Il y en avait beaucoup pour elle là-dedans...

VIRGINIE.

Assez!... assez!... Tu te fais trop de mal.

VIDAL.

Fille, te souviens-tu du soir où je te trouvai seule

à la maison, pleurant dans un coin au milieu de tes joujoux? « Maman est sortie pour toujours, » disais-tu à travers tes larmes, et moi, je souriais quoique un peu inquiet. Tu avais raison, ta mère était sortie pour toujours... partie avec un noble, un de ces hommes qui n'avaient qu'à naître pour être heureux et qui, leur part de bonheur épuisée, faisaient main basse sur le bonheur des autres. Oh! la maison déserte, les repas silencieux autour de la petite table devenue trop grande, les robes de fillette qu'il fallait acheter moi-même. Oh! les longues nuits sans sommeil, les longues journées sans travail, les larmes de douleur effacées par des larmes de rage! J'ai beau fermer les yeux, ne pas vouloir, je revois tout, je me souviens de tout.

VIRGINIE.

Pauvre père!

VIDAL.

Je n'ai pas pu me venger; les coupables se sont enfuis et sont morts loin de moi; mais aussi quels transports, quand notre heure à nous est venue! Il me semblait que c'était pour moi que ce peuple se soulevait et que toute une race mourait pour expier mon déshonneur.

VIRGINIE.

Prends garde, père; tu laisses la haine te remplir le cœur; elle en chassera ton enfant, tu verras.

VIDAL.

Non, ma fille, non! tu as toujours ta place là, et la plus grande, quoi que j'en dise... C'est mon amour pour toi qui me rattache à la vie, tu le sais

bien, et si je n'avais que cette haine dont je me vante, il y a longtemps que...

VIRGINIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi... l'officieux!...

SCÈNE VI

VIRGINIE, VIDAL, CADET-VINCENT, LE MARQUIS.

CADET-VINCENT.

Voilà les papiers que tu attendais, citoyen.

VIDAL, *montrant le banc.*

Pose-les là.

CADET-VINCENT, *à part.*

Je voudrais bien savoir s'il est toujours dans la serre.

VIDAL.

Adieu, ma fille.

VIRGINIE.

Tu vas au club?...

VIDAL.

Oui, il faut que je parle à ces sournois de paysans. Le comité se plaint que tous les caboteurs sont vendus à l'émigration, que les côtes sont mal surveillées.

CADET-VINCENT.

Oh! ça... c'est bien vrai.

VIDAL.

Nous verrons bien.

CADET-VINCENT, *à part.*

Je suis très inquiet.

VIDAL.

En route, garçon. Eh bien?

CADET-VINCENT, *vivement.*

Citoyen!

VIDAL, *allant vers le fond.*

Viens, allons...

CADET-VINCENT.

Comment, moi aussi!...

VIDAL.

Parbleu! Toi aussi! dirait-on pas que je vais le laisser ici tout le jour à se dorloter comme une ci-devante.

CADET-VINCENT.

Mais, tu n'y songes pas. Et ta fille qui va rester seule.

VIRGINIE.

Ah çà! d'où lui viennent ses frayeurs? Est-ce que je ne reste pas seule tous les jours?

CADET-VINCENT.

Tous les jours, je ne dis pas.

VIRGINIE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau aujourd'hui?

CADET-VINCENT.

Rien, citoyenne, rien.

VIRGINIE.

Tu vois bien que c'est la paresse qui le fait parler.

CADET-VINCENT.

La paresse, par exemple!

VIDAL.

Assez. Je vois clair dans ton jeu, drôle... prends ces papiers et marche. Virginie Vidal est une bonne républicaine, fille d'un patriote qui ne boude pas, et fiancée à un brave de l'armée de Vendée... ces filles-là savent montrer les dents à l'occasion.

VIRGINIE.

Bien parlé. *(A Cadet-Vincent.)* Voilà qui te rassure, poltron. *(Elle marche avec Vidal par le fond.)*

CADET-VINCENT, *à part, prenant les papiers sur le devant de la scène.*

Oui, joliment... Que dois-je faire? si je parle, l'autre parlera et il a des preuves.

VIRGINIE.

Allons, lambin.

CADET-VINCENT.

J'y suis, citoyenne. *(A part.)* Et s'il s'agissait d'une conspiration, si j'allais me trouver compromis... Ma foi, je n'y tiens plus... arrive qui plante, je vais tout dire. *(Haut.)* Citoyen!

VIDAL, *au fond.*

Quoi! que veux-tu?

CADET-VINCENT.

Citoyen! il faut que je t'avoue une chose.

VIDAL.

Bien, bien, je te confesserai en route.

CADET-VINCENT.

Mais...

VIDAL, *le poussant vers la porte.*

Viens, nous sommes en retard.

CADET-VINCENT.

Pourtant, je...

VIDAL.

Marche donc!...

VIRGINIE.

Adieu, père, à ce soir, pas trop tard, n'est-ce pas?

CADET-VINCENT, *rouvrant brusquement la porte.*

Citoyenne! citoyenne!

VIRGINIE.

Encore.

CADET-VINCENT.

Enferme-toi dans le pavillon, crois-moi. *(Il s'enfuit.)* Voilà, voilà, citoyen conventionnel. *(Vidal et Cadet sont sortis par le fond.)*

SCÈNE VII

VIRGINIE *au fond*, LE MARQUIS.

VIRGINIE, *près de la porte entr'ouverte.*

Dans le pavillon, pourquoi?

LE MARQUIS, *sortant de la serre.*

Je n'entends plus rien... ils sont tous sortis. Enfin!

VIRGINIE.

Que veut-il dire?...

LE MARQUIS, *s'époussetant.*

C'est monotone de jouer à cache-cache si longtemps. En ont-ils fait des simagrées sur ce banc. Je n'entendais pas, mais je les voyais. Une scène de famille, des baisers, des larmes, de grands gestes... La petite n'est pas mal.

VIRGINIE, *refermant la porte.*

Bah!

LE MARQUIS *bondit et se réfugie dans la serre.*

Encore!

VIRGINIE, *s'arrêtant sur la première marche de l'escalier.*

Hein? j'ai entendu du bruit... Suis-je sotte, voilà que ce poltron est parvenu à me troubler la cervelle. *(Elle monte lentement.)* Est-ce que je vais prendre peur,

moi aussi?... Peur de quoi? Allons! allons! pas d'enfantillage, si Maxime me voyait! cher Maxime... *(Elle s'accoude sur la rampe.)* Il faut que je lui écrive une bonne longue lettre. A cette heure, il est là-bas, dans l'Ouest, loin, bien loin de moi et, pour me parler de lui, *(montrant l'œillet)* je n'ai plus que cette fleur... Aussi, comme je t'aime, mon bel œillet blanc! tous les matins, à mon réveil, ma première pensée est à Maxime, mais mon premier regard est à toi... C'est que tu es plus qu'une fleur pour moi, et s'il t'arrivait quelque chose... il me semble que cela lui porterait malheur...

LE MARQUIS, *se penchant hors de la serre.*

Je crois, ma parole d'honneur! qu'ils m'ont laissé la petite. *(En se relevant, il fait du bruit.)*

VIRGINIE.

Pour le coup, c'est dans la serre, j'en suis sûre. *(Elle descend l'escalier rapidement et va droit à la serre qu'elle ouvre toute grande.)* Que fais-tu là, citoyen?

LE MARQUIS, *sortant.*

Rassurez-vous, mon enfant, je ne vous ferai point de mal.

VIRGINIE, *le faisant passer vivement.*

Je suis toute rassurée, je te demande ce que tu viens faire ici?

LE MARQUIS.

Peste! quelle gaillarde...

VIRGINIE.

Ah! tu as beau froncer le sourcil et te hausser

sur tes pointes... tu ne m'effraies pas... d'abord tu as l'air d'une fillette déguisée.

LE MARQUIS, *enflant sa voix.*

Comment! comment!

VIRGINIE, *reculant jusqu'à la cloche.*

Ensuite, serais-tu méchant et fort comme un Turc, je n'ai qu'à tirer ceci, et tu as à l'instant tous les paysans sur les bras. *(Elle prend la corde.)*

LE MARQUIS.

C'est bon, c'est bon, puisque vous n'avez pas peur, il est inutile d'appeler du monde.

VIRGINIE.

Sais-tu que tu fais un vilain métier?

LE MARQUIS.

Moi, un métier, pour qui me prenez-vous?

VIRGINIE.

Pour qui veux-tu que je te prenne? Est-ce que je te connais, moi? Qui es-tu? D'où viens-tu? Par où? Pourquoi?

LE MARQUIS, *à part.*

Tayaut... tayaut... Voilà tous les points d'interrogation lâchés... *(Haut.)* Vous le voulez, je vais tout vous dire, mais...

VIRGINIE.

Mais...

LE MARQUIS, *câlin.*

Laissez en paix cette cloche, vous ne sauriez croire à quel point cela me taquine.

VIRGINIE, *sévèrement.*

Continue.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est charmante. Elle me tutoie avec un calme, un sans-gêne. *(Haut.)* Voici le fait, Mademoiselle...

VIRGINIE.

Tu te sers beaucoup trop de l'ancien dictionnaire, prends garde.

LE MARQUIS.

Oh! pardon, où avais-je la tête... Mademoiselle, un mot qui est sur la liste des émigrés.

VIRGINIE, *ironique.*

Tu es étranger peut-être.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà mon affaire. *(Haut.)* Étranger, qui vous l'a dit? mon accent sans doute. Eh bien! oui, je suis étranger... je suis Hollandais, et de Rotterdam, encore, et botaniste par-dessus le marché.

VIRGINIE.

Botaniste!

LE MARQUIS.

Depuis longtemps j'entendais parler des fameux œillets blancs de Saint-Vaast, *Sancti Vedasti*...

VIRGINIE.

Et tu t'appelles?

LE MARQUIS.

Je m'appelle Van... Van... je m'appelle Van.

VIRGINIE.

Et que viens-tu faire ici, citoyen Van?

LE MARQUIS, *bas.*

Elle ne me croit pas.

VIRGINIE.

Continue.

LE MARQUIS.

Pourquoi faire? vous savez bien que ce n'est pas vrai, ce que je vous dis là.

VIRGINIE, *après une pause.*

Comprends-moi bien alors. Qui que tu sois, voleur, jardinier ou le reste, tu es, avant tout, un enfant qui m'intéresse et dont j'ai pitié... Ce que tu es venu faire ici... pourquoi tu te cachais là-dedans, je ne veux pas le savoir; je n'ai qu'une chose à te dire, je ne t'ai pas vu, va-t'en.

LE MARQUIS, *à part.*

M'en aller? oh! que nenni! l'écarter, grimper l'escalier, couper la fleur...

VIRGINIE.

Eh bien?

LE MARQUIS, *à part.*

Fi donc! marquis, malmener une femme, une jolie femme même, bah! *(Revenant résolument vers Virginie.)* Mademoiselle, je ne suis ni un voleur, ni un étranger... Je suis un émigré rentré en France pour affaire d'honneur, sous le coup de la loi par conséquent... maintenant ma vie vous appartient.

VIRGINIE.

Ah! vraiment, c'est y tenir bien peu que d'oser me parler de la sorte. Écoute, je te disais tout à l'heure : je ne t'ai pas vu, va-t'en... je te l'ai dit, n'est-ce pas? Pourquoi ne l'as-tu pas fait? tu comprends bien que je t'avais deviné, ces choses sont dans le sang. Je t'ai connu tout de suite, jardinier aux mains blanches; mais pourquoi m'obliger à te dénoncer? car je le dois, et je vais le faire et tu es perdu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CADET-VINCENT.

CADET-VINCENT, *du dehors.*

Citoyenne, citoyenne!... *(Virginie tressaille.)*

LE MARQUIS.

Vous avez raison... je suis perdu.

CADET-VINCENT.

Citoyenne Virginie, es-tu là?

LE MARQUIS.

Qu'attendez-vous? Ouvrez.

VIRGINIE, *à part.*

Non!... je ne peux pas... un enfant de cet âge!... *(Cadet-Vincent frappe violemment à la porte. Haut.)* Que vas-tu faire?

LE MARQUIS, *allant vers le fond.*

Vous épargner un remords... me livrer et vous délivrer...

VIRGINIE, *le retenant.*

Non!... reste...

LE MARQUIS.

Comment, vous voulez...

CADET-VINCENT, *du dehors.*

M'entends-tu?

VIRGINIE, *au marquis.*

Tais-toi. *(Elle lui fait signe de se blottir derrière la statue.)*

CADET-VINCENT, *apparaissant sur la muraille.*

Enfin! te voilà.

VIRGINIE.

Ah çà! décidément, qu'est-ce qu'il t'arrive?... pourquoi cet air effaré?

CADET-VINCENT.

Tu m'as fait une fière peur, va, en ne me répondant pas.

VIRGINIE.

Bon! encore ses frayeurs de tout à l'heure... Tu as donc des visions, aujourd'hui?

CADET-VINCENT, *regardant de tous côtés.*

Tu es seule?

VIRGINIE.

Seule?... si je suis seule! Mais enfin, d'où vient

cette insistance depuis ce matin? Tu as vu quelqu'un ici?

CADET-VINCENT.

Quelqu'un? moi? mais non... quelle idée! quelqu'un ici... non. Seulement on sait qu'il rôde dans le pays des gens de mauvaise mine.

LE MARQUIS, *sur le devant de la scène, bas.*

De mauvaise mine!

CADET-VINCENT.

Et je me suis échappé du club pour voir s'il ne t'était rien arrivé... Te tiens-tu dans le pavillon, au moins?

VIRGINIE.

Je te dis que tu es ridicule avec tes frayeurs. Oui, je me tiens dans le pavillon; et maintenant t'en vas-tu? Qu'est-ce que tu fais là?

CADET-VINCENT.

Dam!

VIRGINIE.

Mon père a besoin de toi là-bas.

CADET-VINCENT, *disparaissant.*

Je m'en vais... *(Apparaissant de nouveau.)* Si tu n'as rien vu, ni rien entendu, c'est qu'il n'y a rien, n'est-ce pas? et puis en restant dans le pavillon... *(Il disparaît.)*

VIRGINIE.

Oui, oui, adieu.

CADET-VINCENT, *apparaissant de nouveau.*

Adieu!... Dis donc! si je t'envoyais la citoyenne...

VIRGINIE, *vivement.*

Cadet-Vincent.

CADET-VINCENT *tressaille.*

Hein?

VIRGINIE.

Je crois que mon père t'appelle.

CADET-VINCENT, *dégringolant de l'autre côté du mur.*

Diable!... Ah! méchante... c'était pour me faire peur... c'est égal, je me sauve, adieu. *(Virginie referme la porte et reste un moment dans le fond pendant que Cadet-Vincent s'éloigne.)*

SCÈNE IX

VIRGINIE, LE MARQUIS.

Il s'approche de Virginie et lui prend la main.

VIRGINIE.

Tu viens de l'entendre.

LE MARQUIS.

Merci!

VIRGINIE.

On t'a vu rôder dans le pays, et maintenant pour t'en aller?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, je m'en irai, plus tard seulement. *(Il va pour lui baiser la main.)*

VIRGINIE.

Ah! prends garde, ta faiblesse à pu m'attendrir un moment, mais, tiens, si tu le peux, va-t'en vite, crois-moi.

LE MARQUIS.

Si vous y tenez, il y a un moyen bien simple de vous débarrasser de ma personne. Donnez-moi ce que je suis venu chercher ici, le temps de vous remercier et je disparais.

VIRGINIE.

Eh! le sais-je, moi, ce que tu es venu chercher. *(Adoucie.)* Quoi... voyons?

LE MARQUIS.

Une fleur, rien qu'une fleur et je m'en vais.

VIRGINIE.

Le moment est mal choisi pour railler, je t'assure.

LE MARQUIS, *passant vers l'escalier.*

Je ne raille pas, Mademoiselle.

VIRGINIE.

C'est une fleur qui t'amène ici? et quelle est cette fleur étrange pour laquelle on risque sa vie?

LE MARQUIS.

Ah! c'est toute une histoire.

VIRGINIE.

Et tu crois que je vais l'écouter!

LE MARQUIS.

Je vais vous la dire en quelques mots. C'était dans

un salon français, en Angleterre. *(Il s'assied sur le banc devant le pavillon.)*

VIRGINIE.

Il s'assied maintenant.

LE MARQUIS.

Remettez-vous, je vous prie... Dans ce salon, où quelques émigrés se réunissent chaque soir, on est élégant, on a de l'esprit, on refait au bord de la Tamise une petite France.

VIRGINIE.

Qui conspire contre la grande.

LE MARQUIS.

Et c'est une de ces conspirations que je vais vous révéler. Il est neuf heures du soir, tous les conjurés sont réunis. Le vicomte est devant le feu, le chevalier devant la glace, le petit abbé papillonne, il est partout à la fois... A la table de whist, les vieillards, la chanoinesse, la maréchale, le mestre de camp, le grand prévôt. Enfin, près de la cheminée, gracieusement blottie au fond de son fauteuil, la comtesse, et derrière elle le marquis. Toutes les portes sont closes... le whist est terminé. Chut! on conspire. Contre qui? contre l'amour.

VIRGINIE.

Il est fou!

LE MARQUIS.

Oui, c'est à l'amour qu'ils en veulent, les quatre vieillards qui sont là... « L'amour s'en va... dit la chanoinesse; de mon temps il faisait de belles

actions... il ne fait plus que de belles phrases. » La maréchale soupire en essuyant une larme au creux d'une ride : « L'amour s'en va! il n'y a plus de dévouement en amour. — L'amour s'en va, ricane à son tour le mestre de camp, il n'y a plus d'héroïsme dans l'amour. » Là-dessus il brandit sa béquille et le grand prévôt l'applaudit. Pour le coup, le marquis n'y tient plus, et, rouge de colère, il se campe au milieu du salon. *(Il se lève.)* « Holà, dit-il, je suis ici pour le défendre, ce pauvre amour que vous injuriez. Non, non, vous vous trompez! l'amour est toujours dévoué, toujours héroïque, toujours capable de grandes choses, prêt à donner sa vie en échange d'un sourire, et je me porte garant pour l'amour. » A cette sortie impétueuse, la table de whist répond par un éclat de rire. Le vicomte applaudit, le petit abbé se signe éperdument. Alors de sa voix la plus douce et du fond de son grand fauteuil : « Marquis, dit la comtesse, j'ai grande envie d'un de ces beaux œillets blancs qui fleurissent là-bas, là-bas, dans mon château de Saint-Vaast. »

VIRGINIE.

Oh!

LE MARQUIS.

Le marquis partit le soir même, Mademoiselle, et le voici.

VIRGINIE.

Ainsi c'est pour un caprice de femme que tu joues ta vie en ce moment.

LE MARQUIS.

Pour un caprice, et j'en suis fier.

VIRGINIE.

Et cette femme t'a laissé partir! elle n'a pas eu pitié de toi, elle ne t'a pas arrêté au seuil de sa porte? « Revenez, j'étais folle, nous sommes fous tous les deux! » Non, d'un œil souriant elle t'a regardé t'en aller à la mort. Mais quel sang ont-elles donc dans les veines, ces créatures-là?

LE MARQUIS.

Ces créatures ont dans les veines un sang de race qui leur vient de très loin et de très haut, Mademoiselle; c'est toujours le sang de ces belles amoureuses du moyen âge qui jetaient leur gant dans l'arène et qui criaient: « Au plus aimant! » Autrefois c'était un gant entre les griffes du lion, aujourd'hui c'est une fleur sous les balles républicaines.

VIRGINIE, *après un silence.*

Tu n'as plus de mère, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Ma mère est morte, Mademoiselle.

VIRGINIE.

Si tu avais eu ta mère, ta mère aurait pleuré, et si ses larmes n'avaient pas suffi, plutôt que de te laisser partir elle t'aurait enfermé comme un enfant rebelle.

LE MARQUIS.

Ah? malpeste, à la fin, mon amour-propre se révolte. Uue fois pour toutes, Mademoiselle, apprenez-moi ce que c'est qu'un enfant et ce que c'est qu'un homme. Est-ce à la taille seulement que vous

jugez cela, et ne croyez-vous pas qu'un beau sentiment soit aussi viril qu'une belle moustache? Est-ce le cœur ou les épaules qu'il s'agit d'avoir haut placé? Il serait bon de s'entendre là-dessus.

VIRGINIE.

Eh bien! puisque tu veux qu'on te traite en homme, je te demanderai, citoyen, si c'est faire un emploi généreux de sa vie que de l'exposer pour un caprice, pour une fleur, pour rien? Ne pouvais-tu répandre ton sang d'une plus digne façon, pour une cause plus noble?

LE MARQUIS.

Pour une cause plus noble!... Valait-il mieux aller faire le coup de feu en Vendée avec des carabines anglaises ou charger des troupes françaises sur les bords du Rhin avec un espadon allemand!... ce jeu-là me répugnerait fort, je l'avoue.

VIRGINIE, *à part.*

Ce n'est pas un enfant, je me trompais.

LE MARQUIS.

D'autre part la vie est bien monotone dans les brouillards de la Tamise, et quand on a fêté les nouveaux émigrés, quand on s'est donné quelque coup d'épée entre amis à propos d'une danseuse, ou avec les officiers anglais en souvenir de Fontenoy, que voulez-vous qu'on devienne dans ce diable de pays?... L'occasion se présente de faire une promenade en France, de venger l'amour qu'on outrage et de satisfaire un désir de jolie femme? franchement, Mademoiselle, cela ne vaut-il pas qu'on risque sa

tête? *(Changeant de ton.)* Et voulez-vous que j'aie risqué la mienne pour rien?

VIRGINIE.

Il n'y a plus de fleurs dans le château, on les a toutes arrachées.

LE MARQUIS, *timidement.*

Et celle-ci, sur la fenêtre, là?

VIRGINIE.

Celle-là!... impossible, je ne puis m'en séparer.

LE MARQUIS.

Oh! Mademoiselle, belle et bonne comme vous êtes, il doit y avoir quelque part un homme qui vous aime et que vous aimez... Eh bien! c'est au nom du... préféré que je vous demande cet œillet blanc.

VIRGINIE.

C'est au nom du préféré que je te le refuse.

LE MARQUIS.

Comment! est-ce que cette fleur?...

VIRGINIE.

Cette fleur me vient de mon fiancé.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Allons, je joue de malheur! *(Il s'assied.)*

VIRGINIE.

N'aie pas de regret... La femme qui n'a pas craint de t'envoyer ici ne songe plus à cette fleur, elle a déjà changé de caprice.

LE MARQUIS.

Oh! Mademoiselle, vous n'êtes pas généreuse... laissez-moi du moins mourir avec une illusion...

VIRGINIE.

Mourir, pour une femme qui ne t'aime pas! Que ferais-tu donc pour une femme qui t'aimerait? *(On entend un chant dans le lointain.)*

LE MARQUIS.

Oh! celle-là... *(Il se lève.)* Entendez-vous?

CHŒUR DE MARINS, *au loin.*

Hissa ho! hissa!... hissa!... hissoué!...

VIRGINIE.

Oui, des matelots qui chantent... Eh bien!

LE MARQUIS.

Cette chanson a trois couplets, le premier me rappelle qu'une barque est amarrée près d'ici, n'attendant que moi pour retourner en Angleterre.

VIRGINIE.

Et puis?

LE MARQUIS.

Le second couplet voudra dire : Il est temps, hâtez-vous.

VIRGINIE.

Il faut fuir alors...

LE MARQUIS.

Ah! nous n'en sommes pas là.

VIRGINIE.

Le troisième couplet ?

LE MARQUIS.

Le troisième couplet signifiera : Nous sommes partis, Dieu vous garde !

VIRGINIE.

Qu'attends-tu ?

LE MARQUIS.

J'attendrai, s'il vous plaît, que la chanson soit finie et tout mon monde en sûreté, alors j'irai crier « vive le roi ! » sur la place de Saint-Vaast.

VIRGINIE.

Tu tiens donc bien à mourir ?

LE MARQUIS.

Je tiens à ne pas retourner en Angleterre sans ce que j'ai promis.

VIRGINIE.

Mais de quel droit veux-tu que, pour t'aider à remplir ta promesse, je sois parjure à mon serment ? Si tu as promis de rapporter cette fleur, moi, j'ai juré de la garder.

LE MARQUIS.

Je ne vous la demande plus, Mademoiselle, vous aimez, je comprends tout.

VIRGINIE.

Alors, je suis responsable de ta mort.

LE MARQUIS.

Vous? vous n'avez pas reculé devant un mensonge pour me sauver. Que pouvez-vous faire de plus? Non, non, si je meurs, c'est qu'il me semble bon de mourir, et je suis fier de prouver en succombant qu'il y a encore de l'héroïsme dans l'amour.

VIRGINIE, *au bas de l'escalier.*

Et ce sont ces femmes-là qui font des héros! *(Elle monte rapidement l'escalier.)* Tiens! elle ne vaut pas que tu meures pour elle. *(Elle lui jette la fleur.)*

LE MARQUIS.

Cette fleur à moi.

VIRGINIE *descend l'escalier.*

Maintenant tu as ce que tu désires. Va-t'en...

LE MARQUIS, *à deux genoux, tenant l'œillet.*

Oh! ne me renvoyez pas encore; je suis si heureux.

VIRGINIE, *sourdement.*

Attends d'être là-bas pour le dire, ce grand bonheur peut encore t'échapper.

LE MARQUIS, *triomphant et se levant.*

Le bonheur dont je parle ne saurait m'échapper, c'est à vous que je le dois, et je vous défie de me le reprendre. Oh! vous pouvez m'enlever cette fleur, la voilà, tenez. Ce que vous ne m'enlèverez pas, c'est le souvenir du sacrifice que vous venez de faire en me la donnant.

VIRGINIE, *avec émotion.*

Ne parlez pas de sacrifice. *(Montrant la fleur.)* Il faut cela pour vous sauver, je vous le donne.

LE MARQUIS.

Alors, c'est seulement une aumône que vous me faites!

VIRGINIE, *égarée.*

Ne m'interrogez pas... ne me demandez rien... Ce qui se passe en moi depuis une heure, je l'ignore. Je sens que je fais mal, et je ne puis me défendre de mal faire; maintenant, vous ne pouvez plus rester ici. Partez! *(Tendrement, après un silence.)* Je vous supplie de partir. *(Voix au dehors.)* Miséricorde! Il n'est plus temps.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il?

VIRGINIE, *entr'ouvrant la porte.*

Mon père... des paysans... On vous cherche.

LE MARQUIS.

Vous voyez bien qu'il est dit que je n'échapperai pas. *(Il veut sortir.)*

VIRGINIE.

Où allez-vous? il faut vous cacher.

LE MARQUIS.

Encore! Oh! ma foi, non. Assez de lâchetés comme cela.

VIRGINIE.

Votre vie m'appartient, je l'ai bien gagnée, cachez-vous.

LE MARQUIS.

A quoi bon cette nouvelle humiliation, elle ne pourra me sauver.

VIRGINIE, *suppliante.*

Je vous en prie... Là ! dans le pavillon... Ils n'entreront pas...

LE MARQUIS, *avant d'entrer dans le pavillon.*

Oh ! comme je vais t'aimer, si j'en réchappe.

VIRGINIE.

Les voici. *(Elle va vers le fond.)*

SCÈNE X

VIRGINIE, DES PAYSANS *armés,* VIDAL, CADET-VINCENT.

VIDAL, *entrant le premier.*

Entrez, citoyens.

VIRGINIE, *souriant.*

Comme te voilà de bonne heure aujourd'hui ! *(Voyant entrer les paysans.)* Eh ! mon Dieu ! pourquoi tout ce monde ?

VIDAL.

Ne t'effraie pas, petite, il paraît qu'il y a un malfaiteur caché ici, mais nous le trouverons.

VIRGINIE.

Ici, allons donc! qui t'a dit cela?

VIDAL, *il pousse Cadet-Vincent devant elle.*

C'est lui.

VIRGINIE.

Ce poltron.

VIDAL.

Ce voleur.

CADET-VINCENT.

Oui, citoyenne, oui, poltron, voleur et bien d'autres choses encore... oui, il y a un malfaiteur caché ici, et je le savais et j'ai bien hésité à le dire, mais à la fin j'ai senti que je... que tu risquais trop, et j'ai tout avoué.

VIDAL.

De quel côté as-tu vu cet homme?

VIRGINIE.

Mais de quel homme parlez-vous?

CADET-VINCENT, *montrant la serre.*

Il est là.

VIRGINIE, *riant.*

Par exemple, je suis curieuse.

VIDAL, *ouvrant la serre.*

Il n'y a personne dans cette serre.

CADET-VINCENT.

Personne! *(Il entre.)*

VIRGINIE, *à son père.*

Cela t'apprendra à te déranger pour un visionnaire pareil.

VIDAL.

Dam! il avait un air si convaincu. *(Les paysans s'éloignent en riant.)*

CADET-VINCENT, *dans la serre.*

Ah! je savais bien.

VIRGINIE, *bas.*

Que dit-il? *(Les paysans et Vidal se rapprochent.)*

CADET-VINCENT *apparaît avec une bouteille.*

Voilà la preuve de ce que j'ai dit! Quand j'ai caché cette bouteille ici dedans, elle était pleine.

VIDAL.

Et tu la retrouves vide?

CADET-VINCENT.

Je la trouve entamée. *(Éclat de rire.)*

VIRGINIE.

La belle preuve! c'est lui qui a bu ce qui manque, il l'a déjà oublié.

CADET-VINCENT.

Enfin, cet homme a pu sortir de la serre, mais il n'a pas franchi le mur, j'en réponds.

VIRGINIE, *entraînant son père.*

Tu l'écoutes.

VIDAL.

Comment serait-il sorti de la serre, puisque Virginie était là?

CADET-VINCENT.

Pour peu que la citoyenne ait quitté un instant le pavillon, il a pu s'y glisser. *(Les paysans haussent les épaules. Cadet-Vincent va pour monter.)*

VIRGINIE, *l'arrêtant.*

Tu ne vas pas monter chez moi, je suppose.

CADET-VINCENT, *aux paysans qui s'en vont.*

Attendez donc, attendez donc, vous vous pressez trop. *(Il court après eux pour les retenir.)*

VIDAL, *s'avançant vers l'escalier.*

Au fait, on peut bien s'assurer.

VIRGINIE, *sur le bas de l'escalier, souriant.*

Tu vois, tu t'y laisses prendre.

VIDAL.

Que veux-tu? je serai plus tranquille.

VIRGINIE.

Alors, tu crois plutôt l'officieux que ta fille, je te dis qu'il n'y a personne.

VIDAL.

Tu peux te tromper.

VIRGINIE.

Je sors de ma chambre à l'instant.

VIDAL.

Quelle singulière résistance! allons, je veux...

VIRGINIE.

Père...

VIDAL.

Qu'as-tu donc?

VIRGINIE.

Si tu m'aimes, n'entre pas.

VIDAL, *à demi-voix, les dents serrées.*

Ah! fille de ta mère...

CADET-VINCENT, *ramenant les paysans.*

Il faut voir... il faut voir... Eh bien, citoyen?

VIDAL.

C'est inutile.

CADET-VINCENT.

Mais cependant...

VIDAL *le repousse brutalement.*

Ma fille vient de quitter le pavillon.

CADET-VINCENT, *à part.*

Où diable est-il passé? Oh! si je le trouve!

VIDAL, *à Cadet-Vincent.*

Toi, reconduis ces braves gens, et demande-leur pardon de les avoir dérangés pour rien. A revoir, citoyens; passez par le château, l'officieux va vous verser à boire. *(Les paysans s'éloignent; Virginie est frémissante au bas de l'escalier.)*

CADET-VINCENT, *à part, avant de sortir.*

Ça ne sera pas du vin, toujours...

SCÈNE XI

VIDAL, VIRGINIE.

Long silence.

VIDAL, *à gauche.*

Et maintenant, fais-le descendre.

VIRGINIE, *effarée, s'élance vers le pavillon.*

Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai menti! quelqu'un est là. Un homme dont la vie est en péril, c'est moi qui l'ai caché. *(Avec tendresse.)* Et tu vas m'aider à le sauver.

VIDAL.

Le sauver, moi!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *apparaissant sur le perron.*

Monsieur, je vous salue; je m'appelle Hector-Dieudonné d'Anjalbert, marquis de Courson-Launay, je suis bon gentilhomme et le plus fidèle sujet de Sa Majesté. *(Il descend.)*

VIRGINIE, *se jetant entre Vidal et le marquis.*

Épargne-le, c'est un enfant.

LE MARQUIS, *l'écartant.*

Assez de supplications et de larmes, Mademoiselle; c'est vous donner trop de mal pour un inconnu.

VIDAL, *bas, avec un énorme soupir de soulagement.*

Un inconnu!... ah! le ciel soit béni!

LE MARQUIS, *à Vidal.*

Et nous, Monsieur, finissons-en; faites votre devoir, je ferai le mien.

VIDAL, *à demi-voix.*

Un enfant... C'est un enfant...

LE MARQUIS.

Oh! je connais votre loi. Elle est précise là-dessus. Je suis émigré, j'essaie de rentrer en France pour un jour, vous me prenez, je sais ce qui m'attend.

VIDAL.

Tu es émigré, dis-tu?

LE MARQUIS.

Depuis trois ans.

VIDAL.

Depuis quand rentré en France?

LE MARQUIS.

Depuis une heure.

VIDAL.

D'où viens-tu?

LE MARQUIS.

De Portsmouth.

VIDAL.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Ma foi, une occasion superbe de respirer l'air natal après un exil de trois années; c'est si bon à fouler, le sol du pays! c'est si doux à cueillir, une fleur de France! *(Passionnément.)* Oh! pour rien dans le monde je ne voudrais n'être pas venu.

VIDAL.

Quel âge as-tu donc pour tenir aussi peu à la vie?

LE MARQUIS.

Qu'importe! vos échafauds en ont vu de plus jeunes. *(Mouvement de Virginie.)*

VIDAL, *calme, à sa fille.*

Va, je puis tout entendre à présent. *(Au marquis.)* Et comment comptais-tu retourner en Angleterre?

LE MARQUIS.

Ceci est mon secret, Monsieur. *(Ici commence le deuxième couplet; Virginie relève la tête.)* Et je le garde.

LE CHŒUR, *au lointain.*

Hissa ho!... hissa!... hissa!... hissoué!

VIRGINIE, *s'élançant vers son père.*

Le signal, père, écoute.

VIDAL.

Quel signal?

LE MARQUIS, *vivement.*

Prenez garde, Mademoiselle, ce secret ne vous appartient pas.

VIRGINIE, *sans l'écouter.*

Au pied de la falaise... près d'ici... une barque l'attend... cette chanson est un signal, un dernier appel... dans quelques minutes, il sera trop tard.

VIDAL *va vers le fond et ouvre la porte.*

Eh bien!... qu'il s'en aille!

VIRGINIE, *sautant à son cou.*

Ah! tu es bon... je t'aime.

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Vraiment, Monsieur, je n'ose croire à tant de générosité, et je ne sais comment vous exprimer...

VIDAL, *se débarrassant doucement de Virginie.*

Ne me remercie pas, va-t'en. *(Le jour baisse peu à peu.)*

LE MARQUIS, *s'avançant vers Virginie.*

Nous ne devons plus nous revoir, Mademoiselle; mais soyez assurée que de mon séjour ici j'emporte un souvenir qui ne... me... quittera jamais. *(Il appuie la main sur le côté gauche de sa veste où l'œillet est caché. A Vidal.)* Vous m'offrez la vie, Monsieur, je l'accepte; vous aviez raison... on y tient, à mon âge.

VIDAL.

La route est libre... pars vite.

LE MARQUIS, *s'arrêtant sur la porte.*

Si c'était un piège!... *(Il embrasse l'œillet.)* A la garde de Dieu! *(Il sort.)*

SCÈNE XIII

VIDAL, VIRGINIE.

VIDAL.

Es-tu contente, maintenant? *(Virginie se jette dans les bras de son père.)* Décidément, ce conventionnel aime trop sa fille pour être bon patriote; une larme d'elle suffit pour lui faire oublier son devoir. Eh bien! tu ne me parles pas? *(On entend un coup de feu.)*

VIRGINIE, *avec un grand cri.*

Ah! on le tue.

VIDAL, *se précipitant vers le fond.*

Le malheureux!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DES PAYSANS, *puis* CADET-VINCENT.

LES PAYSANS, *au dehors.*

Vive Cadet-Vincent!

VIDAL, *sur la porte.*

Qu'arrive-t-il? pourquoi ces cris, ce coup de feu!

LES PAYSANS.

Il est tombé!... il est tombé!

VIDAL.

Qui? voyons, de qui parle-t-on?

VIRGINIE, *bas.*

Ah! le ciel me punit, c'est Maxime qui se venge!

CADET-VINCENT *entre, des paysans l'entourent.*

Quand je vous disais que j'avais vu quelqu'un.

VIDAL.

Comment! ce coup de feu?

CADET-VINCENT.

C'est le mien.

VIDAL.

C'est toi qui l'as tué?

CADET-VINCENT.

Tué!... mais, citoyen, je ne l'ai pas tué, et c'est bien ce dont j'enrage.

LE MARQUIS, *on l'entend chanter dans le lointain.*

Hissa ho!... hissa!... hissa!... hissoué!

CADET-VINCENT.

Entendez-vous comme il chante, le gredin!... Pour éviter mon coup de feu, le brigand s'est jeté à terre; je m'élance... bonsoir!... il s'était déjà relevé, embarqué... et la barque à tous les diables...

VIDAL.

Et vous n'avez rien fait pour le poursuivre?

CADET-VINCENT.

Que pouvions-nous faire? La nuit était trop noire pour lui donner la chasse.

VIDAL.

Tais-toi, tu n'es qu'un mauvais citoyen.

LES PAYSANS, *menaçant Cadet-Vincent.*

C'est vrai, c'est vrai.

CADET-VINCENT.

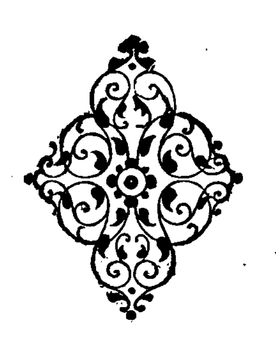
Au diable le patriotisme! j'aurais mieux fait de boire et de me taire.

VIRGINIE.

Ah! chère fleur! te gardera-t-il?

FIN DE L'ŒILLET BLANC





LE FRÈRE AÎNÉ

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 décembre 1867.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ERNEST L'ÉPINE

PERSONNAGES :

DOMINIQUE.	MM. DESRIEUX
ANDRÉ	DELESSART
CLAIRE.	Mlle CELLIER
MASCARAT, domestique basque.	M. GRIVOT

La scène se passe dans les Pyrénées.



LE FRÈRE AÎNÉ

Un salon de campagne. Porte dans le fond donnant sur un perron ; à l'horizon, des montagnes. — Portes latérales. — A gauche, une cheminée. — Au fond du salon, à droite, un piano. — Au premier plan, à droite, une fenêtre donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, MASCARAT.

Au lever du rideau, la scène est vide. Dominique paraît dans le fond, en dehors, sur le perron, regardant lentement autour de lui. Mascarat le suit tout effaré.

MASCARAT, *entrant.*

Ah çà ! mais... à la fin ! dira-t-il ce qu'il veut, ce monsieur-là ?...

DOMINIQUE, *sur le perron.*

Ni le jardin, ni la maison, rien n'a changé... rien !

Les platanes n'ont pas grandi. *(Il entre, et après avoir regardé de droite et de gauche.)* Les meubles sont toujours les mêmes.

MASCARAT, *timidement.*

Monsieur est déjà venu chez nous, à ce que je vois ?

DOMINIQUE.

Voilà une table que je connais... Ces fauteuils aussi, je les connais... Et ces flambeaux ! oh ! les bons vieux flambeaux qui nous viennent du grand-père... ils n'ont pas bougé de place. *(Il s'approche de la cheminée.)*

MASCARAT, *à part.*

Ne serait-ce pas, par hasard, ce monsieur de Perpignan qui devait venir pour la pendule ?

DOMINIQUE, *devant la cheminée, debout.*

J'éprouve un singulier émoi en revoyant toutes ces choses.

MASCARAT.

Ma foi, monsieur l'horloger, vous arrivez bien à propos : notre pendule est un peu patraque depuis deux mois, et je crois que ma montre a bon besoin d'être dépatraquée, elle aussi.

DOMINIQUE *s'éloigne de la cheminée et, continuant à regarder de tous côtés, s'arrête devant le piano.*

Tiens ! un piano... ah bah ! pourquoi faire ? *(A Mascarat.)* Qui joue du piano ici ?

MASCARAT, *stupéfait.*

Hein ! plaît-il ? qui joue du pia... En voilà une

question! Eh! pardine? c'est madame, qui joue du piano...

DOMINIQUE.

Il paraît que l'on a appris le piano depuis mon départ... On a le temps d'apprendre tant de choses en quatre ans!

MASCARAT, *à part.*

J'y suis maintenant, ce n'est pas le monsieur de Perpignan qui devait venir pour la pendule, mais c'est sûrement le monsieur de Perpignan qui devait venir pour le piano.

DOMINIQUE.

Oh! oh! que veut dire ceci? Mes jambes fléchissent, mon cœur s'en va, c'est à croire... que je... vais me trouver mal. *(Il tombe assis à gauche.)*

MASCARAT.

Eh bien! mais... il n'est pas gêné, le monsieur de Perpignan... Hé! Monsieur, si vous ne voulez pas vous faire connaître, vous ne pouvez pas rester plus longtemps ici.

DOMINIQUE.

Bravo! Voilà qui est bien parlé. Comment t'appelles-tu?

MASCARAT.

Je m'appelle... je m'appelle comme mon parrain, et je vous préviens que si vous venez pour chercher de mauvaises raisons aux gens, il y en aura qui sauront vous répondre.

DOMINIQUE.

Allons, calme-toi, fougueux montagnard. Voyons, sais-tu où est ton maître?

MASCARAT.

Mon maître visite une de ses vignes à quelques pas de la maison, et j'aurai vite fait d'aller le quérir si je ne suis pas assez fort pour vous pousser dehors à moi tout seul.

DOMINIQUE.

Eh bien! écoute, mon garçon; tu vas aller tout de suite chercher ton maître; tu lui diras que quelqu'un... veut lui parler ici-même...

MASCARAT.

Qui, quelqu'un?

DOMINIQUE.

Va toujours, il le verra bien; et pour tout le mauvais sang que tu te fais depuis un moment, voici une belle pièce blanche qui te rassurera sur mes intentions. *(Il lui tend un écu.)* Allons, prends, de quoi as-tu peur? Elle n'est pas fausse...

MASCARAT, *prenant la pièce que lui tend Dominique.*

Eh bien! là! aussi vrai que je m'appelle Mascarat... du nom de mon parrain... vous n'avez pas l'air d'un mauvais homme, et je veux bien vous contenter en allant prévenir Monsieur. Seulement... *(il va à la porte à reculons)* comme on ne se connaît pas encore très bien, et que, pendant mon absence, vous allez être seul à garder la maison, je m'en vas, avec votre permission, vous enfermer ici jusqu'à mon retour! *(Il sort brusquement et ferme la porte.)*

DOMINIQUE, *se levant.*

C'est cela, mon brave Mascarat, enferme-moi! L'idée est excellente. Encore un tour, là!

MASCARAT, *du dehors.*

Ce n'est pas que je me méfie, voyez-vous, non! c'est seulement pour être plus tranquille; d'ailleurs, vous n'attendrez pas longtemps.

SCÈNE II

DOMINIQUE.

Allons, Dominique, prépare-toi! l'heure est venue. Plus d'hésitation, plus de défaillance. Dis à ta tête d'être ferme, à ton cœur de ne pas broncher; songe que tu es parti depuis quatre ans, que tu vas la revoir et que c'est une terrible épreuve! Elle va venir à toi, affectueuse et souriante; elle va te dire : « Bonjour, mon frère... » en t'apportant son beau front, et toi, tu l'embrasseras! tu m'entends bien, tu l'embrasseras! Puis tu vas t'asseoir à leur foyer, entre ce frère que tu aimes comme un fils, et cette femme que tu dois aimer comme une sœur, et chacun d'eux prendra une de tes mains avec tendresse, et alors les explications, et alors les grands reproches. Ils t'appelleront méchant!... Ils te diront avec des larmes dans les yeux : « Que t'avions-nous fait, Dominique, que t'avions-nous fait pour nous quitter ainsi, au lendemain de notre mariage?... Est-ce notre joie qui t'a fait fuir? Ah! le cruel ami de

nous laisser ainsi pendant quatre ans sans lettres, sans nouvelles, ignorant tout de lui, et ne pouvant lui apprendre rien de nous. » C'est ainsi qu'ils parleront, et toi, tu écouteras en souriant, et ton cœur ne battra pas plus vite au son de cette voix aimée; et ta main ne frémira pas au toucher de cette main d'enfant, et rien dont tu puisses rougir ne se passera dans ton âme... Si tu fais cela, vois-tu, Dominique, décidément tu seras un homme très fort! *(Tressaillant.)* Hein? on ouvre une porte!... Non! personne. *(Il continue à marcher avec agitation, puis s'arrêtant.)* Je parle de ma force et le bruit d'une porte me fait peur! Eh bien!... oui... j'ai peur! peur de la revoir, peur de l'aimer encore, peur de ne plus pouvoir partir si je l'ai revue une fois... Oh!... non, non, je ne tenterai pas cette épreuve; je m'en irai, je serai vaillant jusqu'au bout... Il y a parfois du courage à fuir... Quatre ans ne m'ont pas suffi pour étouffer ma passion, huit ans me suffiront peut-être, et si ce n'est pas encore assez de ces huit années, eh bien... Allons, ta place n'est pas ici, va-t'en. *(Il fait deux pas vers la porte, puis s'arrête.)* Venir de si loin et s'en aller ainsi, sans les voir! Non, je ne puis pas. *(Il s'assied dans le fauteuil.)* Je ne puis pas...

SCÈNE III

DOMINIQUE, MASCARAT, ANDRÉ.

La porte du fond s'ouvre, André paraît avec Mascarat. Dominique sur le premier plan dans le fauteuil, tourné de profil.

MASCARAT, *au fond.*

Tenez, Monsieur, le voilà, toujours dans la même

position. Oh! vous pouvez approcher, il n'a pas l'air méchant. *(André, qui a fait deux pas en avant, s'arrête et pousse un grand cri qui fait bondir Mascarat en arrière.)*

ANDRÉ.

Dominique!

DOMINIQUE. *Il s'est levé, et, le visage inondé de larmes, tend les bras à André, qui s'y précipite.*

André!... Ah! cher enfant. *(Ils restent un moment dans les bras l'un de l'autre.)*

MASCARAT.

Il faut croire que ce sont d'anciennes connaissances! S'embrassent-ils! bon Dieu! S'embrassent-ils!

ANDRÉ.

Oh! je t'en prie, laisse-moi te regarder. Il me semble que je ne t'ai jamais vu... Vraiment, c'est toi, Dominique, mon frère Dominique, notre Domé, comme nous disions.

DOMINIQUE, *souriant.*

Domé lui-même, en chair et en os... Tiens, que je t'embrasse encore... Tu ne sauras jamais tout le bien que cela me fait de te revoir...

ANDRÉ.

Mais enfin, dis-moi comment?... quand? pourquoi? Parle-moi un peu, voyons! Non, ne parle pas, assieds-toi d'abord, mets-toi là!... Tu ne t'en iras plus, n'est-ce pas?... Te voilà pour toujours, au moins?

DOMINIQUE.

Oui, oui, pour toujours!

ANDRÉ.

Tu ne nous quitteras jamais?

DOMINIQUE.

Jamais!

ANDRÉ.

Tu nous le promets?

DOMINIQUE, *souriant.*

Je vous le promets.

ANDRÉ, *allant et venant comme un fou.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel bonheur! Dominique, Dominique est de retour. Comment me faire à cette idée-là? Dominique est de retour!

MASCARAT, *à part.*

Je n'ai jamais vu Monsieur dans un état pareil; il pleure et il rit en même temps; on dirait que l'autre lui a donné son mal.

DOMINIQUE.

Ah! cher petiot, que c'est bon de te voir courir dans la maison, comme quand tu étais enfant.

ANDRÉ.

Oh! je n'ai pas changé, je suis toujours enfant, tu verras.

DOMINIQUE.

Je le vois bien... Et moi, André, me trouves-tu changé?

ANDRÉ.

Voyons... oui... un peu. *(Dominique penche la tête.)* Oh! pauvre ami, déjà des cheveux blancs! Est-ce possible, à ton âge avoir des cheveux pareils!... Tu as donc bien souffert depuis que tu nous as quittés?

DOMINIQUE.

Moi?... souffert? allons donc! Est-ce que ça souffre, un vieux garçon?... Eh! non, ce sont les voyages qui m'ont blanchi... qui sait?... en passant par Terre-Neuve *(il montre son front)* un peu de neige aura tombé là-dessus et s'y sera bien trouvé! Bah! tout cela va fondre au beau soleil qu'il fait ici.

ANDRÉ.

Terre-Neuve! Tu es allé à Terre-Neuve! Parbleu! je vous demande, en quatre ans on a bien le temps d'aller à Terre-Neuve, d'y aller plusieurs fois et même d'en revenir. Ah çà! mais... où est ta voiture? où sont tes malles? Par où es-tu venu! car enfin...

DOMINIQUE.

Voici... Comme je tenais à arriver sans fracas pour vous surprendre un peu...

ANDRÉ, *joignant les mains.*

Un peu!

DOMINIQUE.

J'ai laissé la chaise de poste derrière les oliviers de Saint-Vincent, et je suis venu tranquillement, en voisin, les mains dans les poches. Il faut maintenant que Mascarat fasse avancer la voiture jusqu'ici et descende mes bagages.

ANDRÉ, *vivement.*

Tu entends, Mascarat?

MASCARAT, *qui se tenait respectueusement à l'écart, s'approche.*

Parfaitement, monsieur. *(A part.)* Des bagages! il a des bagages!...

ANDRÉ, *à Dominique.*

Au fait, tu connais donc Mascarat, toi! Pourtant, nous ne l'avons que depuis un an...

MASCARAT.

Dam! c'est moi qui ai eu l'avantage de recevoir Monsieur.

ANDRÉ.

Tiens! c'est vrai... je crois même que tu avais fermé toutes les portes de peur qu'il ne s'échappât. Tu as bien fait, Mascarat, tu as très bien fait; on ne saurait jamais prendre trop de précautions avec ce gaillard-là.

MASCARAT, *à part.*

Très bien!... il faudra que je le surveille, alors!...

ANDRÉ.

Maintenant, cours dire au postillon de faire avancer la chaise de poste. Tu monteras les bagages de M. Dominique dans sa chambre. Car, tu sais, Domé, tu as toujours ta chambre, on n'y a pas touché. Seulement, il y fait bien froid. Veux-tu la mienne? Oui, c'est cela, la mienne. Après tout, suis-je bête! prends toute la maison, si tu veux, elle est à toi, parbleu!

DOMINIQUE, *riant.*

Laisse-moi donc tranquille, avec toutes tes chambres. Eh! qu'importe où je couche, puisque je suis dans la maison de ceux que j'aime.

ANDRÉ.

Oui, oui, tu as raison... *(A Mascarat.)* Allons, va vite... va vite... et si tu rencontres, tu sais?... pas un mot.

MASCARAT.

Compris. *(A Dominique.)* Derrière les oliviers de Saint-Vincent, n'est-ce pas, monsieur?

DOMINIQUE.

Oui, mon garçon. *(Le rappelant.)* A propos, Mascarat, dans la voiture, tu trouveras une petite boîte blanche... au lieu de la monter avec les autres, tu l'apporteras ici, tout de suite. *(A André.)* Une surprise que je réserve...

MASCARAT, *avec un rire finaud.*

C'est pas ben malin de savoir à qui. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

DOMINIQUE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *debout devant Dominique.*

Quatre ans! quand je pense qu'il y a quatre ans! Songes-tu à cela, Dominique, qu'on est resté quatre ans sans se voir.

DOMINIQUE, *avec un peu d'embarras.*

Pourquoi s'occuper du passé? Nous voilà réunis; qu'avons-nous à désirer de plus?

ANDRÉ.

C'est égal, vois-tu, nous aurons beau passer ensemble tout le temps qu'il nous reste à vivre, il manquera toujours quatre années à mon compte. Tu me devras toujours ces quatre années-là. Oh! tu auras beau faire, tu me les devras toujours.

DOMINIQUE, *souriant.*

Allons, frère, ne m'accable pas... Tu vois bien que j'ai honte, tu vois bien que je me repens... Ne me gronde plus, je t'en prie.

ANDRÉ.

Tu as raison, c'est fini! je n'en parlerai plus. *(Plus bas.)* Pourtant, Domé, il faudra bien que tu m'avoues un jour ce qui t'a fait fuir notre maison, cette maison où nous avions juré de vivre et de mourir ensemble, cette maison où papa et maman sont morts!... Voyons, que s'est-il passé là?... Car enfin, nous qui étions si heureux, si bien unis...

DOMINIQUE.

Assez, assez, je t'en supplie... Tes paroles me font mal. Écoute, André, ce que tu désires savoir, un jour tu le sauras, je te le promets; oui, un jour, je t'ouvrirai mon cœur, je te dirai tout. Mais une autre fois, n'est-ce pas? Aujourd'hui, cet aveu me coûterait trop. Laissons cela, veux-tu? Parlons plutôt de toi, de vous, de ton bonheur et du sien; raconte-moi votre vie, cette belle vie que je veux connaître, et

qui sera la mienne désormais. Oh! comme nous allons vivre heureux, *tous les trois!*

ANDRÉ.

Oui, bien heureux... Et dire pourtant que je t'ai détesté! Oui, j'ai passé des mois entiers à te détester, mais, là, sincèrement. Le croirais-tu? j'avais défendu qu'on prononçât ton nom devant moi; il est vrai que j'étais le premier à oublier cette défense.

DOMINIQUE, *baissant la voix.*

Elle a dû bien m'en vouloir, elle aussi, n'est-ce pas?

ANDRÉ, *s'arrête un moment et le regarde.*

Elle? Elle?... Tu parles de Suzanne?

DOMINIQUE.

Parbleu!

ANDRÉ.

Oh! la pauvre âme, certes, non! elle ne t'en voulait pas. Est-ce qu'elle a pu jamais en vouloir à quelqu'un?

DOMINIQUE.

C'est vrai, mais elle t'aimait tant qu'elle aurait bien pu me haïr un peu par amour pour toi...

ANDRÉ.

Non, non, je ne le crois pas, je ne crois pas qu'elle t'en ait voulu... D'ailleurs, Suzanne ne parlait presque jamais de toi, elle ne prononçait ton nom que rarement, de peur de m'affliger, sans doute.

DOMINIQUE, *que ces derniers mots ont fait tressaillir.*

Oui, je comprends. *(Court silence.)* Comme vous vous aimiez, André, quand je suis parti.

ANDRÉ, *baissant la tête.*

C'est vrai, nous nous aimions bien.

DOMINIQUE, *le regardant attentivement.*

Et maintenant, tu es toujours aussi heureux?

ANDRÉ.

Pourquoi me demandes-tu cela, Dominique? Tu sais bien que je ne puis pas répondre.

DOMINIQUE.

Y songes-tu, frère? que viens-tu de me dire? Est-ce que ton bonheur n'est pas le mien? Pourquoi ne veux-tu pas que je te demande si tu es heureux?

ANDRÉ, *avec effort.*

Est-ce de mon bonheur présent, est-ce de mon bonheur passé, que tu veux que je t'entretienne?

DOMINIQUE.

Je... ne... te comprends pas, André!... tes paroles sont singulières. A t'entendre, on dirait qu'il s'est passé dans ta maison quelque chose que j'ignore...

ANDRÉ, *effaré.*

Comment!... Tu ne sais pas?

DOMINIQUE.

Quoi? que veux-tu que je sache? Moi, qui ai vécu quatre ans loin d'ici, à l'autre bout de l'uni-

vers ! Mais parle, parle vite, je t'en prie, tu me fais mourir.

ANDRÉ.

Ah ! misère et malheur !... et moi qui ne lui disais rien !... La joie de le revoir m'a donc rendu fou !

DOMINIQUE, *à part, regardant autour de lui avec inquiétude.*

Pourquoi Suzanne... n'est-elle pas ici ?... *(Il court vers la porte du fond et appelle.)* Suzanne !... Suzanne !... *(Revenant subitement vers André.)* Suzanne ! où est Suzanne, André ?

ANDRÉ.

Mais Suzanne est morte !

DOMINIQUE.

Morte ! Suzanne est morte ! Que dis-tu là ? c'est impossible ! Ce n'est pas vrai ; je t'en supplie, André, dis-moi que ce n'est pas vrai...

ANDRÉ.

Suzanne est morte.

DOMINIQUE.

Miséricorde ! Et c'est pour entendre cela que je suis revenu... Ah ! les pauvres absents apprennent parfois d'étranges nouvelles au retour. *(Silence.)* Frère, donne-moi ta main, ta chère main dans la mienne. Va, le coup qui t'a frappé me frappe cruellement aussi, oh ! bien cruellement, je te le jure. Mais n'importe ! A travers nos larmes, il faut encore bénir le ciel qui m'envoie vers toi pour t'aider à porter ta

douleur. Quand on pleure à plusieurs, vois-tu, les larmes sont moins amères. *(Laissant aller la main d'André.)* Dis-moi, il y a donc bien longtemps qu'elle est morte, que tu ne portes déjà plus son deuil ?

ANDRÉ, *à demi-voix.*

Il y a trois ans.

DOMINIQUE.

Trois ans... grand Dieu !

ANDRÉ.

Et impossible de te l'apprendre; savais-je où tu étais ?

DOMINIQUE, *gravement, après une pause.*

C'est égal, frère, c'est égal, le deuil d'une affection pareille doit se porter éternellement. Tu as eu tort de quitter le deuil.

ANDRÉ, *se détournant, à part.*

Ah ! maintenant, comment lui dirai-je ? Comment pourrai-je lui avouer ?

DOMINIQUE, *avec exaltation.*

Certes, celui qui dira que ce n'est pas la main du Dieu sauveur des hommes qui tout à l'heure m'a retenu ici, malgré moi, celui-là en aura bien menti... Morte !... morte !... Il y a de ces mots qu'on prononce sans pouvoir les comprendre.

SCÈNE V

DOMINIQUE, ANDRÉ, MASCARAT.

MASCARAT, *dans la coulisse. Il chante.*

Ah! qu'il est beau! *(bis)*
Le postillon de. . . . . .

Il s'arrête sur le pas de la porte, affublé d'une veste de postillon, un fouet dans la main gauche, et portant une caisse sur l'épaule.

Messieurs, la voiture est à la porte, et...

ANDRÉ.

Va-t'en! va-t'en!

MASCARAT, *s'apercevant de l'émotion d'André et des larme de Dominique, à part.*

Bon! le vent a tourné... nous sommes à la pluie, maintenant.

ANDRÉ.

M'as-tu entendu? je t'ai dit de t'en aller.

MASCARAT, *présentant la boîte à Dominique.*

Mais, monsieur, c'est la boîte... la petite boîte... qu'on m'avait dit d'apporter.

DOMINIQUE, *relevant la tête.*

Qu'y a-t-il encore? que nous veut celui-là? Ah! oui, oui, je sais ce qu'il apporte. Par ma foi, cela ne saurait venir plus à propos! *(Prenant la boîte.)* De-

vine ce qu'il y a là-dedans? C'est tout des bijoux, des colliers... des colifichets pour... la morte... *(Rendant la boîte à Mascarat.)* Les romanciers trouvent de ces choses-là, pourtant !

ANDRÉ, *avec douceur.*

Mascarat, va-t'en, je t'en prie.

MASCARAT.

Je m'en vais, je m'en vais... je voulais vous dire seulement que Madame est dans sa chambre, et...

DOMINIQUE, *stupéfait.*

Madame !

ANDRÉ, *s'élançant vers lui.*

Oui... oui... je t'apprendrai... comment...

MASCARAT.

Et comme je me doutais que ces Messieurs voulaient lui faire une surprise, je tenais à les prévenir avant qu'elle descendît.

CLAIRE, *au dehors.*

J'ai deviné, je suis sûre que j'ai deviné.

MASCARAT.

Mais maintenant c'est trop tard... la voilà. *(Il sort.)*

SCÈNE VI

DOMINIQUE, ANDRÉ, CLAIRE.

DOMINIQUE, *tournant le dos à la porte de gauche.*

Madame !

CLAIRE, *à André.*

C'est lui, n'est-ce pas ? c'est cet ingrat dont tu m'as tant parlé... Oh ! je le reconnais bien, nous avons son portrait là-haut. *(Allant à Dominique.)* Bonjour, mon frère.

DOMINIQUE, *reculant, bas.*

Est-ce possible ! grand Dieu !

ANDRÉ, *souriant timidement.*

C'est ma femme, Domé...

CLAIRE.

Dominique, c'est votre sœur.

DOMINIQUE.

Vous n'êtes pas ma sœur, madame.

ANDRÉ, *suppliant.*

Dominique !

DOMINIQUE.

Ma sœur est morte.

CLAIRE.

Voulez-vous que j'essaye de la remplacer ?

DOMINIQUE, *détournant la tête.*

Oh ! non !... je rêve... je rêve...

ANDRÉ, *bas, à Claire.*

Je vous en conjure, éloignez-vous un instant... une grande douleur l'accable en ce moment. Tout à l'heure, plus tard, quand il sera plus calme... Venez, Claire.

DOMINIQUE, *à demi-voix.*

Claire !... elle s'appelle Claire; l'autre s'appelait Suzanne... Claire !... Suzanne ! Oh ! le nom de Suzanne est bien plus beau.

ANDRÉ, *à Claire*

Par grâce...

DOMINIQUE, *très doux.*

Non ! non ! restez, restez. Je ne veux déranger personne ici; j'aurais mieux fait de ne pas venir, voilà tout...

ANDRÉ.

Partir ! tu veux partir ! Tu veux me quitter encore !... Mais que t'ai-je donc fait, mon Dieu !

DOMINIQUE.

Il faut que je parte.

CLAIRE.

C'est moi qui vous fais fuir, n'est-ce pas ? Vous me haïssez donc bien ?

DOMINIQUE.

Pourquoi vous haïrais-je, madame ? Je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître.

ANDRÉ, *d'un ton de reproche.*

Oh ! Domé !...

DOMINIQUE.

Vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille... si je restais un moment de plus ici, il pourrait m'échapper certaines paroles... qu'il vaut mieux pour vous que vous n'entendiez pas... *(Il va vers la porte.)*

ANDRÉ, *se mettant devant lui.*

Voyons, frère, reviens à toi, parle-moi, dis-moi ce que je t'ai fait, ce que tu me reproches... Mais, au nom du ciel ! ne t'en va pas ainsi.

DOMINIQUE, *revenant avec lui sur le milieu de la scène.*

Tu veux que je parle ?

ANDRÉ.

Oui, je le veux.

DOMINIQUE.

Alors, écoute. Te souviens-tu des belles histoires que je te racontais, quand tu étais petit ? Eh bien ! c'est une histoire de ce genre que je vais te conter avant de partir. C'est la dernière, par exemple, la dernière. Écoute bien : Il y avait deux frères qui s'aimaient beaucoup... Le sort les ayant faits orphelins de très bonne heure, l'aîné de ces deux enfants servait de père à l'autre et lui avait donné sa vie. Un jour pourtant, qui l'aurait cru ! dans cette âme vouée à l'amour fraternel, naquit une affection d'un autre genre. L'aîné des deux frères aima ; il aima éperdument, mais tout d'abord lutta contre son amour. Le pauvre homme se disait que c'était mal, qu'il n'avait pas le droit d'être épris de la sorte, que son ancienne affection allait être sacrifiée à la nouvelle, et mille beaux scrupules de ce genre. Or, tandis qu'il luttait ainsi dans le plus profond de son âme... et la lutte était rude, car la passion le tenait bien ! son frère, un matin, vint se jeter dans ses bras avec le beau cri de guerre des amoureux de vingt ans : « J'aime et je suis aimé ! — Et le nom de celle que tu aimes ? » lui demanda l'aîné en souriant.

Ce nom, quand il le sut, le fit devenir tout pâle... ils aimaient la même femme tous les deux.

ANDRÉ, *s'élançant vers lui.*

Que dis-tu ?

CLAIRE, *bas.*

Je comprends, maintenant.

DOMINIQUE.

Devant l'aveu de son frère, l'aîné de nos amants crut devoir refouler sa passion dans son âme. Comme il n'avait parlé de cet amour à personne, personne ne sut ce qu'il souffrit. D'ailleurs, il paraît qu'il fit très bien les choses, et ceux qui étaient près de lui l'ont toujours vu sourire... Pendant un mois, les autres s'aimèrent sous ses yeux... il regarda tout en souriant. Pendant un mois, on parla d'avenir et de bonheur devant lui... il écouta tout en souriant. Le jour des noces arriva, il souriait encore. Le prêtre unit les deux amants, il souriait toujours. Mais quand le soir fut venu, un peu las d'avoir tant souri et ne pouvant sourire davantage, le pauvre aîné s'enfuit de la maison paternelle, en pleurant toutes les larmes de son corps.

ANDRÉ, *sanglotant.*

Tais-toi !... Tais-toi !...

DOMINIQUE.

Le malheureux erra pendant quatre ans... pendant quatre ans, il essaya d'oublier ; il oublia peut-être. Au prix de quels tourments ? au prix de quelles fatigues ? l'histoire ne le dit pas. On raconte seulement qu'un jour, se sentant le cœur plus calme, cet

homme voulut tenter une dernière épreuve et voir s'il pourrait vivre à côté des deux époux. Et alors, il revint, et alors... et al... Non ! décidément cette histoire est trop triste... Je n'irai jamais jusqu'au bout... *(Silence.)*

ANDRÉ, *s'approchant de lui.*

Dominique, mon frère, au nom de notre vieille affection...

DOMINIQUE, *sans l'écouter.*

Tu voulais savoir pourquoi j'étais parti ce fameux soir d'il y a quatre ans; maintenant, tu le sais. *(Baissant la voix.)* Je suis parti, parce que tu m'as dit que tu l'aimais; mais tu as menti, tu ne l'aimais pas ! Ah ! c'est que j'ai le droit d'être difficile... Voyons, crois-tu que j'aurais fait ce que tu as fait, moi ? Si j'avais eu comme toi le bonheur de posséder ce trésor; si, comme toi, j'avais eu la douleur de le perdre, aurais-je songé à le remplacer ! Dis, le crois-tu ?... Voilà ! moi, je l'aimais, et toi, tu ne l'aimais pas. *(Brusque.)* L'as-tu rendue heureuse, seulement ? Ah ! c'est que je te connais, maintenant !... j'ai fait le tour de ton cœur. Tiens, il est grand comme ça, ton cœur.

ANDRÉ.

Dominique, je t'en supplie, tais-toi... tais-toi... Je ne puis pas t'entendre plus longtemps me parler de la sorte.

DOMINIQUE.

Oh ! j'ai fini; tu ne m'entendras plus. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Maintenant, je vous prie

de faire descendre mes malles et de dire aux postillons d'atteler.

CLAIRE, *à André.*

C'est impossible !... il ne peut pas s'en aller ainsi.

ANDRÉ, *avec un sanglot.*

Il faut vous occuper de ce départ, Claire; moi, je n'en aurais pas le courage. *(Ils sortent par la porte de gauche.)*

SCÈNE VII

DOMINIQUE, *seul.*

Pleurez, pleurez..., toutes vos larmes ne me fléchiront pas. Votre maison n'est plus la mienne et je n'y saurais rester une minute de plus. N'y songez pas; c'est impossible ! *(Triste.)* Impossible !... C'eût été bien bon, pourtant, de vivre ici, presque à côté d'elle, d'aller lui porter des fleurs chaque jour et de les lui offrir à genoux. Ah ! dites-moi tout ce que vous voudrez, dites-moi qu'il n'y a plus rien là-dedans, que l'âme s'est envolée, que celle que j'aime est là-haut ! (Où, là-haut ? C'est si grand, là-haut !) Moi, je ne vous répondrai qu'une chose : c'est qu'on a mis Suzanne là, et qu'à l'idée de m'éloigner de là, je sens tout mon cœur qui se brise... *(Il pleure, debout, devant la croisée qui donne sur la campagne.)*

SCÈNE VIII

DOMINIQUE, CLAIRE.

CLAIRE, *sans oser avancer.*

Monsieur Dominique... *(Bas.)* Les forces me manquent, mais il le faut; allons, du courage! *(Elle ferme la porte derrière elle.)* Monsieur Dominique...

DOMINIQUE, *se retournant vivement.*

Dieu!... cette femme!... encore!

CLAIRE.

Vous l'avez dit, c'est moi... c'est... cette femme... Pendant qu'on attelle, vous avez encore cinq minutes à passer ici... je venais voir si vous ne désiriez rien.

DOMINIQUE, *très froid.*

Rien absolument, madame, je vous remercie.

CLAIRE, *déconcertée.*

En ce cas, je me retire... *(Elle fait mine de s'en aller, puis s'arrête.)* J'avais songé à vous faire servir une collation avant votre départ...

DOMINIQUE, *avec un peu d'impatience.*

Encore une fois, je n'ai besoin de rien. *(Plus doux.)* Je vous salue, madame.

CLAIRE, *sourire triste.*

Non, tenez, décidément je ne m'en vais pas encore.

DOMINIQUE.

Mais enfin, madame, que voulez-vous de moi? Je vous ai dit tout à l'heure que je ne vous connaissais pas... que je ne voulais pas vous connaître... pourquoi ne pas vous en tenir là? Il faudrait cependant ne pas pousser les gens à bout. Vraiment, les femmes ne sont pas généreuses. *(Dominique se dirige vers la porte.)*

CLAIRE, *vivement.*

La voiture n'est pas prête... j'ai dit qu'on vous prévînt quand elle le serait. Mais, d'ici là, vous écouterez ce que j'ai à vous dire. Oh! vous en passerez par là, je vous préviens! Vous me tuerez plutôt que de vous laisser partir sans m'entendre.

DOMINIQUE, *après l'avoir regardée un moment.*

C'est vrai, j'oubliais que dans tout ceci, il y a un orgueil de femme en jeu... Oui, je comprends, vous avez beau me haïr et dans le fond du cœur me souhaiter bien loin d'ici, entre vous et moi, maintenant, c'est une partie engagée. Vous la perdez si je pars; mais si je reste, quel triomphe! *(S'asseyant.)* Parlez, madame, je vous écoute.

CLAIRE.

Ce n'est pas dans mon orgueil de femme que vous me frappez en partant, c'est dans mon cœur d'épouse. Si, comme vous le dites, mon orgueil seul était en jeu dans tout ceci, je ne serais pas venue

l'exposer à de nouveaux outrages, à de nouvelles meurtrissures. Mais c'est bien de l'orgueil d'une femme qu'il s'agit !... *(Elle s'avance hardiment.)* Il s'agit d'André, de notre André qui pleure et qui souffre... C'est vous qui le faites pleurer, c'est vous qui le faites souffrir ! Et moi, je ne le veux pas, et moi, je vous le défends... entendez-vous, je vous défends de me le torturer ainsi... D'abord vous n'en avez pas le droit, et pour faire ce que vous faites, il faut être un méchant ou un fou ! *(Elle s'arrête, le regarde et pousse un cri.)* Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je dis là, maintenant ?... *(S'élançant vers lui.)* Ce n'est pas vrai, ne m'écoutez pas. C'est moi qui suis folle, et tout ce que je dis vous le prouve bien. *(Elle pleure.)* Moi qui devrais être à vos genoux et vous supplier à mains jointes, voilà que je vous injurie et que je cherche de mauvaises paroles à vous dire... Et pourtant, si je pouvais vous ouvrir mon âme, vous n'y verriez que du respect et de l'admiration pour vous. Oui, vous avez raison, je le sens bien... il eût été plus digne pour André d'être fidèle à sa douleur. Oui, vous avez le droit de lui demander compte de sa conduite et de vous indigner de sa défection... Mais, croyez-moi, ce n'est pas André qu'il faut punir... C'est moi, c'est moi seule... Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour qu'il m'aimât ; si vous saviez tout ce que j'ai fait pour qu'il oubliât... si je vous disais... Hélas ! j'en ai déjà trop dit, et maintenant vous ne voudrez plus m'entendre.

DOMINIQUE, *voix douce.*

Ce n'est pas moi qui vous interromps, madame ; relevez-vous, je vous en prie, relevez-vous et continuez.

CLAIRE, *se relevant.*

Vous le voulez, vraiment ?... Oh ! alors, je vais tout vous dire; et puissé-je vous convaincre, vous qui êtes notre juge, qu'il n'y a de coupable ici que moi...

DOMINIQUE.

Je vous écoute.

CLAIRE.

Quand j'ai connu votre frère, monsieur, son deuil avait un an déjà; mais, comme Dieu m'entend ! après un an, ses larmes coulaient encore, et sa douleur n'avait pas vieilli d'un jour. Jamais veuvage plus austère. Il vivait seul ici dedans, à l'écart de toute joie. On ne le voyait nulle part, et sa maison était comme sa vie, close pour tous. Quelquefois, cependant, il descendait jusqu'au village. Ces jours-là, il venait s'asseoir à un foyer bien humble et bien paisible !... C'est chez le vieux Bénédict, mon tuteur et mon oncle, et le jour même de mon arrivée dans la maison, que je rencontrai André pour la première fois. Je le vois encore, assis dans un coin du salon, silencieux et vêtu de noir. Il était si triste, il me fit tant de peine, que j'eus tout de suite envie d'aller à lui et de le consoler. Ah ! cette pauvre chère tête, pâlie, amaigrie par la douleur, si vous aviez pu la voir, si vous aviez pu la voir comme moi !...

DOMINIQUE, *bas, très ému.*

Mon pauvre enfant !

CLAIRE.

Hélas !... vous le savez, monsieur; nous autres

femmes, la pitié a bientôt fait de nous conduire à l'amour... J'avais à peine vu votre frère trois fois, que déjà je l'aimais de toute mon âme... Lui ne s'en doutait guère, je vous jure, et sa pensée était bien loin de moi. Ma présence dans la maison n'avait pas interrompu ses visites; voilà tout. J'avais beau faire, je n'existais pas pour lui... je crois qu'il ne m'avait pas vue... cela ne m'empêchait pas de l'aimer, bien sûr, mais je souffrais !... Oh ! que je souffrais !... Un soir qu'il était à la maison, silencieux et dans son coin, à l'ordinaire, je vins m'asseoir à mon piano et, machinalement, presque sans y songer, je me mis à chanter un vieil air de nos montagnes que j'aimais parce qu'il était triste... A peine eus-je achevé, qu'André s'approcha de moi et me demanda d'une voix altérée si je voulais lui dire cet air encore une fois... et moi je chantai, monsieur. Je n'en avais pas envie, je vous assure, mais déjà je ne savais rien lui refuser.

DOMINIQUE.

Et alors ?

CLAIRE.

Et alors, comme je vous le dis, je chantai; et ce fut pour lui une émotion terrible de m'entendre. Je le vis tomber à genoux, cacher sa tête, fondre en larmes, et comme je m'approchais pour le calmer, il m'avoua, parmi ses pleurs, que je venais de chanter l'air favori de sa Suzanne, et que j'avais toute sa voix... Dès ce moment je devins la confidente de sa douleur, et nous parlâmes de Suzanne tous les jours. Que de fois je l'ai vu pleurer en prononçant son nom; que de fois il a juré devant moi qu'il n'en

aimerait jamais une autre. Pareils aveux brisaient mon cœur, vous pensez ! Mais, lui, il ne m'en était que plus cher. Peu à peu, sans qu'il s'en aperçût, l'habitude lui vint de nos tristes confidences. Ma présence lui était plus nécessaire chaque jour... Il est vrai de dire aussi qu'aveuglée par l'amour et tout entière au désir d'entrer toujours plus avant dans ce cœur, tous les moyens m'étaient bons, même les plus misérables. *(Baissant la voix.)* Le croiriez-vous, monsieur ? J'avais appris par lui comment, de son vivant, la chère morte allait vêtue. Je savais de quelle façon elle portait ses cheveux blonds... Et moi, sans qu'il s'en doutât, j'avais adopté les coiffures de Suzanne, et je m'habillais toujours de sa couleur.

DOMINIQUE, *frissonnant.*

Ah !...

CLAIRE.

Je me rappelle encore certaine robe en mousseline blanche, que je mettais en ce temps-là et qui m'a fait verser de belles larmes, allez...

DOMINIQUE, *se levant.*

C'est horrible !... *(Il passe à droite. Claire se lève.)*

CLAIRE.

Maintenant, que vous dirai-je que vous n'ayez deviné ?... Après un an de lutte, de patience, d'angoisse, ce que je souhaitais arriva enfin... Un jour, André pleura sur mon épaule ; le lendemain il tombait dans mes bras, et je me croyais heureuse pour toujours, quand ce matin vous êtes apparu,

et voilà tout mon bonheur qui s'est écroulé. *(Elle pleure.)*

DOMINIQUE, *un peu ému, mais calme en apparence.*

Ne vous désolez pas ainsi, madame; je conviens que mon arrivée a pu troubler un moment la paix de votre maison; mais enfin, je m'en vais, et rien ne vous empêchera d'être heureuse désormais.

CLAIRE.

Heureuse, hélas!... Vous savez bien que je ne peux plus l'être si vous partez... mais non, c'est impossible! Vous ne vous en irez pas. Vous m'avez fait assez de mal ce matin, vous ne serez pas cruel jusqu'au bout. Je vous en prie, monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE IX

DOMINIQUE, CLAIRE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *qui a entendu les dernières paroles de Claire, se place entre elle et Dominique.*

Assez, Claire.

CLAIRE.

André!

ANDRÉ.

Assez d'humiliations et de larmes, nous avons su vivre heureux sans lui, nous le saurons encore.

DOMINIQUE.

Eh bien ! madame, vous l'entendez ? Voilà qu vous rassure.

CLAIRE.

Ne le croyez pas, monsieur. Si vous partez, il ne me pardonnera jamais.

ANDRÉ.

Vous pardonner, Claire !... Est-ce que vous êtes coupable !... Non, si quelqu'un a besoin de pardon, c'est celui qui, depuis ce matin, se pose ici en accusateur et en juge. *(A Dominique.)* Car, enfin, qui es-tu ? qui t'envoie ? au nom de qui parles-tu ? et de quelle suprême justice te crois-tu donc l'instrument ? Est-ce la justice de Dieu que tu crois représenter ici ? Dieu t'a-t-il donné mission pour venger les morts qu'on oublie, et punir les vivants dont le temps a calmé la peine. Non, non, celui qui voit notre faiblesse n'a pas tant exigé de nous. Ce n'est pas Dieu qui commande les douleurs éternelles, ni les regrets inconsolables. Je ne te reconnais pas pour le justicier de Dieu. Tu n'es pas un juge pour nous, tu n'es pas un vengeur pour Suzanne... Tu n'es qu'un homme qui souffre et qui veut faire souffrir.

CLAIRE, *suppliante.*

André !... Ton frère !

ANDRÉ.

Ah ! je l'ai bien écouté tout à l'heure ; il faut qu'il m'écoute à présent. C'est pour me punir d'avoir aimé Claire que tu t'en vas. Selon toi, j'aurais dû

garder mon deuil, ne plus aimer, souffrir toujours. Est-ce qu'on est maître de ces choses ? Doit-on aimer, ou ne pas aimer ? On aime, et rien de plus. Tu lui en veux, à elle, d'avoir pu sécher mes larmes? Tu m'en veux, à moi, de m'être laissé consoler. Mais alors que n'étais-tu là pour me défendre contre elle, pour me garder contre ses charmes ? Tu es fort, toi, tu es brave; mais moi, tu sais bien que je suis faible, tu sais bien que je suis lâche... mon cœur est grand comme ça... C'est toi qui me l'as dit... Que veux-tu ? Cette fois encore, j'ai été faible, j'ai été lâche ; mais je bénis ma lâcheté, car je lui devrai le bonheur de ma vie. Claire, ma chère femme, ne pleurez plus, ne tremblez pas. Je vous jure que je vous aime, et que rien ne m'est précieux au monde comme cette petite main que je serre contre mon cœur.

DOMINIQUE, *sourdement.*

Serre-la bien, alors, pour que cette fois rien ne vienne te l'enlever.

ANDRÉ.

Venez, Claire, laissons ce cœur implacable. Il ne sait rien de vous, il ne sait pas quelle femme vous êtes et que vous avez sur la terre la mission de consoler.

DOMINIQUE.

Je n'aime pas ces consolatrices, elles font trop vite oublier.

ANDRÉ.

Elles font oublier, peut-être, mais elles n'oublient

pas. Sais-tu qui, depuis un an, a pris soin du tombeau de Suzanne ?

DOMINIQUE.

Que veux-tu dire ?

ANDRÉ.

Sais-tu qui lui porte les fleurs dont sa tombe est couverte ? Tiens, la voilà, c'est elle ; depuis un an, elle n'a pas manqué une fois à ce pieux pèlerinage.

CLAIRE.

Comment, tu savais ?...

ANDRÉ.

J'ai surpris ton secret, chère âme, et je t'en ai aimée plus encore.

DOMINIQUE.

Ah ! voilà de simples fleurs qui, pour moi, sont plus éloquentes que toutes les larmes. Ce que vous avez fait est bien, madame, et je comprends maintenant combien j'ai été cruel et injuste envers vous... Il faut me pardonner. Tout ce que j'apprends depuis ce matin est si effroyable, si imprévu ! Songez donc, c'est terrible de recevoir des coups pareils.

SCÈNE X

DOMINIQUE, ANDRÉ, CLAIRE, MASCARAT.

MASCARAT.

Madame, j'ai descendu les bagages, et les postillons sont là.

CLAIRE.

Va-t'en !

MASCARAT.

C'est qu'il se fait tard, et, vu la méchanceté des routes, ils voudraient bien s'en retourner avant qu'il fît noir.

DOMINIQUE.

C'est bien, j'y vais... *(Il descend vers le fond.)*

CLAIRE, *joignant les mains.*

Dominique !...

ANDRÉ.

Mon frère !...

DOMINIQUE.

Non, non, pour vous comme pour moi, il faut que je parte, il le faut... Nous ne pouvons pas vivre ici tous les trois.

CLAIRE.

Mais si je m'arrange pour que vous ne me voyiez pas, pour que vous ne m'entendiez jamais; si je parviens à vous faire oublier que j'existe, tant je tiendrai peu de place, tant je me ferai petite...

ANDRÉ.

Tu l'entends, la chère créature. Comment pourrais-tu t'en aller après cela ?...

DOMINIQUE.

Ah ! tenez, vous me brisez le cœur tous les deux. Vous ne voyez donc pas tout ce que je souffre à m'arracher d'ici... Vous ne comprenez donc pas que

je tiens à cette maison par toutes les fibres de mon âme, et qu'en m'en allant, je laisse un lambeau de moi-même dans tous les coins.

CLAIRE.

Eh bien ! non, vous ne partirez pas. C'est ici la maison de Suzanne, et puisque nous ne pouvons y vivre tous les trois, vous seul devez l'habiter.

DOMINIQUE.

Comment ?...

ANDRÉ.

Elle a raison, frère, elle a raison ; tu ne peux être heureux qu'ici.

DOMINIQUE.

Quoi ! vous feriez cela... Vous me laisseriez cette maison !... Mais vous ?...

CLAIRE.

Nous, nous avons le monde entier pour nous aimer.

DOMINIQUE.

Claire ! Claire ! je suis vaincu, donnez-moi votre main. *(Tendant à André l'autre main.)* Tu l'avais bien dit, qu'elle a la mission de consoler. Oui, je l'accepte, enfants, votre sacrifice; mais, en échange, tout ce que j'ai vous appartient, je n'ai plus besoin de rien au monde. Pardonnez à ce pauvre fou tout le mal qu'il vous a fait, et puisque partout ailleurs qu'entre ces murs vous aurez le droit de vous aimer, aimez-vous sans remords et sans scrupules. Maintenant, grâce à vous, ma vie va avoir un but. Il faut

un veuf à cette morte, quelqu'un qui se souvienne et qui porte son deuil ; ce veuf, ce sera moi, moi, qui l'ai tant aimée et qui vais enfin pouvoir le lu dire ! je vais vivre seul ici, dans cette maison où tout parle de Suzanne ; je souffrirai... je pleurerai... jamais je n'aurai été si heureux.

MASCARAT, *à part.*

Je continue à n'y rien comprendre. C'est égal, cet exalté-là a une manière de dire les choses !... *(Il s'essuie les yeux.)*

ANDRÉ.

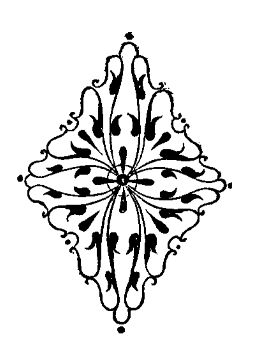
Mais, quoique séparés, nous nous verrons souvent, n'est-ce pas, Domé ?...

DOMINIQUE.

Souvent. *(Bas.)* Mais jamais ici. *(S'approchant de la croisée, et regardant du côté du cimetière.)* Ah ! Suzanne, Suzanne ! Ce sera une singulière histoire à dire que celle de ce pauvre homme qui était veuf et n'avait jamais été marié.

FIN DU FRÈRE AINÉ





LE SACRIFICE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 11 février 1869.

PERSONNAGES :

FRANQUEYROL.	MM. Félix
LE PÈRE JOURDEUIL. . .	Delannoy
HENRI	Delessart
MARGAROT	Colson
PIPETTE.	Ricquier
NAMOUN.	Mmes Grivot
MADAME JOURDEUIL. . .	Alexis
LOUISE.	Hébert



LE SACRIFICE

ACTE PREMIER

Une salle à manger du rez-de-chaussée, très gaie, très claire; meuble de chêne blanc. Au fond, porte entr'ouverte donnant sur la cuisine, où l'on voit reluire, par éclairs, le ventre rouge des poêlons et les fers-blancs frais étamés. Au-dessus de la porte du fond, une grosse médaille d'argent dans de grands lauriers dédorés. A gauche, au premier plan, une croisée; au deuxième plan, dans le pan coupé, porte d'entrée sur une rue de village. Entre cette porte et la croisée, un petit poêle de faïence. A droite, un grand buffet à étagères chargé de faïences. Une table contre le mur... Le long des murs, médaillons, croquis, esquisses, tableautins.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDEUIL, LOUISE

Madame Jourdeuil est assise, lunettes au nez, près de la table de droite. Elle a sur ses genoux un gros registre ouvert; sur la table, à côté d'elle, des quittances, des factures. Louise, les manches retroussées, un grand tablier blanc devant elle, sort de la cuisine, battant des œufs dans un plat à fleurs.

MADAME JOURDEUIL, *les yeux dans son registre.*

Six, douze, quinze, vingt-quatre.

LOUISE, *s'approchant doucement.*

Dis donc, maman.

MADAME JOURDEUIL.

Je pose quatre et je retiens deux.

LOUISE, *plus haut.*

Maman !

MADAME JOURDEUIL.

Et je retiens deux...

LOUISE, *très fort.*

Maman !

MADAME JOURDEUIL.

Hein ?

LOUISE.

Enfin, c'est heureux. Dis donc, maman, devine ce que ta fille est en train de faire ?

MADAME JOURDEUIL, *sans regarder.*

Quoi donc ! une omelette ?...

LOUISE.

Ah ! bien oui, une omelette ? fi donc !... une crème...

MADAME JOURDEUIL.

Une crème ? oh ! oh !

LOUISE.

Et une vraie, je t'en réponds. Flaire-moi cela ; hein ! quel parfum...

MADAME JOURDEUIL.

Exquis. *(Retournant à son registre.)* Je pose quatre. Je pose...

LOUISE.

C'est Henri qui va être étonné ! Lui qui dit toujours : « Pour les crèmes, il n'y a que maman. » Voyons, est-ce que tu as jamais rien fait d'aussi pur ?...

MADAME JOURDEUIL.

Moi ? jamais... Et je retiens deux.

LOUISE, *éclatant de rire.*

Encore !... Mais, maman, il y a une heure que tu retiens deux ; tu ne peux pourtant pas retenir deux comme cela toute la vie.

MADAME JOURDEUIL.

Allons, allons, fillette, laisse-moi faire mes comptes. Tu ne songes pas que c'est le trente et un aujourd'hui, petite malheureuse.

LOUISE.

Mais si, j'y songe; j'y songe même plus que toi, que c'est le trente et un... le trente et un juillet.

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! mon Dieu ! quoi donc ? Tu me fais peur... Est-ce que nous avions quelque chose à payer ? Pourtant mon cahier d'échéances...

LOUISE.

Mais non... mais non... il ne s'agit point d'échéances... Est-ce que l'on fait de belles crèmes dans ce

goût-là en l'honneur des jours d'échéance... Voyons, trente et un juillet, cette date ne te dit rien ?

MADAME JOURDEUIL.

Trente et un juillet...

LOUISE.

Il y a aujourd'hui six ans, Henri arrivait à Venise...

MADAME JOURDEUIL, *tressaillant.*

Ah !

LOUISE.

... Tombait à la mer en débarquant, et sans Pierre Franqueyrol...

MADAME JOURDEUIL.

C'est vrai, pourtant... C'était dans le mois de juillet. Brrr !... quel souvenir !

LOUISE.

Hein ! c'est un anniversaire qui compte, celui-là... Et comme ça tombe bien... juste un jeudi, le jour d'Henri... Aussi je me suis distinguée, va ! pour le diner... Une crème, des croquettes, puis au dessert une surprise... oh ! mais une surprise !

MADAME JOURDEUIL, *rêveuse.*

Six ans !... Dire que sans ce brave Pierre, il y a six ans que je ne verrais plus mon fils.

LOUISE.

C'est égal ! En voilà un, ce Pierre Franqueyrol; s'il passe jamais par ici, c'est lui qui en aura une crème... Celle-ci ?... Oh ! celle-ci n'est rien à côté.

MADAME JOURDEUIL.

Bah ! qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire chez nous, cet enragé-là ? Il est toujours en mer, toujours en voyage. Il ne pourrait pas amener son bateau à Ville-d'Avray. *(Reprenant son registre.)* Je crois bien que nous ne le connaîtrons jamais.

LOUISE.

Singulier ami, tout de même, qu'un ami comme celui-là. On en parle tous les jours, on lui écrit, on l'adore, et on ne l'a jamais vu. C'est-à-dire que si M. Pierre venait à Paris, nous pourrions nous trouver dans la même rue, dans le même omnibus, sans nous en douter.

MADAME JOURDEUIL, *distraite.*

Mon Dieu, oui.

LOUISE.

J'ai souvent songé à cela. Bien souvent, dans la rue, en passant à côté d'un monsieur, il m'est arrivé de me dire : Pourtant, si c'était lui ! et tout de suite le cœur me battait. Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé, à toi, dis, maman ? dis ?... dis ?...

MADAME JOURDEUIL, *dans son gros livre.*

Oh ! je t'en supplie, ma petite enfant, laisse-moi finir ; ton frère va arriver, et tu sais que je tiens à ce qu'il trouve toujours tous nos comptes bien en règle.

LOUISE.

Ah çà ! mais... Il y en avait donc bien long, cette fois-ci ? *(Elle va poser la crème sur la table et revient vers sa mère.)* Voyons, expliquez-vous, monsieur le

ministre des finances, et tâchez de répondre aux in... aux inter... oui, c'est cela... aux interpellations de la Chambre.

MADAME JOURDEUIL.

Tu ris, toi... tu es bien heureuse.

LOUISE.

Mais non, maman, je ne ris pas... Je parle comme le journal de papa, un journal qui ne rit jamais... *(S'appuyant sur le dossier du fauteuil.)* Fais voir un peu ce vilain livre ?

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! ma pauvre Louise, je suis épouvantée. Tiens, regarde, nous avons encore plus dépensé ce mois-ci que le mois dernier.

LOUISE, *regardant par-dessus l'épaule de sa mère.*

Ce n'est pas étonnant, tout est si cher, à la campagne !... Et puis, ce mois-ci, j'ai fait venir beaucoup de musique.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! ce n'est pas ta musique. C'est plutôt moi, avec ce maudit chapeau lilas que vous m'avez forcée d'acheter. Comme si j'avais besoin d'un chapeau lilas, je vous demande.

LOUISE.

Mais oui, mais oui, tu en avais besoin. Est-ce que tu pouvais offrir le pain bénit avec une méchante capote de l'an dernier ?... D'abord un chapeau lilas n'est pas une grosse affaire, après tout.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin, les chiffres sont là... Plus nous allons, plus notre dépense augmente, et quand je songe que c'est notre pauvre Henri qui doit subvenir à tout...

LOUISE.

Ah çà ! d'où te viennent donc toutes ces vilaines idées aujourd'hui ?... Est-ce que c'est ce gros livre qui te les donne ? Prends garde, je vais dire à Henri de te le confisquer.

MADAME JOURDEUIL.

Je te le défends bien, par exemple ! Tu m'entends, Louise ? Jamais un mot là-dessus à ton frère.

LOUISE, *elle a repris sa crème et la bat avec animation.*

Ah ! si Henri n'était pas riche, s'il se privait de manger pour nous donner du pain, je comprendrais tes inquiétudes, tes remords, et, certes, je les partagerais; mais enfin, ce n'est pas le cas : mon frère a du succès *(baissant la voix)* et du talent, quoi qu'en dise papa. Sa peinture se vend bien... il gagne beaucoup d'argent, alors quoi ?...

MADAME JOURDEUIL.

On a beau gagner de l'argent, c'est lourd, une famille, quand on est seul et qu'on porte tout.

LOUISE.

Bah ! petite mère, nous ne pesons pas bien gros, toi et moi; d'ailleurs, si la charge est trop lourde pour un seul, il fallait rester à Paris ; moi, j'aurais porté quelque chose. J'avais mes diplômes, j'aurais

donné des leçons, mais ici c'est impossible. Les paysans de Ville-d'Avray ne me trouveraient pas assez huppée pour leurs demoiselles. Il leur faut les premiers pensionnats de Paris, le Sacré-Cœur, les Oiseaux... Tiens, encore ce matin, la mère Gogue, notre laitière, me disait tranquillement : « J'ons envie d'envoyer Phrasie aux Moigneaux !... » Que veux-tu que je fasse de mes diplômes, avec ces Moigneaux-là !

MADAME JOURDEUIL, *souriant.*

Je vois que tu lui tiens rancune, à ce pauvre Ville-d'Avray.

LOUISE.

Moi ?... pas du tout ; seulement, je continue à me demander ce que nous y sommes venus faire.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon enfant, tu le sais bien, c'est pour ton père. Il avait besoin de la campagne pour sa santé, pour son travail.

LOUISE.

Pour sa santé, peut-être, mais pour son travail... Je ne sais pas, moi ; *(bas)* mais il me semble que mon père ne fait guère plus de peinture ici qu'à Paris.

MADAME JOURDEUIL.

Hé ! ma fille, ton père est un grand artiste... Ces hommes-là ne sont pas à la tâche comme des manœuvres. Pour travailler, il leur faut l'inspiration, qu'est-ce que tu veux ?

LOUISE, *souriant.*

Henri est un grand artiste, lui aussi, mais s'il faisait comme mon père, s'il passait tout son temps chez les marchands de bric-à-brac de Versailles à chercher des assiettes à fleurs et des moutardiers Louis XV, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

MADAME JOURDEUIL, *très émue.*

Voilà de mauvaises paroles, Louise, et qui me font beaucoup de peine. Ce n'est pas ainsi que tu devrais parler de ton père. Pauvre homme ! Lui qui est si bon, qui nous aime tant... non ! vrai...

LOUISE, *posant sa crème et s'agenouillant près de sa mère.*

Tiens ! je suis bête... gronde-moi... que veux-tu ? quand je te vois de l'ennui, je deviens méchante. *(Bruit de roues, grelots, bouquin d'omnibus.)* Ah ! l'omnibus, Henri n'est pas loin. *(Elle se relève.)*

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! mon Dieu ! et mes yeux qui sont tout rouges.

LOUISE.

Tu as ton livre, cache-toi derrière.

MADAME JOURDEUIL, *reprenant son registre.*

Tu as raison.

LOUISE.

Du reste, attends, je vais faire une habile diversion avec ma crème. *(Elle va chercher son plat. On sonne.)* Entre donc ! la clef est sur la porte. *(On entend grincer la clef dans la serrure, maladroitement.)*

MADAME JOURDEUIL, *dans son registre.*

Et je retiens deux.

LOUISE, *tendant son plat victorieusement vers la porte qui s'ouvre.*

Qu'est-ce que c'est que ça, Henri ?

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANQUEYROL, *brun, hâlé, tenue de voyage, accent provençal.*

FRANQUEYROL, *très gravement et regardant la crème.*

Ça !... c'est une crème, mademoiselle.

LOUISE, *stupéfaite.*

Mais, monsieur...

FRANQUEYROL, *tenant le plat.*

Prenez garde ! l'assiette va chavirer.

MADAME JOURDEUIL, *ôtant ses lunettes.*

Qui est là, donc ?

LOUISE, *faisant un pas en arrière.*

Mais vous vous trompez, monsieur ; qui demandez-vous ?

FRANQUEYROL.

Oh ! non, je ne me trompe pas, mademoiselle Louise. Je vous connais bien, et cette bonne dame

là-bas, qui me regarde en ouvrant de grands yeux, je la connais bien aussi. Bonjour, maman. *(Louise commence à deviner.)*

MADAME JOURDEUIL, *saluant avec embarras.*

Bon... jour..., monsieur.

FRANQUEYROL.

Appelez-moi donc votre enfant, comme dans vos lettres.

LOUISE, *très fort.*

Maman, c'est M. Pierre. *(Elle se sauve dans la cuisine avec sa crème.)*

MADAME JOURDEUIL.

Monsieur Pierre !

FRANQUEYROL, *s'avançant.*

Eh ! pardieu, oui ! c'est M. Pierre... C'est ce forban de Pierre Franqueyrol qui vient du bout du monde, tout exprès pour vous embrasser, seulement je vois bien que vous le trouvez trop noir.

MADAME JOURDEUIL.

Voulez-vous vous taire, méchant garçon, *(ouvrant ses bras)* et venir là tout de suite ?

FRANQUEYROL, *lui sautant au cou.*

Hé ! allons donc ! *(Se retournant.)* Et vous, mademoiselle... Là, quand je vous disais qu'on me trouvait trop noir.

MADAME JOURDEUIL, *remontant.*

Tu l'entends, fillette.

LOUISE, *par la porte entr'ouverte, on la voit dans la cuisine quitter dare dare son tablier et rabaisser ses manches.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il serait noir comme l'oncle Tom, que cela ne m'empêcherait pas de l'embrasser. *(Elle accourt.)* Et de bon cœur, encore.

FRANQUEYROL.

A la bonne heure ! *(Il l'embrasse à pleines joues.)*

MADAME JOURDEUIL.

A nous deux, maintenant. *(Elle le fait asseoir.)* Mettez-vous là que je vous voie, que je vous regarde bien à mon aise.

FRANQUEYROL, *riant.*

Faites..., maman,... ne vous gênez pas.

MADAME JOURDEUIL.

Ainsi, c'est vous, vous voilà... voilà l'homme à qui je dois d'avoir encore mon enfant.

FRANQUEYROL.

Boun Diou ! Qu'est-ce que vous allez chercher à... mais c'est de l'histoire antédiluvienne.

LOUISE, *gravement.*

Trente et un juillet mil huit cent soixante, juste six ans aujourd'hui.

FRANQUEYROL.

Té ! cette rencontre, d'arriver ce jour-là... Ma foi !... tant pis !/ j'ai l'air de l'avoir fait exprès... c'est prétentieux...

MADAME JOURDEUIL, *elle lui a pris les mains, le regarde attentivement, et parle à demi-voix, comme à elle-même.*

Quand mon enfant allait mourir, voilà la main qui l'a arraché de l'eau; voilà les yeux qui l'ont veillé pendant un mois, anxieux, toujours ouverts comme les yeux d'une mère. *(Très émue.)* Ah! écoutez, je suis bien contente de vous voir. *(Elle veut porter la main de Franqueyrol à ses lèvres.)*

FRANQUEYROL, *très ému, se lève brusquement et retire sa main.*

Et moi aussi, cap de Diou! je suis content de vous voir; mais est-ce que nous n'avons rien de mieux à nous conter que cet ancien récit de sauvetage? D'abord, vous saurez, pour votre gouverne, qu'en vous tirant votre garçon de l'eau, c'est encore moi qui ai fait la meilleure affaire. Toutes les chances à la fois: je suis fou de peinture, je repêche un grand peintre; je n'avais pas d'amis, je m'en suis fait un. Je n'avais plus de maman, j'en ai retrouvé une, et du bon coin encore. Vous voyez que ce n'est pas vous qui devez parler de reconnaissance.

MADAME JOURDEUIL, *tournée vers Louise.*

Hein! le brave enfant! Je voudrais qu'Henri fût là pour l'entendre.

FRANQUEYROL.

Té! mais, au fait, pourquoi n'est-il pas là, cet Henri?

LOUISE, *allant vers la fenêtre de gauche.*

Nous l'attendons.

FRANQUEYROL.

Comment ! il n'est pas encore arrivé ?

MADAME JOURDEUIL.

Mais non, cela m'étonne ; il vient toujours par ce train.

LOUISE, *à la fenêtre.*

Oh ! il ne peut pas tarder.

FRANQUEYROL.

Et M. Jourdeuil ? Je ne le vois pas. Est-ce qu'il est à Paris, lui aussi ?

MADAME JOURDEUIL, *très vite.*

Mais non, mais non... il est ici... Ah ! mon Dieu ! et nous qui ne pensons pas... Vraiment, je crois que vous nous avez rendues folles ; va donc vite voir à l'atelier, Louise...

LOUISE, *sans bouger de la fenêtre.*

Oui, mère...

MADAME JOURDEUIL.

Mon pauvre Jourdeuil ! va-t-il être heureux, lui qui désire tant vous connaître !...

FRANQUEYROL.

Et moi, donc.

LOUISE, *s'arrachant de la fenêtre.*

C'est ennuyeux. Henri ne vient pas. *(A Franqueyrol.)* Est-ce que vous l'avez vu aujourd'hui, monsieur ?

FRANQUEYROL.

Mais non, mademoiselle, j'arrive, moi, j'arrive... Il n'y a pas trois heures que je suis à Paris, et j'en ai bien passé deux à courir après ce scélérat sans pouvoir mettre la main dessus. D'abord, je suis allé rue Saint-Georges.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! il n'est plus là depuis deux mois.

FRANQUEYROL, *souriant.*

Je l'ai bien vu... De la rue Saint-Georges, j'ai couru rue de l'Ouest, au nouveau domicile : personne...

LOUISE.

Pas même Namoun ?

FRANQUEYROL.

Namoun ?

LOUISE.

Oui, son domestique, un petit Arabe.

FRANQUEYROL.

Comment ! c'est son domestique, ce bédouin que j'ai trouvé roulé dans son burnous au travers de l'escalier... Eh ben !... il est gentil... Croiriez-vous que le drôle m'a entendu demander son maître à toutes les sonnettes de la maison, et qu'il n'a pas même tourné la tête de mon côté ?

MADAME JOURDEUIL.

C'est bien de lui.

FRANQUEYROL.

Heureusement que je me suis souvenu d'un certain dîner du jeudi dont on me parlait beaucoup dans les lettres, sans quoi je serais encore à courir.

MADAME JOURDEUIL.

Vraiment, je ne sais pas pourquoi Henri s'obstine à garder ce Namoun ; il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il reste couché tout le jour. Avec cela, un charabia.

FRANQUEYROL.

Ah ! oui, le sabir... bono... macach bono, bezeff.

LOUISE.

Tiens ! vous le savez...

FRANQUEYROL.

Ce n'est pas difficile. Depuis la conquête de l'Algérie, toutes les cuisinières parlent cette langue-là.

LOUISE, *naïvement.*

Les cuisinières ?... pourquoi ?

FRANQUEYROL.

Oh ! parce que... parce que... pour rien, au fait. *(A part.)* Tu es bête, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin, ce drôle-là n'a rien pour lui... il est gourmand, sournois, et mauvais, ah !...

LOUISE.

Mais non, maman, c'est une idée... Namoun n'est pas méchant... Parce qu'une fois tu lui as vu faire

une grimace dans le dos de papa ! voyons, c'est un enfant, et puis papa le taquine toujours.

FRANQUEYROL.

Oh ! oh !... Je vois qu'il ne fait pas bon attaquer Namoun devant mademoiselle Louise.

LOUISE.

C'est vrai, je l'aime beaucoup. C'est si touchant, si vous saviez, l'histoire de ce petit homme. Figurez-vous qu'il est arrivé à Paris il y a deux ans, derrière un bataillon de turcos dans lequel son frère Lakdar était tambour. Il faut vous dire que pour Namoun, ce Lakdar, tambour Lakdar, comme il l'appelle, c'était une adoration... Plus que la mère, plus que le père, plus que tout... Malheureusement, après six mois de Paris, voilà tambour Lakdar qui meurt de la poitrine. Pensez quel désespoir ! Il ne manquait pas d'autres tambours au bataillon, mais pour Namoun, il n'y avait qu'un tambour au monde, tambour Lakdar... Si bien, qu'au bout de quelque temps, quand les turcos sont partis et qu'ils ont parlé d'emmener Namoun avec eux, l'enfant s'y est obstinément refusé, et comme il avait peur qu'on l'emmenât de force, la veille du départ, il s'est sauvé de la caserne, et ses camarades sont partis sans lui... Deux jours après, des amis d'Henri, traversant le Père-Lachaise, trouvaient accroupi dans l'herbe, près d'une tombe, un petit Arabe aux trois quarts mort de faim et de froid ; c'était Namoun, qui tenait compagnie à son frère Lakdar dans le grand cimetière des Roumis.

FRANQUEYROL, *se détournant pour cacher une larme.*

Ah ! je suis bête, décidément...

LOUISE, *s'adressant à lui.*

Maintenant, dites du mal de Namoun, si vous voulez; moi, je suis prête à tout lui pardonner à cause de son tambour Lakdar... Dam !... c'est peut-être parce que j'en ai un tambour, moi aussi. Vous comprenez... Tambour Henri.

MADAME JOURDEUIL.

Est-elle sotte, cette petite fille, de vous faire pleurer comme cela quand on est bien content !

LOUISE.

Là ! là ! j'ai fini. *(Décrochant un chapeau de paille pendu à la muraille.)* Je vais chercher mon père.

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, le pauvre homme; cours vite.

FRANQUEYROL.

Si vous voulez que j'y aille, mademoiselle ?

LOUISE, *sans bouger de place.*

Oh ! non ! c'est inutile... l'atelier est à deux pas.

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien ! va donc !

LOUISE.

Oui, mais c'est que... *(Elle montre la cuisine.)*

MADAME JOURDEUIL.

Quoi ?... *(Louise dit un mot à voix basse.)* Hein ?... *(Louise répète son mot très bas.)* Plaît-il ?...

LOUISE, *impatientée, très haut.*

Mes croquettes, là !... mes croquettes qui sont sur le feu, si elles brûlent...

MADAME JOURDEUIL.

C'est bon, c'est bon, je m'en charge.

FRANQUEYROL.

Je crois bien, que nous nous en chargeons... Merci ! laisser brûler des croquettes.

LOUISE.

Alors, je puis m'en aller tranquille.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, oui.

LOUISE, *revenant.*

Ah ! tu sais, maman, défense de regarder dans le buffet.

MADAME JOURDEUIL, *la poussant.*

Mais va-t'en donc !

LOUISE.

C'est là qu'est la surprise. *(Elle se sauve en riant.)*

SCÈNE III

FRANQUEYROL, MADAME JOURDEUIL.

FRANQUEYROL.

C'est joli, du rire de seize ans... on dirait qu'on secoue des perles.

MADAME JOURDEUIL.

Vous la trouvez gentille, n'est-ce pas?

FRANQUEYROL.

Et vous?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! moi, je ne compte pas, je suis la maman.

FRANQUEYROL, *vivement.*

Est-ce que mademoiselle Louise est Parisienne?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! du Paris pur sang... du Paris de la rue Montmartre, comme son frère.

FRANQUEYROL.

Ah çà! qu'est-ce qu'on m'avait donc dit?... Je croyais qu'en fait de jeunes filles, on ne trouvait plus à Paris, à l'heure qu'il est, que de jolis petits monstres, tout en crin et en acier, de gentils agents de change à chignons, très secs, très froids, très ergoteurs, et spécialement dressés pour le Parisien d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas vrai, cap de Diou! ce n'est pas vrai. Les Parisiens ne l'ont pas encore exproprié, ce type divin de la femme enfant, avec son rire clair et ses yeux limpides. Il y a encore des petites filles à Paris, n'est-ce pas, maman?

MADAME JOURDEUIL.

Oui, sans doute; pourtant, il ne faut pas croire qu'à Paris toutes les demoiselles soient comme Louise... Il y en a d'autres.

FRANQUEYROL, *souriant.*

Vraiment?

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, vous savez, moi, je suis comme toutes les mères; je ne vois rien d'aussi beau que les miens... Cet Henri, hein? quel cœur! quelle nature!...

FRANQUEYROL.

Et quel talent!

MADAME JOURDEUIL.

Il a du talent?

FRANQUEYROL.

S'il en a, le bandit; mais il y a six ans, quand je l'ai connu, ce n'était qu'un enfant encore, et c'était déjà presque un maître.

MADAME JOURDEUIL.

Ah! dam, il tient cela de son père! Vous savez que M. Jourdeuil a été une célébrité à son époque; en 1825, nous avons eu une médaille. *(Elle montre les lauriers académiques du panneau.)* Et c'était bien plus difficile alors que maintenant.

FRANQUEYROL, *à part.*

Ça doit être du père Jourdeuil, cette pensée-là.

MADAME JOURDEUIL.

Malheureusement, depuis, les années sont venues, la maladie, les chagrins, les pertes d'argent; Jourdeuil était si bon, tout le monde l'a exploité. En avons-nous nourri, des camarades d'atelier! J'en avais toujours quatre ou cinq à la maison. Comme il me disait quelquefois: « Que veux-tu, ma femme, je suis né les mains ouvertes, jamais je ne pourrai

les fermer. » Pauvre homme, il a bien fallu qu'il les fermât, cependant. Un beau jour, son meilleur ami, un nommé Pipette, dont il avait répondu pour une somme très forte, a disparu subitement, la veille de l'échéance. Mon mari a payé sans rien dire, mais ç'a été pour lui un coup terrible, et il ne s'en est jamais bien relevé.

FRANQUEYROL.

Pourtant, les succès de son fils doivent l'avoir remonté maintenant.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! sans doute. Au fond, il en est très fier. Mais c'est égal. *(Bas, regardant autour d'elle.)* Ne lui en parlez pas trop ; vous comprenez, quand on est vieux, on est toujours un peu triste de voir le succès s'en aller tout à la jeunesse, tandis que soi-même... Hein ! faut-il que je vous aime, pour vous dire toutes ces choses-là ?...

FRANQUEYROL.

Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas !

MADAME JOURDEUIL.

Non !... mais, c'est vrai, avec vous je me sens si à l'aise ! Il me semble que je vous connais depuis vingt ans... Et, tenez, mon cher enfant *(elle va voir à la fenêtre)*, puisque nous sommes seuls encore un moment, je vais vous faire une petite confidence.

FRANQUEYROL, *flairant du côté de la cuisine.*

Pardon ! vous ne sentez pas ?

MADAME JOURDEUIL.

Quoi donc ?

FRANQUEYROL.

Vite, vite, les pompes ! les pompes !... Je suis sûr que les croquettes brûlent.

MADAME JOURDEUIL, *riant et courant vers la cuisine.*

Miséricorde !

FRANQUEYROL.

Avez-vous besoin de moi ?

MADAME JOURDEUIL.

Non... non...

FRANQUEYROL.

Pour faire la chaîne ?

MADAME JOURDEUIL.

C'est inutile ! *(Elle pousse la porte.)*

SCÈNE IV

FRANQUEYROL, *seul.*

Dieu ! les braves gens... la bonne maison... ça vous dégoûterait des voyages, un coin comme celui-ci. *(Il s'allonge dans le fauteuil et regarde autour de lui.)* C'est clair, c'est gai, et en même temps si calme !... Puis, je ne sais pas... Il y a du bonheur dans l'air, ici, on se sent bien... C'est comme... c'est comme une maison de santé pour les âmes. *(La tête renversée, les yeux demi-clos.)* Tout de même, ce doit être agréable, le soir, quand on rentre, de voir un petit chapeau de paille qui se penche à la fenêtre

pour vous regarder venir, et de trouver au logis une petite fée, avec un grand tablier blanc, en train de vous battre une crème. *(Il fait le geste.)* « Qu'est-ce que c'est que ça, Henri ? » Ah ! mon pauvre vieux Franqueyrol, ce n'est pas pour toi qu'on en battra jamais, des crèmes comme celle-là.

SCÈNE V

MADAME JOURDEUIL, FRANQUEYROL.

MADAME JOURDEUIL, *accourant du fond.*

Voilà ! c'est fait !...

FRANQUEYROL, *arraché en sursaut à son rêve.*

Ah ! eh bien ?...

MADAME JOURDEUIL.

Pas de mal... Je suis arrivée à temps.

FRANQUEYROL.

Hum ! ça sentait pourtant bien le roussi.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! si peu de chose. *(Approchant une chaise.)* Voyons, maintenant, que je vous fasse ma confidence.

FRANQUEYROL, *comiquement.*

Oh ! oh ! une confidence...

MADAME JOURDEUIL.

Ne riez pas. Ce que j'ai à vous dire est très sérieux... Il s'agit de votre ami.

FRANQUEYROL.

D'Henri ?

MADAME JOURDEUIL.

Oui, d'Henri, qui m'inquiète beaucoup.

FRANQUEYROL.

Bah ! qu'est-ce qu'il lui arrive donc ?

MADAME JOURDEUIL, *avec un soupir.*

Ah ! je ne sais pas ce qui lui arrive, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis quatre ou cinq mois, mon enfant n'est plus le même. D'abord, au lieu de venir nous voir plusieurs fois dans la semaine, comme il faisait, il ne vient plus qu'une fois, et encore en retard, vous voyez.

FRANQUEYROL.

C'est qu'il travaille beaucoup, sans doute.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, je veux bien. Mais quand il est ici, pourquoi a-t-il l'air si triste ? pourquoi ne mange-t-il pas ?... Car, c'est un fait, il ne mange pas... Autrefois, il était gai, confiant, il nous parlait toujours de ses projets, de ses travaux... Maintenant, rien. Et puis, si vous voyiez comme il nous arrive toujours fiévreux, les yeux creusés, les mains brûlantes... Je suis sûre qu'il y a dans la vie de notre enfant quelque grand malheur, qu'il ne veut pas ou ne peut pas nous dire.

FRANQUEYROL.

Voilà bien les mères; tout de suite quelque grand malheur !... On dirait que leurs enfants sont des boîtes à catastrophes. Eh bien ! quoi ? Henri a peut être quelque ennui en ce moment.

MADAME JOURDEUIL.

Mais quel ennui, en définitive ? Ses affaires vont très bien... Il vient de déménager, de s'installer richement. Il paraît que c'est magnifique chez lui. Je dis : il paraît, parce que je n'y suis pas allée. Encore une des choses qui m'inquiètent... Concevez-vous cela ?... Depuis qu'il a déménagé, il ne nous a pas dit une seule fois d'aller chez lui... Et quand on lui parle, il faut voir comme ça le gêne... Tenez ! voulez-vous que je vous dise ce que je crois ? *(Baissant la voix.)* Je crois qu'il a connu quelque mauvaise femme...

FRANQUEYROL, *stupéfaction comique.*

Bah !... après tout, il vaut encore mieux qu'il fasse de mauvaises connaissances que s'il faisait de mauvais tableaux...

MADAME JOURDEUIL.

Hé ! je me moque bien de ses tableaux... je ne suis pas une artiste, moi, je suis une mère, et je veux avant tout que mon enfant ne se tourmente pas... Est-ce que ses tableaux me le rendront, si cette femme me le tue ?

FRANQUEYROL.

Comment ! vous en êtes encore là ? Vous croyez aux femmes qui tuent les hommes !...

MADAME JOURDEUIL.

Cela se voit tous les jours.

FRANQUEYROL.

Jamais de la vie... Du reste, si ceci peut vous rassurer, je vais à mon tour vous faire une confidence : votre fils a dans le cœur une grande et belle affection.

MADAME JOURDEUIL, *très troublée.*

Ah !

FRANQUEYROL.

Qui le met à l'abri de toutes les tentations et de toutes les sottises.

MADAME JOURDEUIL.

Vous la connaissez ?

FRANQUEYROL.

Oui.

MADAME JOURDEUIL, *avec hésitation.*

Est-ce qu'elle est bien jolie ?

FRANQUEYROL.

Qu'est-ce que ça vous fait ? C'est donc vrai que les mères sont jalouses... Allons ! rassurez-vous ; ce n'est pas cette femme-là qui essaiera de vous faire du tort dans le cœur de votre enfant.

MADAME JOURDEUIL.

C'est égal ! Tout ce que vous me dites ne me

tranquillise qu'à demi. Je sens que mon fils n'est pas heureux, qu'il a quelque chose, enfin. *(Avec effusion, en lui prenant les mains.)* Je vous en prie, mon ami Pierre, faites-lui dire ce qu'il a. Je sais qu'il est des confidences qu'on ne fait pas à sa mère, mais vous, il ne vous cachera rien... Parlez-lui, questionnez-le, regardez bien dans son cœur. Et quand vous saurez ce qui le tourmente...

FRANQUEYROL.

Quand je saurai ce qui le tourmente?

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien !... Eh bien !... *(Souriant.)* Vous viendrez me le dire.

FRANQUEYROL, *l'embrassant sur le front.*

Sainte mère, va !

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors, chantant à pleine voix, sur l'air de* Charles Six.

Guerre aux bourgeois...

MADAME JOURDEUIL.

Chut ! mon mari...

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors.*

Jamais, jamais en France...

LOUISE, *en dehors.*

Mais, tais-toi donc, papa ! *(La porte s'ouvre.)*

SCÈNE VI

Les Mêmes, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

Le père est en vareuse, la tête nue, ses grands cheveux au vent, sa palette et ses pinceaux à la main.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Où est-il, ce Franqueyrol ? où est-il ?

FRANQUEYROL, *allant au-devant de lui la main tendue.*

Présent.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voyons... voyons... *(Il amène Franqueyrol dans le jour de la fenêtre.)* Oh ! superbe, mes enfants, superbe ! Une vraie tête de pirate... *(Lui tendant les bras.)* Embrassons-nous, ma vieille branche !...

FRANQUEYROL.

Je crois bien !

LE PÈRE JOURDEUIL, *le contemplant.*

Est-il beau, est-il campé ! On dirait le grand bonhomme du milieu dans le tableau de Girodet. *(En gesticulant, il envoie sa palette dans les yeux de sa femme.)*

MADAME JOURDEUIL, *doucement.*

Pose donc ta palette, mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ma palette ?... Tiens ! c'est vrai, en voilà une distraction.

LOUISE, *riant.*

Oh ! une distraction.

MADAME JOURDEUIL, *la tirant par la manche.*

Chut !

FRANQUEYROL, *au père Jourdeuil.*

C'est beau, pour un artiste, d'être surpris la palette au poing.

LE PÈRE JOURDEUIL, *triomphant.*

N'est-ce pas ? *(Il pose sa palette et ses pinceaux sur le petit poêle.)*

LOUISE, *bas, à sa mère.*

Mais, puisque je te dis qu'il est retourné exprès pour la chercher.

MADAME JOURDEUIL.

Tiens ! tu m'ennuies... va-t'en voir si tes croquettes brûlent. *(Louise embrasse son père en passant et s'en va à la cuisine.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vieux Franqueyrol, va !... quelle bonne surprise. *(Lui frappant sur l'épaule.)* Y a-t-il longtemps qu'on l'attendait !

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! oui, il y a longtemps, et c'est une cruauté de faire ainsi languir les gens.

FRANQUEYROL.

Que voulez-vous ?... Ce n'est pas ma faute; si seulement Ville-d'Avray avait été dans les mers de Chine... Je serais venu vous voir tous les jours.

MADAME JOURDEUIL.

Allez donc, coureur.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Enfin, coureur ou non, nous lui devons une fière chandelle, et puisque le voilà, nous allons la lui brûler, par les deux bouts encore... Et d'abord, arrosons la bienvenue... Hé, Lisette !

LOUISE, *de la cuisine.*

Père ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Apporte-nous mon vieux madère, tu sais, l'étiquette jaune, celui que j'appelle les grandes occasions.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon ami, nous allons dîner... Est-ce que tu ne crains pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

J'espère bien que nous allons dîner, j'ai mon estomac dans mes bottes.

FRANQUEYROL, *riant.*

Savez-vous que votre malade a l'air assez gaillard ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *changeant subitement de ton.*

Gaillard... gaillard... pas tant que ça...

FRANQUEYROL, *ironiquement.*

Bagasse !

LE PÈRE JOURDEUIL.

J'ai toujours mes douleurs de tête... J'ai été trop secoué, voyez-vous, depuis quelques années... Non ! vrai, les camarades m'ont fait de mauvaises charges. *(Baissant la voix.)* Vous avez su mon histoire avec Pipette, hein ?... C'est celle-là surtout qui m'a démoli... Puis, mon cher, la vie d'artiste ! Ça vous use, ça vous use... *(Redevenant gai.)* Bah ! c'est égal, la façade n'est pas trop endommagée...

FRANQUEYROL.

Comment donc, elle est toute neuve, la façade !

MADAME JOURDEUIL, *rayonnante.*

N'est-ce pas, qu'il est resté jeune ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Le fait est que quand je regarde tous ces peintraillons d'aujourd'hui, un tas de brèche-dents et de chauves...

LOUISE.

Pardon... pardon, monsieur mon père; Henri est un de ces peintraillons d'aujourd'hui, mais il n'est ni brèche-dents, ni chauve.

FRANQUEYROL, *à part.*

Quel vaillant petit cœur !

LOUISE.

Il a même de très beaux cheveux.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il en a, le lâche! mais il les coupe. Eh bien! moi, je les porte aussi longs que je peux, et fièrement, comme un drapeau, le drapeau de Raphaël et du Léonard.

MADAME JOURDEUIL.

Ça, c'est vrai, fillette, le Léonard avait de grands cheveux comme ton père, c'est de l'histoire. *(Louise va se remettre à la fenêtre.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

Crinière si l'on veut, ma crinière m'est chère, et si elle meurt avant moi, tant pis! je porterai perruque, ne fût-ce que pour étonner les bourgeois et pour protester contre l'époque mercantile où nous vivons. Pas vrai, Franqueyrol? *(Ils trinquent.)*

FRANQUEYROL.

Le fait est que le vent n'est pas bien bon pour les arts; depuis quelques années, nous tournons un peu trop à l'Américain, en France.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Comment, à l'Américain!... mais les Américains sont cent fois plus artistes que nous...

FRANQUEYROL.

Oh! que non...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non! *(Il se lève.)* Eh bien, mon cher, l'homme qui vous parle, Henri-Charles-Alexis Jourdeuil, connu dans les arts sous le nom de Jourdeuil-le-Vieux, comme on disait Palma-le-Vieux, Charles-Alexis

Jourdeuil, élève et ami du baron Gros, médaillé en 1825. *(A sa femme.)* Tu sais, toi, si c'était facile d'être médaillé en 1825 ?

MADAME JOURDEUIL, *avec conviction.*

Ah !

FRANQUEYROL, *à part.*

Parbleu !

LE PÈRE JOURDEUIL, *d'une voix terrible.*

Monsieur, cet homme-là ne trouve plus à vendre un seul de ses tableaux en France, pas un ! *(Approchant sa tête de l'oreille de Franqueyrol.)* Vous comprenez, je leur fais peur, à ces gandins !... Et savez-vous qui les a recueillis, ces magnifiques Jourdeuil-le-Vieux, dont la France ne voulait plus ? L'Amérique, mon brave homme, l'Amérique !

MADAME JOURDEUIL.

C'est la vérité, ils sont fous de sa peinture, là-bas...

FRANQUEYROL.

Tant mieux, voilà qui me réconcilie un peu avec eux.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh ! c'est une belle race, allez ! et qui m'a bien compris... J'ai des commandes par-dessus la tête... Si je voulais gagner beaucoup d'argent... mais je n'y tiens pas. *(Avec intention.)* Je ne suis pas un spéculateur, moi... Je travaille lentement, à mes heures, avec amour, et pourvu que je puisse me payer de temps en temps une belle pièce de faïence...

FRANQUEYROL, *montrant les étagères.*

Oui, je vois que vous avez cette passion.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! ici, ce n'est rien, c'est à l'atelier qu'il y en a.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, j'ai quelques jolis morceaux. C'est moi qui possède le fameux prie-Dieu d'Henri III avec les portraits des mignons sur les panneaux.

MADAME JOURDEUIL.

Dis donc, mon homme, combien t'en offrent-ils, de ta collection, au musée de Cluny ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vingt mille francs ! Je n'ai qu'à lever le doigt, l'argent sera ici demain matin... mais, macach, comme dit Namoun... ni à vingt, ni à trente, ni à cent... je ne la vendrai jamais.

MADAME JOURDEUIL, *le regardant avec admiration.*

Oh ! ces artistes... l'argent n'est rien pour eux !...

FRANQUEYROL, *à Louise qui coud près de la fenêtre.*

Il ne vient donc pas, ce frère ?

LOUISE, *tristement.*

Non... il aura décidément manqué le train. *(Elle se lève et retourne dans le fond.)*

MADAME JOURDEUIL.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien, quoi ! mon Dieu ! mon Dieu !... c'est un

petit malheur, nous dînerons une heure plus tard. *(Remplissant les verres.)* Allons, encore un coup pour nous faire prendre patience... *(Levant son verre.)* Mon vieux Pierre, tu sais... ma foi ! tant pis... il faut que je te tutoie... Ça te va-t-il ?

FRANQUEYROL.

Ça me va !

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! mon ami.

FRANQUEYROL.

Laissez donc, c'est charmant...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voyons, est-ce qu'il n'est pas de la famille, et du bâtiment, par-dessus le marché ? *(A Franqueyrol.)* Car tu es artiste, toi aussi, je le sais. Ne dis pas que tu ne l'es pas, tu l'es...

MADAME JOURDEUIL.

Oui, Henri nous a dit que vous aviez fait de la peinture, autrefois.

FRANQUEYROL.

Juste assez pour admirer la sienne.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Oh ! admirer... blagueur !...

FRANQUEYROL.

J'aurais peut-être pu devenir un peintre, moi aussi; mais ma nature s'y opposait. Vous savez comme Henri m'a surnommé, Pierre Franqueyrol dit Pierre-qui-roule... Eh bien ! toute ma destinée tient dans

ce nom-là. Il faut que je roule, que je roule, et comme on ne peut pas faire de peinture en roulant...

MADAME JOURDEUIL.

C'est singulier, tout de même, cette idée de courir le monde comme cela, dans un bateau, pour son plaisir... Encore si vous faisiez quelque commerce ?

FRANQUEYROL.

Ce ne serait plus pour mon plaisir, alors.

MADAME JOURDEUIL.

Moi qui aime tant mon chez moi, mon petit coin, le fauteuil toujours à la même place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sirotant son madère, sourit en regardant sa femme.*

Mollusque !

MADAME JOURDEUIL.

Tu as beau dire, ce n'est pas naturel d'être toujours à rouler sur la mer... Au fait, vous avez peut-être des parents, là-bas !

FRANQUEYROL.

Où donc, là-bas ?

MADAME JOURDEUIL.

Je ne sais pas, moi, là-bas où vous allez.

LE PÈRE JOURDEUIL, *laissant tomber son verre et sa tête sur la table.*

Madrépore !

FRANQUEYROL.

Je ne vais nulle part...

MADAME JOURDEUIL.

Quel homme ! mon Dieu ! mais enfin, comment cela vous est-il venu, cette manie du voyage, cette folie du diable au vert ? Est-ce que c'est de naissance ?

FRANQUEYROL.

Non ! ce n'est pas de naissance... ça m'est venu subitement en me promenant sur les quais du Rhône, à Arles, un matin que j'avais vingt ans et qu'il faisait du soleil. A quoi tiennent nos destinées ! Justement, ce matin-là, il y avait dans le port, au ras du quai, un petit bateau en partance pour les mers du Sud. Oh ! mais un tout petit bateau, vous savez, tout petit, pas plus gros qu'une coquille Saint-Jacques. J'ai toujours aimé ça, moi, les tout petits qui sont très crânes, et je vous réponds qu'il l'était, celui-là, pour s'en aller tout seul dans les mers d'Amérique... Je m'arrêtai un moment à le regarder; le chargement était fini, on allait partir. Sur le pont, l'équipage au grand complet, ils étaient bien quatre en tout, y compris le mousse, commençait à hisser la voile, une belle voile toute rapiécée, où le soleil des tropiques avait jeté des fils d'or. Et pendant qu'on halait tous ensemble sur l'écoute, il y en avait un qui chantait comme ceci, d'une voix tranquille. *(Il chante à demi-voix :)*

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l' Brézi,
Tu t'en vas dans l' Brézi,

Faire un si grand voyage;
Dieu te protégera
Toi et ton équipage.

(A mesure qu'il chante, la porte du fond s'ouvre. Louise s'avance doucement.)

Écoutez, cela me parut si touchant, cette petite galiote partant pour le grand voyage et donnant son cœur à Dieu avant de partir, que les larmes m'en vinrent aux yeux... Puis, je ne sais pas... Ce port plein de soleil, ce grand Rhône courant vers la mer, ces hommes qui chantaient, et, à mesure, la belle voile rousse, avide d'aventures, qui grimpait le long du mât et s'ouvrait au vent comme une aile, tout cela était si grisant, si entraînant, que j'en eus comme un frisson dans le cœur, et je criai bien fort à la petite galiote : Té ! attends-moi, petite, attends-moi, je pars avec toi.

MADAME JOURDEUIL.

Et vous êtes parti ?

FRANQUEYROL.

Je crois bien, que je suis parti ! j'ai même été si content de mon voyage, qu'en arrivant dans l'Brézi j'ai acheté la galiote, et voilà quinze ans que je cours le monde à cheval sur ce petit oiseau.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Superbe, mes enfants, superbe !...

LOUISE.

Et où l'avez-vous laissée, maintenant, la petite galiote ?

FRANQUEYROL.

Je l'ai laissée au Havre; elle se repose un peu... Pensez que nous venons de New-York en dix-huit jours...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu viens de New-York ?... mais alors... tu as dû voir mes œuvres, là-bas, à la vitrine de Jackson ?

FRANQUEYROL.

Jackson !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, Jackson, le fameux marchand de tableaux, le Goupil américain... C'est lui qui m'achète toutes mes toiles.

FRANQUEYROL.

Jackson... non !... connais pas.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens ! c'est drôle... Après tout, ces noms anglais sont si difficiles... je prononce peut-être mal...

MADAME JOURDEUIL.

Ah çà ! monsieur Pierre-qui-roule, maintenant que vous voilà, est-ce que vous n'allez pas vous reposer un peu ?

FRANQUEYROL.

Ma foi ! j'en suis bien capable... Je ne sais pas si c'est l'air de Ville-d'Avray ou si cela tient à vos fauteuils... *(Se carrant.)* Ils sont très commodes, ces fauteuils-là.

LE PÈRE JOURDEUIL.

N'est-ce pas, qu'on est bien chez nous?... Tu verras, mon vieux, on rit tout le temps, ici; c'est la bohème en famille, la bohème du bon Dieu! *(Bruit de roues dans le lointain, trompette.)*

MADAME JOURDEUIL.

Ah! l'omnibus.

LOUISE.

Oh! non, pas encore. Ceci, c'est pour le train de cinq heures et demie, qui va à Paris.

FRANQUEYROL, *bondissant.*

Cinq heures et demie!... mais, alors, je me sauve vite...

LOUISE.

Comment?

MADAME JOURDEUIL.

Allons, bon! le voilà encore en route...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu ne dînes donc pas avec nous?

FRANQUEYROL.

Impossible! On m'attend à la légation d'Amérique... C'est une affaire d'honneur... je vais recevoir mon prix.

TOUS.

Quel prix?

FRANQUEYROL.

Un grand prix de steeple-chase, que la petite ga-

liote vient de gagner... Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Oh ! c'est un vrai triomphe !... Nous sommes partis cinq de New-York, tous des petits navires, à qui serait le premier au Havre... Dam ! on ne s'est pas amusé en route. Dix-huit jours dans le vent, entre ciel et mer... Mais, comme la petite galiote a des ailes, hier soir, à dix heures, j'entrais dans le port du Havre, et bon premier, comme on dit à la Marche ! Les autres ne sont arrivés que dans la nuit. *(Tristement.)* Excepté un, qui n'arrivera jamais, pécaïre ! *(Gaiement.)* Fait rien ! Les Américains sont enfoncés, et vive la marine d'Arles !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vive la marine d'Arles !... Tu ne peux pas manquer ce diner-là !

LOUISE.

Et Henri ?

FRANQUEYROL.

J'irai le voir demain... Seulement, je vous en prie, ne lui dites pas que je suis arrivé. Laissez-moi la joie de le surprendre ; je sais bien que c'est un enfantillage, mais tous les voyageurs, les vrais, les enragés, nous avons cette manie d'arriver à l'improviste. C'est si bon, de tomber comme du ciel dans des bras qui vous aiment !... C'est si bon, l'œil étonné qui s'ouvre, les chères mains qui tremblent, la bouche qui croit dire : « Comment, c'est... c'est toi... » et qui ne dit rien... Au diable les salles d'attente ! elles nous gâtent cette belle minute de l'arrivée, qui est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans le voyage.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Bravo ! ta cause est gagnée. Silence absolu ! nous le jurons...

FRANQUEYROL, *s'approchant de la mère.*

Adieu, maman. *(Il l'embrasse.)*

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Et... vous savez ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Allons ! allons ! voilà la voiture.

FRANQUEYROL, *à la mère.*

C'est convenu... je viendrai vous le dire.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah çà ! quand te verrons-nous ?

FRANQUEYROL.

Oh ! bientôt.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il faut venir souvent, vois-tu. D'abord, tu sais, je ne dis pas que je ne ferai pas ta tête. Hein ! que dis-tu de cela ? C'est ça qui serait gentil, un beau portrait signé Jourdeuil-le-Vieux.

FRANQUEYROL.

Certes. *(A Louise.)* Est-ce qu'il y aura une crème, le jour où je reviendrai ?

LOUISE.

Et des croquettes.

MADAME JOURDEUIL.

Mais laissez-le donc partir, il va manquer son train.

FRANQUEYROL.

Adieu, adieu, et surtout, bouche close.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui... oui... je m'en charge... Je ferai la police des langues, ici. *(Franqueyrol sort. Le père Jourdeuil court à la fenêtre.)* A propos, informe-toi donc de ce Jackson, à l'ambassade ?

FRANQUEYROL, *loin, dehors.*

C'est entendu.

SCÈNE VII

MADAME JOURDEUIL, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quel type, mes enfants, quel type !

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! c'est un joli fou.

LOUISE.

C'est un héros, maman.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et puis bon compagnon, franc de collier. Je suis

content, on va s'amuser, ici. Cela me rappellera l'année où nous avons eu Pipette...

MADAME JOURDEUIL.

Oui, je te conseille d'en parler, de ton Pipette, après le tour qu'il nous a joué.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh ! ce n'est pas pour l'argent, que je lui en veux... C'est surtout pour sa fugue... Il était si cocasse, cet animal !... Il y a des jours où il me manque.

LOUISE, *montrant à sa mère le gros registre laissé sur la table.*

Dis donc, maman, tout de même, tu n'as pas pu arriver à finir tes comptes; tu en es toujours à : je retiens deux.

MADAME JOURDEUIL.

Oh !

LOUISE.

Bah ! tu finiras dans la soirée. *(Elle enlève le registre et le dépose sur la crédence.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

A propos de comptes, vous n'avez donc pas payé la note de la mère Raizou ?

MADAME JOURDEUIL.

Non, mon ami. Comme notre dernier mois était très chargé, j'ai préféré la remettre à celui-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tant pis ! Tous ces philistins font déjà si peu de

cas des artistes... Je n'aime pas que les notes traînent...

LOUISE, *vivement.*

Mais, dans ce cas, il faut...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hein?

MADAME JOURDEUIL.

Tu as raison, mon ami...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Qu'est-ce qu'elle dit, la petite?

MADAME JOURDEUIL.

Elle dit que tu as raison; mais sois tranquille, je paierai demain, sans faute. Allons, vite, fillette, à ton dîner; moi, je vais mettre le couvert.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Surtout, dépêchons-nous; je meurs de faim.

LOUISE.

Oh! maintenant, Henri ne va pas tarder. C'est égal! ce sera difficile de lui cacher l'arrivée de M. Pierre. *(Elle descend dans le fond en fredonnant:)*

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l' Brézi, *etc.*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à la fenêtre.*

Hé! hé! la mère, il me semble qu'il se dérange, monsieur ton fils?

MADAME JOURDEUIL, *mettant le couvert.*

Ne me dis pas cela, mon Dieu!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien! quoi?... c'est de son âge... Ah! voilà le père Borniche qui ferme la mairie...

MADAME JOURDEUIL, *timidement.*

Vraiment! tu crois qu'il se dérange un peu?

LE PÈRE JOURDEUIL, *toujours à la fenêtre.*

Est-il maigre, ce pauvre diable!

MADAME JOURDEUIL.

N'est-ce pas, qu'il a maigri?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! il n'a jamais été bien gras. Puis c'est surtout son habit vert qui l'allonge... Il a l'air d'une cigale, là-dedans.

MADAME JOURDEUIL, *stupéfaite.*

Henri! un habit vert?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh! qui te parle d'Henri! je parle du père Borniche.

MADAME JOURDEUIL.

Laisse donc le père Borniche tranquille, nous causons de choses plus sérieuses. *(Arrachant son mari de la fenêtre.)* Voyons, mon homme, je t'en prie, parle-moi raisonnablement. Tu viens de me dire qu'Henri se dérangeait. Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose, toi aussi?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! non! Je n'ai rien remarqué! d'ailleurs, où

serait le mal, si ton fils faisait comme les autres? Tu ne sais donc pas ce que c'est que la vie d'artiste? Ce sont les plus grands qui font le plus de folies...

MADAME JOURDEUIL.

Ils me feront mourir, avec leurs artistes!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Morbleu!... Quand on a du chien dans le ventre, il faut que le chien jappe... Ah!... si tu m'avais connu du temps de l'atelier... quelle vie, mes enfants, quelle vie!... en avons-nous passé des nuits blanches avec Pipette!

MADAME JOURDEUIL, *montrant la cuisine.*

Prends garde! Louise est là.

LE PÈRE JOURDEUIL, *baissant la voix.*

Tiens! veux-tu que je te dise? Eh bien! je serais heureux de voir faire à ton fils quelque bonne frasque de jeunesse... C'est ce qui lui manque, il n'est pas assez jeune, ce garçon-là! *(On sonne.)*

MADAME JOURDEUIL.

Ah! le voilà... enfin! *(Elle court ouvrir.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant s'asseoir à table.*

Lison..., le dîner... vite!

LOUISE, *apparaît sur la porte de la cuisine, portant une soupière bleue.*

J'y suis!...

MADAME JOURDEUIL, *ouvrant la porte.*

Oh! c'est Namoun...

LOUISE.

Namoun !...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, NAMOUN.

NAMOUN, *entrant. Il a le costume des Maures d'Alger, chechia, babouches, burnous, veston.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL.

Et Henri ?

LOUISE.

Où est-il ?

NAMOUN.

Macach vinir mouci Inri...

LOUISE.

Oh !

MADAME JOURDEUIL.

Est-ce qu'il est malade ?

NAMOUN.

No ! no ! macach malade, rien di tout.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, alors, pourquoi ne vient-il pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à table, riant sous cape.*

Hum !... hum !...

NAMOUN.

Bourquoi mouci Inri rester le maison. Bourquoi trabadjar, trabadjar bezeff.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Elle est un peu usée, celle du travail... sacré Bédouin, va !

LOUISE.

Et moi qui avais fait un si beau dîner !

NAMOUN, *regardant la table avec convoitise.*

Ou-Allah ! Bono la manjaria ici, bono. *(Il se frotte l'estomac.)*

MADAME JOURDEUIL, *énergiquement.*

Tu diras à Henri que nous irons le voir demain... Tu m'entends...

NAMOUN.

No ! no, madama, toi macach andar demain. Bourquoi mouci Inri sortir, macach rester à la maison.

MADAME JOURDEUIL.

Tant pis ! il m'attendra, je veux absolument le voir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Brrr ! ma femme, quelle lionne.

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, son ami Franqueyrol...

LE PÈRE JOURDEUIL, *tapant sur une assiette avec sa cuiller.*

Attention !

MADAME JOURDEUIL.

Enfin ! C'est bon, dis-lui que j'irai le voir.

LOUISE.

Il est joli, l'anniversaire... Et ma crème ?... Et mes croquettes ?

NAMOUN.

Bono, la groguette ! *(Il sort.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *découvrant la soupière.*

Bah ! Voici de quoi nous consoler... A table ! mes enfants ! à table ! *(Regardant autour de lui et voyant madame Jourdeuil qui s'essuie les yeux.)* Allons ! bon ! des larmes, maintenant... ma foi ! tant pis, moi, je mange. *(Il se sert.)* Et toi, Bédouin ?... tiens ! le Bédouin est parti... Quel sauvage !...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Intérieur de peintre-gandin. Atelier petit, coquet, parfumé. Chevalet de palissandre, transparents roses aux fenêtres. Bahuts, faïences, émaux momies, sabres, hallebardes, panoplies, bibelots. La croisée au fond, au milieu. Porte d'entrée au fond, à droite, ouvrant intérieurement. Porte à gauche sur l'appartement. Premier plan, un joli bureau-pupitre en laque. Dans le fond, sous la croisée, un lit de repos très bas.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, NAMOUN.

Au lever du rideau, Henri est en train d'écrire sur le bureau de gauche. Namoun est dans le fond, debout sur une chaise, et cloue une carte de visite sur la porte d'entrée ouverte en dedans, faisant face aux spectateurs.

HENRI, *jetant sa plume avec rage, et se renversant dans son fauteuil.*

C'est fini ! j'ai cru que je n'irais jamais jusqu'au bout. *(Regardant la lettre qu'il vient d'écrire.)* Pauvre Clémence ! qu'est-ce qu'elle va dire en lisant cela ? *(A Namoun, avec colère.)* Tais-toi donc, toi !

NAMOUN, *fermant la porte doucement, et venant remettre la chaise à sa place, sur le devant de la scène. Très bas, le doigt sur les lèvres.*

Chouia ! Namoun... Mouci faché !... *(Il va se coucher sur le divan du fond.)*

HENRI, *lisant la lettre qu'il vient d'écrire.*

« Ma chère enfant, les meilleures choses ont une « fin. Voilà sept ans que nous nous aimons et que « nous sommes l'un à l'autre... » Sept ans !... Ainsi cette femme m'aura donné sept ans de sa vie, sept années de dévouement, de tendresse, de renoncement à tout ce qui n'était pas moi. Elle aura tout quitté, tout brisé pour me suivre. Elle aura été ma compagne, mon amie, ma chose, et puis... *(Montrant la lettre.)* Et puis voilà !... *(Un silence, il lit la lettre des yeux, ironique.)* Elle est vraiment très jolie, cette lettre... pleine de pensées philosophiques... hé ! hé ! Il y même le mot pour rire : « Sept ans, ma belle, « presque un congé... » pouah ! c'est cruel et c'est bête, jamais je n'enverrai cela. *(Il se lève, jette la lettre avec dégoût sur son bureau et se met à marcher avec agitation.)* Pourquoi ce mensonge, après tout ? Pourquoi cette rupture banale et lâche ?... Il serait plus simple de lui dire loyalement ce qui m'oblige à la quitter... Oui, ce serait plus simple, et en tout cas plus digne, mais je ne peux pas ! je ne peux pas !... Il faudrait raconter ma vie, livrer mon secret... je n'en ai pas le droit. Et puis, est-ce qu'elle est femme à se séparer de moi pour des raisons si misérables ? Je la connais bien : elle voudrait travailler, gagner sa vie, prendre sa part de mes privations et de mes misères... C'est ce que je n'accepterai jamais... moi, c'est bien... mais elle ?... *(Devant le bureau.)* Allons !... allons !... voici encore ce qui vaut le mieux. *(Il prend la lettre.)* Elle est monstrueuse, cette lettre, cynique, laide, sans entrailles... c'est bien dans ce goût-là que Margarot doit écrire à ses colombes quand il les lâche... une lettre à tuer l'amour... Eh bien !

tant mieux!... Qu'elle me méprise et que je sois seul à souffrir!... *(Cachetant sa lettre.)* Namoun!... où est-il donc?... Namoun!...

NAMOUN, *sur le divan.*

Evouah!...

HENRI.

Comment! te voilà encore couché... Tu as donc fini de ranger, ici?

NAMOUN.

Ci fini.

HENRI.

Tu as enlevé ce qui pouvait nous trahir: les dessins, les portraits, les vêtements?

NAMOUN, *sans bouger du divan, montrant la pièce à côté.*

Ih! tout ça là-dans.

HENRI.

Bien... Il faudra enlever la clef de cette chambre. Tout serait découvert si on y entrait... Et nos tableaux, combien en as-tu descendu? *(Regardant l'atelier.)* Quatre! Oh! c'est assez... *(Il prend une toque en velours grenat, attachée à un chevalet, et la jette à Namoun.)* Emporte-moi donc cette toque... Ils savent bien que je ne mets pas de ces choses-là... Il faut être ce gandin de Gontaut pour se fourrer des inventions pareilles sur la tête. Encore un qui croit qu'on a besoin de se déguiser pour faire de la peinture. *(Namoun emporte la toque dans la pièce à côté.)* Pauvre mère! va-t-elle être contente de me voir au milieu de tout ce luxe. *(Regardant sa lettre, qu'il tient.)* C'est

égal, j'ai le cœur un peu serré pour jouer cette comédie. *(A Namoun, qui entre.)* C'est bien, Namoun, je suis content de toi, ce matin. Seulement, écoute : je t'ai menacé quelquefois de te faire manger du bâton, comme tu dis; mais cela ne m'est pas encore arrivé, n'est-ce pas ?

NAMOUN, *câlin.*

Ou-Allah ! bono, toi, mouci.

HENRI.

Eh bien ! si jamais tu as le malheur de raconter ce qui passe chez moi, je te jure que ce jour-là tu en mangeras, du bâton ! mais tu en mangeras comme les bourriquots de ton pays n'en ont jamais mangé... Tu m'entends ?... *(Namoun recule effrayé.)* Ainsi, tiens ta langue...

NAMOUN.

As bas bour, mouci.

HENRI, *à part.*

Pauvre petit ! Heureusement que la menace suffira. *(Haut.)* Maintenant, tiens, prends ceci, et porte-le chez madame Clémence. Tu diras que... non, tu ne diras rien. Donne la lettre, voilà tout. *(Namoun prend la lettre.)* En descendant, répète au père Justin de ne pas oublier sa consigne : jusqu'à ce soir, ceci est mon atelier. Qu'il n'aille pas les envoyer là-haut.

NAMOUN, *courant ouvrir la porte.*

Ia ! didoun, mouci...

HENRI.

Quoi ?

NAMOUN, *montrant la porte d'un air de triomphe.*

Rigarde !

HENRI.

Ah ! très bien... Tu as mis ma carte sur la porte... c'est une bonne idée.

NAMOUN, *riant.*

Li qui venir croira bezeff le maisoun être à toi ici. Hi ! hi ! hi !...

MARGAROT, *sur le palier.*

Qu'est-ce que tu fais donc là, turco ? *(Il passe sa tête, une grosse tête de pivoine, à favoris roux, et aperçoit Henri.)* Tiens, vous voilà, vous aussi ? *(Il entre.)*

SCÈNE II

Les Mêmes, MARGAROT.

HENRI, *allant vers lui, bas et vite.*

Ah ! bonjour... bonjour... Margarot...

MARGAROT.

Je descends de chez vous. *(Regardant autour de lui.)* Vous travaillez donc dans l'atelier de Gontaut, maintenant ?

HENRI.

Chut... chut... Vous êtes censé chez moi, ici. Je vous expliquerai cela plus tard.

MARGAROT, *avec un gros rire.*

Pas besoin d'explication ; j'ai compris... *(Égrillard.)* Quelque colombe que nous n'avons pas voulu recevoir à notre cinquième. Le fait est que ce n'est pas brillant, là-haut, et pour un premier rendez-vous...

HENRI.

Quel homme vous faites !... On ne peut rien vous cacher.

MARGAROT.

Eh ! mon cher, entre gens à passions, on se comprend à demi-mot.

HENRI, *à Namoun, qui est resté sur la porte.*

Tu peux t'en aller, Namoun.

MARGAROT.

Ohé ! turco, puisque tu descends, garde un peu ma voiture en bas. Le père Justin a peur du cheval.

NAMOUN, *sautant de joie.*

Oh ! li chival bono !... *(Il sort.)*

MARGAROT, *fermant la porte.*

Nous avons bien cinq minutes, n'est-ce pas ?

HENRI.

C'est que...

MARGAROT.

Bah ! laissez donc ; la première fois, elles sont toujours en retard ; après, c'est notre tour, par exemple... Puis, mon cher, il y a la passion, mais

il y a les affaires aussi... Voyons, vous êtes venu à la fabrique, hier soir ?

HENRI.

Oui, je...

MARGAROT.

Ma femme me l'a dit... J'avais été obligé de sortir pour traiter une grosse affaire de papiers peints. *(Dans l'oreille.)* Deux colombes toutes neuves que j'ai menées au Châtelet... un joli petit attelage, vous verrez ça...

HENRI.

J'étais venu pour...

MARGAROT, *riant.*

Parbleu ! je le sais bien... Vous étiez venu me demander de vous escompter encore un billet, comme le mois dernier ?

HENRI.

C'est vrai.

MARGAROT.

Ma foi, mon cher, je suis désolé... mais je ne peux pas.

HENRI.

Vraiment ?... *(Avec effort.)* Bien !

MARGAROT.

D'abord, ce serait vous rendre un mauvais service.

HENRI.

Ah ! je vous en prie, Margarot, pas de ces

phrases-là avec moi... Un service n'est jamais un mauvais service. Il n'y a qu'un mauvais service au monde, c'est celui qu'on ne rend pas. Du reste, libre à vous; je suis un peu gêné en ce moment; mais enfin...

MARGAROT, *haussant les épaules.*

Un peu gêné... allons donc!... C'est-à-dire que vous avez la corde au cou et que vous tirez une langue... Oh! ne me dites pas non, je le sais. Je connais votre situation mieux que vous-même. *(Baissant la voix sur un geste d'Henri.)* Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous vois dans la nasse, mon petit. Il y a beau temps que le vent a tourné pour vous et que les commandes n'arrivent plus. Vous avez été obligé de déménager, de vendre presque tous vos meubles. Dernièrement encore...

HENRI.

Ah çà! monsieur Margarot, je crois que vous m'espionnez!

MARGAROT.

Parbleu! il faut bien que je sache exactement où vous en êtes, pour pouvoir, le moment venu, quand je vous verrai à vos dernières pièces, arriver là juste à point, avec un petit traité bien en règle, comme celui-ci. *(Il tire un papier timbré de sa poche.)*

HENRI, *tournant le dos.*

Comment! Encore... Laissez-moi donc tranquille, avec votre traité.

MARGAROT, *lisant et marchant derrière lui.*

« Entre les soussignés Paulin Margarot, fabricant

« de papiers peints, domicilié faubourg Saint-
« Jacques... »

HENRI.

Voyons, mon cher, qu'est-ce que cela signifie, ce que vous faites là ? Vous savez bien que je ne veux pas entrer chez vous, que je n'y entrerai jamais.

MARGAROT.

Les conditions sont pourtant bien avantageuses.

HENRI.

Allez au diable ! *(Il va s'asseoir devant son chevalet.)*

MARGAROT, *continuant à le suivre.*

Quinze mille francs par an.

HENRI.

Traderi dera.

MARGAROT.

Logé à la fabrique.

HENRI.

Je ne vous écoute pas, vous savez... Traderi dera, la la.

MARGAROT, *rempochant son traité.*

Oui, oui, je connais ça... traderi dera, la la... Elle est bien gaie, cette chanson. Sous prétexte de gloire et d'art pur, on crève de faim toute sa vie... Traderi deri !... On trime, on s'use, on s'extermine !... Traderi dera... Et on meurt de misère à cinquante ans, dans un coin d'atelier, sans feu. Traderi dera, la la... *(S'asseyant.)* Là !

HENRI, *riant.*

Voilà qui est sagement parlé... Vous avez raison, Margarot; il faut toujours encourager les arts.

MARGAROT.

Il ne faut pas encourager les fous; et c'est de la folie, quand on est gueux comme vous êtes, de s'entêter à faire de la peinture sérieuse; prononcez : qui ne se vend pas... Aujourd'hui, mon cher, il n'y a plus que l'industrie qui compte, et les seuls artistes possibles sont ceux qui, comme moi, — oui, mon petit, comme moi, — ont su marier l'art à la fabrication et sont arrivés à produire...

HENRI.

Ce joli veau à deux têtes qu'on appelle l'art industriel...

MARGAROT, *scandalisé.*

Oh !

HENRI, *se levant.*

Je les connais, ces artistes-là !... Des gaillards qui font des porte-allumettes avec les plus purs chefs-d'œuvre de l'antique, et qui en arriveront un de ces jours à poser un cadran sur le ventre de la Vénus de Milo, pour l'utiliser dans le monde comme horloge de salle à manger.

MARGAROT, *tranquillement.*

Pourquoi pas ?... si ça se vend.

UNE VOIX, *chantant dans l'escalier.*

Guerre aux bourgeois.

HENRI, *à Margarot.*

Attrape ! *(La porte s'ouvre.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, *puis* PIPETTE.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre très animé, la canne en l'air, chantant :*

Jamais, jamais en France...

(A la cantonade.) N'entre pas encore... je t'appellerai.

MARGAROT, *regardant le père Jourdeuil avec stupeur.*

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu ?

HENRI, *allant à son père.*

Bonjour... comment vas-tu ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui donnant une tape sur la joue.*

Et toi, mauvais sujet ?... C'est à toi qu'il faut demander cela.

MARGAROT, *s'approchant d'Henri.*

Mon cher, c'est convenu, quand vous voudrez que nous signions notre petite mécanique.

HENRI.

Jamais...

MARGAROT.

Vous n'aurez qu'à me faire signe. A revoir. *(Saluant le père.)* Monsieur...

LE PÈRE JOURDEUIL, *saluant.*

Monsieur... *(A part.)* La bonne tête ! *(Il rit.)*

MARGAROT, *à part, se détournant.*

Quel type ! *(Il sort.)*

HENRI.

Tu es seul ? et ma mère ? et Louise ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *regardant la porte.*

Ces dames vont arriver, je pense...

HENRI.

Vous n'êtes pas venus ensemble ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non. Figure-toi que ce matin, pendant le premier déjeuner, voilà qu'on sonne, din ! din ! tout doucement, comme si c'était un pauvre, et nous voyons entrer... Non ! c'est trop comique... Devine qui nous voyons entrer ?... Pipette... tu sais... mon vieux Pipette. *(Ici, Pipette, qui croit qu'on l'appelle, entre, et fait quelques pas... C'est un petit homme râpé avec de longs cheveux gris et plats, un chapeau pointu et une loupe de verre, grande comme un miroir à main, qui lui tombe sur la poitrine en guise de lorgnon. La caricature en petit du père Jourdeuil. Il porte un tableau sous le bras.)*

HENRI, *sans voir Pipette.*

Comment ! ce voleur !... il a osé ?... *(Pipette fait un demi-tour et se retire discrètement.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

Chut !... Il est là... tais-toi... Pauvre homme ! nous l'avons bien mal jugé.

HENRI.

Rapporte-t-il l'argent ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui... ou du moins, c'est tout comme. Il m'apporte une affaire magnifique... Nous venons exprès en causer avec toi... tu vas voir... Pipette ! Pipette !... entre donc, mon vieux Pipettou... *(Pipette parait. Avec un bon sourire.)* Entre donc.

HENRI, *froid.*

Bonjour, monsieur. *(Pipette, en saluant, trébuche contre un meuble.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *le soutenant.*

Prends garde... *(A son fils.)* Il est un peu troublé, tu comprends, tu l'intimides; et puis, il faut tout dire, nous venons de faire un léger fricotis chez Philippe... avec un joli vin blanc de 1811, du vrai de la comète... Hé ! hé ! Pipette. *(Il pousse Pipette, qui chancelle.)*

HENRI, *souriant.*

Ah ! c'est donc cela... Aussi je te trouvais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Que veux-tu ?... il fallait bien célébrer le retour de Pipette. *(Lui tapant sur l'épaule.)* C'est mon Franqueyrol, à moi, ce vieillard ! A propos... est-ce que tu l'as vu, Franqueyr... *(A part.)* Aïe !...

HENRI.

Qui donc ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *bredouillant.*

Je veux dire, est-ce que tu as ? non... Est-ce que tu n'as pas... Diantre ! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI, *souriant.*

C'est le vin de la comète.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu as raison; c'est le vin de la comète. *(Il regarde Pipette en riant.)*

PIPETTE, *riant très fort et froidement.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui frappant sur l'épaule.*

Sacré Pipette ! Hein ? crois-tu qu'il est gai !... C'était la joie de l'atelier...

HENRI.

En effet, Monsieur est d'une gaieté...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

Assieds-toi donc, mon vieux... Attends... que je te débarrasse. *(Il lui prend le tableau des mains et l'essuie avec sa manche.)*

HENRI.

Qu'est-ce que c'est ?...

LE PÈRE JOURDEUIL, *gravement.*

Mon nouveau tableau. *La Mort d'Adonis.*

HENRI.

Ah ! tu l'as fini ?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et regarde-moi ça !... hein ?... Je crois que ça y est ! *(Geste pictural avec le pouce.)*

HENRI, *tenant le tableau.*

Oui !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas, à Pipette.*

Il est jaloux. *(Haut, à son fils.)* Regarde un peu ce fond !... Est-ce enlevé !... et gras, et chaud !... En pleine pâte... quoi... *(A Pipette.)* Qu'est-ce que tu en dis, toi, Pipettou !

PIPETTE, *gravement.*

C'est bœuf !

HENRI, *se retournant.*

Hein ?...

PIPETTE, *répétant son mot.*

C'est bœuf !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à son fils.*

Ah ! oui... un vieux mot de l'atelier... chez le Baron, quand on voulait dire qu'une chose était belle, étonnante, inouïe, on disait : « C'est bœuf ! » Alors, tu trouves que c'est bœuf, mon vieux Pipette ?... Eh bien ! moi aussi. *(Il prend le tableau des mains de son fils.)*

HENRI.

Pose-le là... Quand je verrai l'homme de Jackson, je lui dirai de l'envoyer prendre.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je pourrai bien le porter moi-même.

HENRI, *vivement.*

Non... non... c'est inutile... Je dois voir mon homme ces jours-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL, *souriant.*

C'est que, tu sais... *(Montrant son gousset.)*

HENRI.

Bon ! Je vais m'en occuper.

PIPETTE, *bas, au père.*

Si tu lui parlais un peu de l'affaire...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, oui... tout à l'heure... *(Regardant l'atelier.)* Ah çà ! dis donc, Henri, je ne t'ai pas encore fait compliment de ta nouvelle installation... Quel luxe, mes enfants, quel luxe !

HENRI.

Oui, c'est gentil.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Merci... gentil...

PIPETTE, *son gros verre sur l'œil.*

Oh ! il y en a pour beaucoup d'argent, ici.

LE PÈRE JOURDEUIL, *riant.*

Ah ! ah !... l'expert !... là... tu l'entends.

HENRI.

Monsieur est expert ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant et venant dans l'atelier.*

Expert, marchand de curiosités, restaurateur de tableaux, rentoileur... Est-ce que je sais ? Tiens ! il

vient tout juste d'inventer un système de rentoilage...

PIPETTE, *bas.*

Enfin!

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant une pièce de faïence sur un bahut.*

Ah! ah! tu donnes donc dans la céramique, toi aussi?

HENRI.

Moi?... non...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Comment? non! tu as là une pièce magnifique... Pristi! le beau morceau. Quel joli pendant ça ferait avec mon Palissy...

HENRI, *vivement.*

Malheureusement, c'est un souvenir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *un peu vexé.*

Oh! je ne veux pas t'en priver, tu penses... Dieu merci! ma collection est assez riche. *(A Pipette.)* Ils m'en offrent vingt mille francs, à Cluny.

PIPETTE, *mettant son lorgnon.*

Vingt mille francs!... Mais alors, tu...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NAMOUN.

NAMOUN.

Boujou.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens! le Bédouin. *(A Pipette.)* Tu ne le connais pas, le Bédouin de mon fils, tu vas voir, le bon type.

HENRI, *allant au-devant de Namoun.*

Hé bien?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! Namoun, arrive...

HENRI, *à son père.*

Pardon... une minute. *(A Namoun.)* Tu l'as vue?

NAMOUN.

Ih!

HENRI.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

NAMOUN.

Macach rien dit... Namoun donner la lettra... Madame prenir la lettra, fesir: « O mon Dié! ô mon Dié! » puis venir blanc, blanc et trembler les mains comme ça, comme un viou femme. *(Henri se détourne pour cacher son émotion.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *sur la gauche, causant avec Pipette.*

Enfin, qu'est-ce qu'il te faut? quatre ou cinq cents francs?

PIPETTE.

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

NAMOUN, *sur la droite, à Henri.*

Quis qui ci? mouci... toi, blérer?... blérer pour

le femme?... quis qui ci ça, le femme? rien di tout... tambour Lakdar li avait quatre femmes... quatre... li macach blérer jamais... risir toujours. *(Il rit.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

C'est donc bien drôle, ce que tu racontes là, Namoun?... Est-ce que cela vaut la prise d'Alger?... *(A Pipette.)* Mon cher, il a une façon de raconter la prise d'Alger. *(A Namoun.)* Voyons, raconte-nous cela, jeune singe.

NAMOUN, *furieux.*

Ci pas moun noum, joune singe, moun noum ci Namoun. Si moi joune singe, toi viou singe. *(Montrant Pipette.)* Li viou singe encore plus... Et alors quisquici de parler ensemble comme ça. *(Il se drape et passe fièrement.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

(Riant.) Ah! ah! ah! Crois-tu que c'est susceptible, le Bédouin? Henri...

HENRI, *s'arrachant de sa rêverie.*

Père.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Fais-lui donc dire la prise d'Alger pour Pipette...

PIPETTE, *bas.*

Si tu parlais de notre affaire.

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

Oui, oui... tout à l'heure...

HENRI.

Voyons, Namoun, raconte-nous comment les Français s'y sont pris pour entrer chez vous.

NAMOUN, *doucement.*

Si toi risir, Namoun raconter...

HENRI, *souriant.*

Je rirai, je rirai, raconte!...

NAMOUN.

Voilà : Lis Inglis primié vinir avec li gros canons et fisir : « boum! boum! » macach indrar rien di tout. Li Portugaise vinir, fisir : « boum! boum! » macach... La Oullatrichia vinir, fisir : « boum! boum! » macach encore. Li Francèse vinir, fesir : « taratata, ratata, ratata... » Indrar tout de suite. *(On rit.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

C'est fameux, n'est-ce pas? Taratata! taratata! Il semble qu'on voit les petits chasseurs de Vincennes!...

PIPETTE.

Oui, très joli... tarata, rata... Si tu parlais de...

LE PÈRE JOURDEUIL, *impatienté.*

Eh! oui... Allons, Bédouin, tu es très gentil... maintenant, si tu veux aller faire taratata dans la pièce à côté, tu nous feras plaisir. *(A Henri.)* Ça a l'oreille fine, ces sauvages-là! Et, tu comprends, il ne faut pas encore ébruiter notre affaire.

HENRI.

Quelle affaire?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais notre système... Le système Pipette, quelque chose de merveilleux... avec ce système-là, il n'y a plus de vieux tableaux... c'est la jeunesse éternelle des chefs-d'œuvre...

HENRI.

Vraiment? *(A Namoun.)* Va, mon enfant. *(Namoun sort par la gauche.)*

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu comprends, quelle fortune Pipette a là dans les mains!... Eh bien! cette fortune, ce brave cœur m'en offre la moitié...

PIPETTE.

Oui... seulement...

HENRI.

Seulement?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Dam! tu vas comprendre une chose. Pipette manque de tout; il n'a pas de souliers, pas de linge.

PIPETTE, *avec élan.*

Oh! pas du tout...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il ne peut pas décemment se présenter dans les musées, dans les galeries particulières, avec cette tenue... d'inventeur. Avant de rentoiler les tableaux, il faut d'abord qu'il se rentoile lui-même. *(Il rit, Pi-*

pette rit encore plus fort.) Bref, nous avons besoin, pour commencer la campagne, d'une pièce de quatre à cinq cents francs.

PIPETTE, *bas.*

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et j'ai compté sur toi.

HENRI, *effaré.*

Sur moi? Cinq cents francs! mais où veux-tu que je les prenne?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Farceur!... Allons, je vois bien où le bât te blesse... tu n'as pas confiance en Pipette?...

PIPETTE, *gravement.*

Je puis donner ma signature.

LE PÈRE JOURDEUIL, *pris d'un fou rire.*

Ah! ah! ah! Il est bon, avec sa signature... sacré Pipette, va! *(Il rit aux larmes, Pipette rit aussi beaucoup.)*

HENRI.

Avec ou sans signature, c'est impossible.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Puisque je te dis que je les prends pour moi, ces cinq cents francs!... c'est à moi que tu les prêtes, là!... j'en réponds.

HENRI.

Mais je ne peux pas, encore une fois! je ne peux pas, je n'ai pas d'argent.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! c'est trop fort, par exemple, tu n'as pas d'arg... *(Se tournant vers Pipette, et lui montrant l'atelier d'un geste emphatique.)* Il n'a pas d'argent!

PIPETTE, *à demi-voix.*

C'est bœuf.

HENRI.

Père, je te jure...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quoi?... que tu n'as pas d'argent... Possible!... mais je te jure bien une chose, moi aussi : c'est que lorsque j'avais ton âge et que j'étais riche, — en ce temps-là on avait encore le goût de la bonne peinture, en France! — si mon père... Comment! mon père!... si un artiste, un camarade comme Pipette était venu me surprendre au milieu de mon luxe pour me demander quelques misérables cents francs, jamais je n'aurais pu dire : « Non! » Et si, par hasard, je n'avais pas eu la somme demandée, j'aurais dit à mon père, j'aurais dit au camarade : « Mon cher, tu tombes mal. Je suis moi-même à la côte, mais, tiens! les bibelots ne manquent pas ici... Prends cette pendule Louis XV qui ne marche pas, ces flambeaux de parade que je n'allume jamais, et fais-toi de la monnaie, mon bonhomme! »

PIPETTE.

Oh! la pendule suffirait.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voilà ce que j'aurais fait, moi... Il est vrai qu'à ce jeu-là on ne s'enrichit guère et qu'on expose sa

vieillesse à de terribles humiliations; viens, mon vieux Pipette, allons-nous-en. Je te demande pardon de t'avoir amené ici. J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait. J'ai été le père prodigue; j'ai bien le fils que je devais avoir!...

HENRI.

C'en est trop, à la fin... Eh bien! puisque tu m'y obliges... *(On frappe.)*

MADAME JOURDEUIL, *au dehors.*

Peut-on entrer?

HENRI, *à Jourdeuil.*

Ma mère!... plus un mot... *(Joyeusement, en allant vers la porte.)* Entrez, entrez...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME JOURDEUIL.

MADAME JOURDEUIL, *sautant au cou de son fils.*

Te voilà, méchant enfant... Tu n'es pas malade?

HENRI.

Mais non... tu vois...

MADAME JOURDEUIL.

Ah! tant mieux. *(Regardant l'atelier.)* Comme c'est joli, chez toi! *(Souriant à son mari et à Pipette.)* Bonjour, bonjour.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sombre.*

Bonjour.

MADAME JOURDEUIL, *à Henri, lui montrant Pipette.*

Eh bien! tu l'as vu... il est revenu... on dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour arriver cette semaine... aïe!...

HENRI.

Et Louise?... tu ne l'as pas amenée?...

MADAME JOURDEUIL.

Oh! non... tu penses, un atelier de garçon!...

HENRI.

Elle venait bien, les autres fois.

MADAME JOURDEUIL, *avec intention.*

Oui... les autres fois... Du reste, c'est la petite qui n'a pas voulu. Je crois qu'elle est fâchée contre toi, à cause d'hier. Justement on t'avait fait une foule de bonnes choses... il y avait une crème, des croquettes et une surprise... *(Riant.)* Oh! mais une vraie surprise et qui aurait été joliment de ton goût... n'est-ce pas, mon homme?

JOURDEUIL, *caverneux.*

Oui!

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant de lui.*

Qu'est-ce que tu as donc, toi?... Comme tu es rouge... Je parie que vous n'avez pas été raisonnables, à ce déjeuner.

HENRI.

Le fait est que j'ai entendu parler d'un petit vin de la comète.

MADAME JOURDEUIL.

Ah! monsieur Pipette, monsieur Pipette...

PIPETTE, *la main sur son cœur.*

Oh! madame...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non..., mais non..., ce n'est pas le déjeuner..., c'est l'air d'ici qui m'a fait mal... On étouffe, dans leurs ateliers d'aujourd'hui.

MADAME JOURDEUIL.

Si tu sortais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, cela vaut mieux... Viens, Pipette.

MADAME JOURDEUIL.

Vous ferez une petite promenade dans le Luxembourg. Je vous le recommande, monsieur Pipette.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Est-ce que tu ne viens pas, toi?...

HENRI.

Laisse-la-moi un peu, que diable!

MADAME JOURDEUIL, *souriant à son mari.*

Il y a si longtemps que je ne l'ai vu. *(Plus grave.)* Et j'ai tant de choses à lui dire.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah! tu as bien tort de te tourmenter, va!... je le connais maintenant, le jeune homme; tu peux être rassurée sur son compte. Si jamais il fait des folies, celui-là... Enfin!... Ne reste pas trop longtemps. Nous serons dans la grande allée. Adieu, garçon.

HENRI, *lui tendant la main.*

Adieu, père. *(Le père lui prend la main, mais après hésitation.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *déjà dehors.*

Eh bien! Pipette, viens-tu?

PIPETTE.

Je t'assure que la pendule...

SCÈNE VI

MADAME JOURDEUIL, HENRI.

MADAME JOURDEUIL.

Est-ce que vous avez eu quelque chose, avec ton père?

HENRI.

Mais non...

MADAME JOURDEUIL.

Il n'a pas l'air content. Je parie que vous avez encore causé peinture.

HENRI.

Un peu.

MADAME JOURDEUIL.

Quelle drôle d'idée! mais enfin, puisque vous ne vous entendez pas là-dessus, pourquoi y revenez-vous toujours?

HENRI.

C'est vrai.

MADAME JOURDEUIL.

D'abord, toi, tu n'es pas gentil... Au lieu de lui tenir tête comme tu fais... tu devrais céder un peu..., car enfin ton père est plus âgé... il en sait plus long.

HENRI.

Tu as raison. Dorénavant, je céderai toujours; ne me gronde plus.

MADAME JOURDEUIL.

Ne plus te gronder! mais, malheureux, je suis venue pour cela.

HENRI, *rapprochant sa chaise.*

Bah!

MADAME JOURDEUIL.

Ne t'approche pas autant. Comment veux-tu que je sois fachée, si tu es tout près de moi?

HENRI, *éloignant sa chaise.*

Comme ceci?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! pas si loin. *(Henri se rapproche encore plus près que la première fois.)* Là! *(Croisant les bras.)* Comment, monsieur, vous n'avez qu'un malheureux jeudi par semaine pour venir embrasser votre mère, et vous trouvez que c'est trop.

HENRI.

Si tu savais, j'ai eu tant affaire hier; Namoun a dû vous le dire.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, mais je ne l'ai pas cru... Ma première idée a été : « Il est malade. »

HENRI.

Allons donc! Est-ce qu'on est malade?

MADAME JOURDEUIL.

Avec ça que tu es bien portant... Depuis quelque temps, tu changes, tu maigris...

HENRI.

Moi! je maigris?...

MADAME JOURDEUIL.

Voyons tes mains. *(Elle lui passe son alliance à l'un des doigts.)* Tiens! il y a deux mois, mon alliance ne pouvait pas entrer... Maintenant, regarde... jusqu'au bout!... Tu vois bien que tu maigris... Ce n'est pas étonnant, avec la vie que tu mènes...

HENRI, *souriant.*

Quelle vie crois-tu que je mène?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! je ne t'en fais pas un reproche. Je sais bien que c'est nécessaire. Il paraît même que c'est un très bon signe, vous autres, quand vous menez cette vie-là!... Ça prouve que vous avez du... Comment donc?... du chien!

HENRI, *riant.*

Du chien!... Qu'est-ce que tu me racontes là?...

MADAME JOURDEUIL.

Tu as beau rire, va! nous savons ce que c'est que la vie d'artiste...

HENRI, *grave et doux.*

La vie d'artiste, vois-tu, ma mère, c'est le travail éternel, incessant, acharné; mais un travail qui n'en paraît pas un aux yeux de bien des gens, parce que nous le faisons avec amour, et que de tous les labeurs humains c'est le seul qui n'ait pas l'air d'être une punition... Voilà ce que c'est que la vie d'artiste... Est-ce que tu avais une autre définition!

MADAME JOURDEUIL.

Oui, mais j'aime mieux la tienne... *(Un temps.)* Alors, tu travailles beaucoup.

HENRI.

Beaucoup!

MADAME JOURDEUIL.

Et tes affaires vont bien, toujours?

HENRI.

Très bien!

MADAME JOURDEUIL.

Pourtant, quand on est mère, comme on se fait des idées... Figure-toi que, la nuit dernière, en ruminant toute seule dans ma tête, cette pensée m'est venue tout à coup que tes affaires allaient très mal et que c'était pour ne pas nous tourmenter que depuis quelque temps tu nous cachais ta vie.

HENRI.

En voilà une idée!...

MADAME JOURDEUIL.

Tu sais comme la cervelle trotte quand on est couché?... J'avais déjà fait mon plan; je disais : « Voilà! nous rentrerons à Paris, Louise donnera des leçons; moi, je reprendrai mes broderies. »

HENRI.

Tais-toi, tu me fais frémir.

MADAME JOURDEUIL.

Pourquoi? Tout cela n'est pas bien effrayant, je t'assure.

HENRI.

Mais, enfin, nous n'en sommes pas là... Est-ce que j'ai l'air d'être malheureux?... Tiens! regarde... *(Il montre l'atelier.)*

MADAME JOURDEUIL.

Oh! je l'ai bien vu, va!... Aussi, tout de suite, mes idées noires de cette nuit se sont envolées... Comme il est beau, ton atelier! C'est égal, j'aimais encore mieux l'ancien.

HENRI.

Pourquoi?

MADAME JOURDEUIL.

Parce que j'y venais plus souvent, et puis, les jours où je ne venais pas, il y avait mon portrait dans un coin, qui te regardait travailler.

HENRI, *à part.*

Allons, bon! le portrait.

MADAME JOURDEUIL.

De cette façon, j'étais toujours près de toi...

HENRI, *vivement.*

Mais je l'ai encore, ton portrait; il est dans ma chambre, au chevet de mon lit, mon petit lit de fer, du temps que j'étais à la maison...

MADAME JOURDEUIL.

Ah! c'est gentil; voyons cette chambre. *(Elle va à la porte de gauche.)*

HENRI, *l'arrêtant.*

(A part.) Diable! *(Haut.)* Non... n'entre pas... tu ne verrais rien... c'est trop en désordre.

MADAME JOURDEUIL.

Bah! Qu'est-ce que ça fait? une maman.

HENRI.

Non... je t'en prie.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, tu plaisantes... *(Subitement.)* A moins que... *(Bas.)* Est-ce qu'il y a quelqu'un là?

HENRI.

Personne... il n'y a que Namoun! qui est en train de ranger.

MADAME JOURDEUIL.

Ah!... Namoun!... *(Elle s'éloigne de la porte.)* Bien.

HENRI.

Dam! je ne suis pas tout à fait installé... C'est un fouillis là-dedans. Un autre jour je te la montrerai.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, oui... c'est cela, un autre jour... Maintenant, adieu, je m'en vais vite.

HENRI.

Comment! déjà... Reste encore un peu.

MADAME JOURDEUIL.

Non! non!... je ne veux pas te gêner.

HENRI.

Mais tu ne me gênes pas...

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, ton père doit commencer à s'impatienter... tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas? d'être venue...

HENRI.

T'en vouloir?

MADAME JOURDEUIL.

Vois-tu, quand on aime les gens, on est bien aise de savoir comme c'est chez eux. De cette façon,

lorsqu'on pense à eux, on se les représente mieux, on est avec eux davantage.

HENRI, *souriant.*

Mais oui, voyons!

MADAME JOURDEUIL.

Allons! adieu... Est-ce que tu ne viendras pas nous voir, un de ces jours, pour nous rendre le jeudi que tu nous as volé?

HENRI.

Ce sera bien difficile... J'ai tant de travail, ces jours-ci.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin, tu verras... *(Elle fait un pas.)* Seulement, écoute, que je te dise. *(Elle entraîne Henri de l'autre côté de la scène. — Bas.)* Nous autres, les mères, nous voudrions toute la vie garder nos enfants pour nous seules, et nous ne comprenons pas qu'ils puissent nous être infidèles, nous qui, jusqu'au dernier jour, les aimons si fidèlement. Cependant il le faut; tôt ou tard, une heure arrive où la mère n'est plus la grande affection dans la vie de son enfant, et je vois bien que cette heure est arrivée pour moi.

HENRI.

Comment?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! je ne t'en veux pas, c'est si naturel... Toutes les mères en sont là!... Malheureusement, comme tu m'as beaucoup gâtée, je suis plus sensible que les autres, et il faut me ménager un peu

plus... Aussi, je t'en supplie, si tu t'en vas de moi, va-t'en petit à petit, pas tout à la fois... Ne m'emporte pas tout mon paradis d'un seul coup; autrement, vrai! je suis capable d'en mourir.

HENRI, *à part.*

Est-ce possible, mon Dieu! *(Haut.)* Ma mère, ma mère chérie, écoute-moi bien à ton tour : Je ne sais pas pourquoi tu me dis cela; je ne sais pas pourquoi tu doutes de ton fils. *(Élevant la voix.)* Mais je te jure, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, c'est-à-dire sur toi-même...

MADAME JOURDEUIL, *regardant la chambre.*

Chut! chut!...

HENRI.

Je te jure que tu es la grande affection de ma vie, que tu le seras toujours, et que dans tout ce que j'aime en dehors de toi, il n'y a rien, tu m'entends? rien que je ne sois prêt à sacrifier à ton repos et à ton bonheur...

MADAME JOURDEUIL.

Sais-tu que c'est bien beau, ce que tu me dis là!

HENRI.

Tu ne le crois pas?

MADAME JOURDEUIL.

Si, mais, pour que je le croie mieux, il faut venir me le dire souvent. *(Elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse vite.)* Adieu!... *(Elle court prendre son sac qu'elle a oublié sur le bureau, s'arrête, se baisse et ramasse quelque chose.)*

HENRI.

Qu'est-ce que tu cherches?

MADAME JOURDEUIL.

Rien! c'est une ombrelle que je ramasse... *(Montrant la chambre.)* Sans doute l'ombrelle de Namoun. *(Elle agite l'ombrelle et le menace avec, en souriant.)*

HENRI.

Comment, tu crois?

MADAME JOURDEUIL.

Je me sauve... je me sauve...

SCÈNE VII

HENRI, *seul.*

Il reste un moment stupéfait, l'ombrelle à la main.

Ah! je comprends, maintenant... Voilà donc pourquoi elle me parlait de la vie que je mène... *(Jetant l'ombrelle dans un coin.)* Il est très compromettant, ce Gontaut, avec ses ombrelles... Pauvre mère!... Je suis sûr qu'elle s'en va en croyant qu'il y a des femmes dans toutes les armoires, ici. Quelle dérision! Juste au moment où je viens de... Et l'autre avec ses cinq cents francs: « Fais de la monnaie, mon bonhomme! » *(Rire amer.)* Ah! ah! décidément, la farce est bien jouée. *(Il va à la porte de gauche et l'ouvre.)*

MADAME JOURDEUIL, *reparaissant.*

Pardon... c'est encore moi.

HENRI, *refermant la porte qu'il ouvrait.*

Entre donc.

MADAME JOURDEUIL, *rentrant timidement.*

(Bas.) Oh! je n'ai qu'un mot à te dire. *(Gaîment.)* Et l'argent du mois! l'argent du mois que j'oubliais.

HENRI, *effrayé.*

L'argent du mois?

MADAME JOURDEUIL.

Quelle étourdie, hein?... Je m'en allais sans le prendre.

HENRI, *riant.*

Ah! ah! c'est trop fort!

MADAME JOURDEUIL.

J'aurais été jolie, ce soir, avec mes fournisseurs.

HENRI.

C'est que... je ne sais pas si... j'ai eu tant à payer hier.

MADAME JOURDEUIL, *à part.*

Oh! oh! l'ombrelle rose...

HENRI.

Est-ce que tu ne pourrais pas attendre deux ou trois jours?... Ça t'ennuie.

MADAME JOURDEUIL.

Dam! c'est à cause de ton père, tu le connais, il aime bien que les fournisseurs soient payés recta. Il a cela de bon, par exemple, on ne peut pas lui ôter ça.

HENRI.

Eh bien!... et demain?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! demain, parfaitement... Ce n'est que le 2... il n'y a pas grand retard; c'est entendu, à demain.

HENRI.

A demain. *(Elle referme la porte.)*

HENRI, *seul.*

Demain!... Et où en prendras-tu, de l'argent, demain? Tu comptais sur Margarot, mais puisque Margarot n'a pas voulu de ton billet, comment vas-tu faire, malheureux? Là-haut, tu n'as plus rien; tout est vendu... à moins de te vendre toi-même... Et pourquoi pas?... Puisqu'il y a marchand!... Oui, mais... *(Regardant son chevalet.)* Eh bien! et ça?... Allons, allons, pas de faiblesse... *(Prenant son chapeau.)* De l'argent, n'importe à quel prix, il me faut de l'argent!...

SCÈNE VIII

HENRI, NAMOUN, *sortant de la chambre.*

NAMOUN, *joyeux, tire de dessous son burnous un gros portefeuille qu'il offre à son maître.*

Quisquici? mouci... Di l'argent?... En voilà, di l'argent! En voilà bezeff!...

HENRI, *vivement.*

Où as-tu trouvé ça?

NAMOUN.

Macach trouvir, Namoun chapar. *(Il fait le geste de voler.)*

HENRI, *indigné.*

Tu l'as volé?

NAMOUN.

Ih! voulé... fesir razzia dans el-voiture.

HENRI.

Quelle voiture?...

NAMOUN, *très vite, avec beaucoup de geste.*

El-voiture de Marg'rot... mouci Marg'rot fesir: Turco, gardi li chival. Turco gardir li chival, mirar el-portefiou, chapar et couri. *(Il rit.)*

HENRI.

C'est trop fort... *(S'élançant sur lui.)* Comment, coquin?

NAMOUN, *stupéfait.*

Quisquici! mouci, toi fâché, bourquoi Namoun chapar el-portefiou; ci bour toi, mouci, bour toi.

HENRI.

Pour moi? Tu veux donc me faire aller en prison, misérable?...

NAMOUN.

Toi, mâcach andar en brisoun. Namoun, oui, andar en brisoun... toi riche, toi content, donner bezeff argent là-bas à Vidervay, acheter bella roba à ta sœur... Ou-Allah!

HENRI, *radouci.*

Mais, malheureux enfant, tu ne sais donc pas que c'est très mal, de voler. Macach bono chapar.

NAMOUN.

En Francia, macach bono? Dins l'Africa, bono!... Ih! dins l'Africa, tous chapar, tous fezir razzia!...

HENRI.

Il est superbe, avec sa razzia!... Et moi donc, avec ma morale!... Je ferais bien mieux d'aller...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGAROT.

Il entre en courant, tout effaré; Namoun se blottit dans un coin.

MARGAROT.

Jourdeuil! Jourdeuil! Est-ce que je n'ai pas?...

HENRI, *lui tendant le portefeuille.*

Voilà... J'allais chez vous.

MARGAROT. *Il se laisse aller sur une chaise.*

Ouf!... Ah! mon ami, quelle souleur... Où était-il?

HENRI.

Par là, dans un coin... C'est Namoun qui l'a trouvé...

MARGAROT.

Ah! le brave turco... Il faut que je... *(Il tire une pièce de monnaie.)* Tiens! mon enfant... *(Namoun hésite, et montre Henri.)* Prends donc... tu ne l'as pas volé...

NAMOUN, *avec conviction.*

Macach bono vouler. *(Il empoche la pièce et retourne sur le divan.)*

MARGAROT.

C'est égal, je m'en vais plus content que je ne suis venu... étourdi, va!... *(Il va vers la porte.)*

HENRI.

Margarot...

MARGAROT.

Hein? *(Henri hésite à lui parler, Margarot s'approche.)* C'est pour notre billet, n'est-ce pas? Mais, triple entêté que vous êtes...

HENRI.

Non... non... pas de phrases... ce traité!... Et signons vite.

MARGAROT.

Comment?... Vous consentez!...

HENRI.

Dépêchons...

MARGAROT, *tirant le traité de sa poche.*

Ah! enfin... je savais bien que vous y viendriez... Voilà : « Entre les soussignés... »

HENRI, *lui prenant le papier des mains.*

C'est inutile, je connais les conditions. *(Il passe à gauche vers le pupitre.)*

MARGAROT.

Vous savez, c'est pour dix ans !...

HENRI.

Pour trente, si vous voulez.

MARGAROT.

Avec un dédit de vingt mille francs.

HENRI.

Entendu ! *(Il signe.)*

MARGAROT.

Là ! maintenant, signez le double et passez-moi la plume.

HENRI, *pendant que Margarot signe.*

(A part.) Mon père sera content... Les fournisseurs ne risqueront plus d'attendre.

MARGAROT, *signant devant le pupitre.*

Mon cher, je suis enchanté. Nous faisons tous les deux une excellente affaire et vous verrez que le veau à deux têtes a du bon... *(Mettant un des deux traités dans sa poche.)* Voilà qui est dit... A présent, si vous avez besoin d'argent...

HENRI.

J'en ai besoin...

MARGAROT.

Eh bien ! venez ce soir dîner à la fabrique, vous prendrez ce qu'il vous faut. *(A part.)* Hé ! hé ! il pa-

raît que la colombe a demandé des arrhes. *(Haut.)* A ce soir.

HENRI.

Attendez... Est-ce que votre voiture est en bas?...

MARGAROT.

Oui, pourquoi?

HENRI, *allant chercher* la Mort d'Adonis.

Parce que je vous prierai d'emporter ceci...

MARGAROT.

Comment! encore un?... Mais savez-vous que j'en ai déjà plus de trente à la fabrique... Enfin, donnez toujours... heureusement que le local ne me manque pas... *(Henri va s'asseoir à droite. — Margarot, à part, regardant le tableau.)* Je serais tout de même curieux de savoir d'où lui viennent toutes ces précieuses croûtes... Allons! bon, la signature est encore effacée... Je parie qu'il y a quelque histoire de femme là-dessous... Oh! ces artistes, c'est si passionné... *(Il sort.)*

HENRI, *sur le devant de la scène, à demi-voix, très ému.*

Maintenant, ne me demandez plus rien!... Je vous ai tout donné... tout!... *(Il reste abîmé, la tête dans les mains.)*

SCÈNE X

HENRI, NAMOUN, FRANQUEYROL.

FRANQUEYROL, *à Margarot qui sort.*

Ne fermez pas. *(Il entre.)*

NAMOUN, *en le voyant, se dresse sur le divan et appelle.*

Ia! didou... mouci!...

FRANQUEYROL, *avec un geste énergique.*

Chut!... *(Plus bas.)* Chut!... nous allons voir si on l'a prévenu... *(Il vient sur la pointe des pieds derrière Henri, s'arrête très ému lui-même et lui frappe doucement sur l'épaule.)*

HENRI, *se retournant.*

Pierre!... *(Il bondit.)* Toi!... c'est toi!... *(Ils s'embrassent.)*

FRANQUEYROL.

Allons! je suis content... Papa Jourdeuil m'a tenu parole...

HENRI.

Comment! tu les as déjà vus?... C'est donc cela, que...

FRANQUEYROL.

Eh! oui, je les ai vus!... Tous, le père, la maman et la petite fée aux grands yeux de velours qui te bat de si belles crèmes!... Ah! mon ami, les braves gens! la bonne maison! Comme tu es heureux d'avoir une famille pareille!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

AU FAUBOURG SAINT-JACQUES, CHEZ MARGAROT

La salle de dessin. Grande table de travail. Vases et jardinières remplis de fleurs. Dans un coin, de longues bandes de papiers peints, étalées sur des lattes pour sécher, descendent du plafond jusqu'à terre. Tout le fond de la salle est vitré avec une grande porte au milieu, donnant sur une cour plantée d'arbres. Au bout de la cour, la fabrique avec ses tuyaux rouges et ses mille fenêtres. Porte à droite; à gauche, une large fenêtre assez élevée, entr'ouverte. A gauche, premier plan, un divan très large, et sur le divan, pelotonné dans un vieux tapis, quelque chose qui a l'air de quelqu'un.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE JOURDEUIL, MADAME JOURDEUIL, LOUISE, MARGAROT, *puis* NAMOUN.

Au lever du rideau, tout le monde est debout. On vient d'entrer. Margarot au milieu de la salle en tenue de planteur, une rose à la boutonnière, son panama à la main. Le père Jourdeuil, le dos appuyé contre la table, superbe, dédaigneux, son grand chapeau sur l'oreille, faisant le moulinet avec sa canne et sifflotant. Louise dans l'encadrement de la porte du fond, son ombrelle encore ouverte.

MARGAROT, *montrant l'atelier d'un geste arrondi.*

L'oiseau s'est envolé, mesdames; mais voici toujours la cage!

MADAME JOURDEUIL.

Envolé!

LOUISE, *s'avançant.*

Où donc?

MARGAROT.

Oh! pas bien loin... sans doute dans le jardin, à fumer un cigare, en attendant la cloche... Tout juste la clef est à la porte... *(Il montre la porte à gauche.)*

LOUISE.

Alors, c'est ici qu'il travaille?...

MARGAROT.

Oui, mademoiselle, c'est ici... voilà sa table, sa chaise, ses crayons *(montrant les papiers)* et ses œuvres.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Jolies, les œuvres! Pff!

MADAME JOURDEUIL, *suppliante.*

(Bas.) Mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL, *même ton.*

Qu'est-ce que tu veux? Je suis indigné. *(Il se remet à siffloter.)*

MARGAROT, *devant les papiers.*

Ah! je vous réponds que le gaillard n'a pas gardé ses mains dans ses poches depuis quinze jours qu'il est chez moi... il y va d'un cœur, d'une rage!... Les Jourdeuil sont déjà très demandés sur la place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *indigné.*

Demandé sur la place. Oh!...

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Je t'en prie...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

C'est une honte, je te dis... *(Il recommence à siffloter avec rage.)*

MARGAROT.

Il y a surtout ces pavillons chinois, pour salle de billard... ça, voyez-vous. *(Il envoie un baiser aux pavillons chinois. Le père Jourdeuil, hors de lui, fait le geste de tout casser avec sa canne.)*

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant vite de Margarot.*

Alors, monsieur, vous pensez que nous allons le trouver dans le jardin.

MARGAROT.

Oh! ne prenez pas la peine, madame. Je vais envoyer un de nos tireurs... *(Regardant autour de lui.)* Il doit y avoir par là, dans quelque coin... tout juste! *(Il va vers le divan, et secoue avec son pied le tapis roulé dessus.)* Hé, moricaud... va vite chercher M. Henri... *(Le tapis se déroule lentement. Il en sort un petit être malingre, vêtu d'une blouse bleue, les pieds nus, pâle, l'œil brillant, la chevelure ébouriffée et toute remplie de laine verte et de poussière d'or.)*

LOUISE, *s'approchant.*

Comment!... *(Elle rit.)* Ah! ah! ah! la bonne histoire! Ah! ah!... est-il drôle avec sa blouse... Tourne-toi, voyons... *(Elle le tourne et le retourne.)*

MADAME JOURDEUIL, *de loin.*

Eh bien? Louise...

LOUISE.

Mais, maman, c'est Namoun!...

MADAME JOURDEUIL.

Namoun!...

LOUISE.

Eh! oui... C'est Namoun... Bonjour, Namoun.

NAMOUN, *encore endormi.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL.

Tu es donc dans les papiers peints, toi aussi?...

NAMOUN, *fièrement.*

Ih! Ci moi tireur maintenant. *(Il tousse.)*

MARGAROT.

Ma foi! oui... Ce gamin-là n'a jamais voulu se séparer d'Henri. Nous avons été obligés de le prendre à la fabrique.

LE PÈRE JOURDEUIL, *avec emphase.*

(A part.) C'était bien la peine de naître au Sahara.

MARGAROT.

Drôle de petite bête!... Dès qu'il a un moment, il vient se coucher là comme un chien frileux, près de la table de son maître...

LOUISE, *à sa mère.*

Mais regarde-le donc!... c'est qu'il est très gentil dans son nouveau costume... Et cette poussière de laine verte et d'or qu'il a dans les cheveux, est-ce charmant!

LE PÈRE JOURDEUIL, *s'approchant.*

Oui, c'est très joli dans les cheveux, cette poussière-là; mais dans les poumons. *(Namoun tousse.)* Voilà ce que ça fait...

LOUISE, *avec intérêt.*

Tu tousses, Namoun?

NAMOUN.

Ewah! toussir bezeff « Bum! bum! » coume tambour Lakdar. *(Avec fierté.)* Ci la fabriqua.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée.*

Vraiment? mais alors, Henri!

MARGAROT, *mettant une rose fraîche à sa boutonnière.*

Oh! non, madame, par ici, il n'y a rien à craindre... Là-bas, à l'atelier, c'est différent... ils ont le talc, la couleur, le vernis, le gaz, le charbon... *(Gaîment.)* Allons! file, turco, va chercher mouci Inri.

JOURDEUIL, *bas, à Namoun qui passe devant lui.*

Veux-tu bien retourner au désert tout de suite!... *(L'enfant passe sans le regarder et sort par la porte de droite.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* NAMOUN.

LOUISE.

Pauvre petit Namoun!... Mais c'est affreux, cela...

MARGAROT.

Hé! mademoiselle, l'industrie a ses champs de bataille, elle aussi. Encore notre industrie à nous n'est-elle pas des plus meurtrières... mon établissement est très sain... J'ai de grands ateliers, un jardin immense, une installation tout à fait philanthropique... Du reste, mesdames, si vous voulez venir faire un petit tour de fabrique, en attendant Henri, vous pourrez vous convaincre vous-mêmes...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Je ne bouge pas d'ici, je te préviens.

MADAME JOURDEUIL.

Excusez-nous, monsieur, mais mon mari est toujours un peu souffrant, et je craindrais que le bruit des machines...

MARGAROT.

Oh! il n'y a personne en ce moment, tout le monde déjeune... C'est seulement pour vous montrer le coup d'œil des ateliers. Je suis sûr que cela intéresserait beaucoup M. Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! pas du tout, monsieur..., moi, tout ce qui est usine, machine... Tenez, rien que de regarder vos grandes cheminées de brique rouge, j'en ai tout de suite assez.

MARGAROT, *vexé.*

Je suis très heureux, monsieur, que votre fils n'ait pas eu la même répulsion.

LE PÈRE JOURDEUIL, *fièrement.*

Mon fils n'est pas un artiste, lui.

LOUISE.

Comment?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non! ce n'est pas un artiste! je l'avais toujours dit, et il vient bien de le prouver en entrant dans cette bara...

MADAME JOURDEUIL.

Oh! mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Laisse-moi donc tranquille!... Il faut pourtant que Monsieur sache à qui il a affaire et que tous les Jourdeuil ne sont pas des renégats.

MARGAROT.

Des renégats!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, monsieur, des renégats!... L'art est une religion. En entrant ici, mon fils l'a reniée! C'est un renégat!...

MARGAROT.

Sans doute... sans doute... mais c'est si difficile, au temps où nous vivons, de...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! monsieur, il y a la lutte! Il faut lutter! Est-ce que les vrais artistes ne sont pas des lutteurs?... Est-ce que l'art est possible sans la lutte?... Mais

non! voulez-vous que je vous dise? Tous ces peintraillons de maintenant n'ont qu'une idée dans la tête, gagner de l'argent!... plus de dignité, plus de conscience... Les *pavillons chinois sont bien payés*, va pour les pavillons chinois... Ah! jeunes gens, jeunes gens, vous vous êtes moqués de nos grands cheveux et de nos chapeaux d'astrologues, vous avez répudié la vareuse, la sainte vareuse, qui donne l'air rapin, vous avez cru pouvoir impunément vous habiller comme des bourgeois, et voilà qu'à force de ressembler aux bourgeois, vous êtes des bourgeois vous-mêmes, aussi bourgeois que le plus bourgeois des bourgeois.

MADAME JOURDEUIL.

Voyons, mon pauvre homme, calme-toi. A quoi sert que tu te tourmentes? Ce qui est fait est fait.

MARGAROT.

D'autant mieux qu'un bon traité avec dédit, un dédit de vingt mille francs, ma foi! passé entre votre fils et moi, nous lie l'un à l'autre pour dix ans, et que les plus beaux discours du monde n'y changeraient pas une lettre... Du reste, je dois vous dire qu'Henri en a très bien pris son parti et qu'il ne veut plus entendre parler de son ancien métier... C'est si vrai, qu'il a rompu avec tous ses camarades... ainsi, tenez!... il y en a un... vous le connaissez peut-être?... un Marseillais, une espèce d'original.

MADAME JOURDEUIL.

Franqueyrol?

MARGAROT.

Oui, c'est cela... Franqueyrol... Eh bien! voilà

trois jours qu'il vient, ce Franqueyrol, et qu'Henri lui refuse sa porte...

LOUISE, *s'approchant.*

M. Pierre sait donc qu'Henri est ici... Qui a pu le lui dire?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Moi!

LOUISE.

Oh! père, Henri qui nous avait tant recommandé...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tant pis, s'il a honte d'être ici, il ne fallait pas qu'il y vînt... D'ailleurs, est-ce que vous vous imaginez qu'un vieux routier comme Pierrot aurait pu croire longtemps à cette invention de voyage et de départ précipité?...

MADAME JOURDEUIL, *douce.*

C'est égal, mon ami, Henri ne sera pas content.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui-da!... il ne sera pas content... Et moi, est-ce que tu crois que je suis content? Quand je pense que j'ai travaillé quarante ans, mangé mon bien, usé ma vie pour léguer à ton fils un nom illustre et une palette glorieuse!... Et puis voilà ce qu'il en fait!... Ah! les enfants! les enfants!

MARGAROT, *à madame Jourdeuil.*

M. Jourdeuil fait de la peinture, lui aussi, d'après ce que je vois...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Si je fais de la peinture!... c'est trop fort... si je fais...

MARGAROT.

Dam! c'est la première fois ou à peu près que nous nous voyons, et jamais votre fils ne m'avait dit...

LE PÈRE JOURDEUIL, *amer.*

Oui, oui, connu... *(Solennel.)* C'est moi qui suis Jourdeuil-le-Vieux, monsieur!... Jourdeuil-le-Vieux... *(Plus doux.)* Qui croyez-vous donc que j'étais, mon ami!...

MARGAROT, *stupéfait.*

Jourdeuil-le-Vieux!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! je sais que la génération de maintenant affecte de ne pas me connaître...

MARGAROT, *à part.*

Il est décidément très drôle...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Heureusement que, sans attendre le jugement de la postérité, j'ai pour me venger du dédain de mes compatriotes l'estime et l'amitié d'un grand peuple... Interrogez l'Amérique, monsieur, et vous saurez alors ce que vaut Jourdeuil-le-Vieux, l'auteur des *Noces de Proserpine,* du *Centaure malade,* de *la Mort d'Adonis,* de...

MARGAROT, *vivement.*

Le *Centaure malade!* mais je connais ça!... Hé! parbleu!... j'y suis, maintenant!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *ému.*

Vous connaissez mon *Centaure?...*

MARGAROT, *réprimant une forte envie de rire.*

Si je le connais!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Il connaît mon *Centaure! (A Margarot.)* Où l'avez-vous vu? à New-York, peut-être?

MARGAROT.

Oui... oui... à New-York...

LE PÈRE JOURDEUIL, *jubilant.*

Chez Jackson?...

MARGAROT.

C'est cela... Chez Jackson!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Tu vois bien. Il est très connu là-bas, ce Jackson..., il fallait cet étourneau de Franqueyrol... *(A Margarot.)* Et, dites-moi, l'ancien, il paraît que j'ai un certain succès, dans ce pays-là.

MARGAROT.

Oh! un succès!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Sacré Jackson! doit-il en gagner de l'argent!... Ah! il y aurait un beau coup à faire : partir tous, aller s'installer là-bas.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée.*

Miséricorde!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Franqueyrol nous emmènerait dans la petite galiote...

LOUISE, *gaiement.*

Oh! je veux bien.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Moi aussi, je le voudrais bien, si... si j'avais trente ans de moins... C'est égal, c'est bon de se savoir compris... *(Embrassant sa femme.)* Ça vous fait une jolie petite flambée sous le cœur... *(A Margarot.)* Ah çà! et vous, mon gros philistin, mes petites drôleries vous avaient donc bien frappé, que vous vous en souvenez encore?

MARGAROT.

Ah! monsieur, quand on a vu ces toiles-là, on ne les oublie jamais.

LE PÈRE JOURDEUIL, *rayonnant, à sa femme.*

Hein! crois-tu?... pour un industriel!... *(Tendant la main.)* Touchez là, Margarot, la paix est faite! Je ne vous en veux plus... Mon fils est bien chez vous, qu'il y reste... Après tout, le feu sacré ne se lègue pas!... D'ailleurs, le pauvre garçon avait ses raisons pour entrer ici... Il paraît qu'il a depuis quelque temps des besoins d'argent énormes. *(En confidence.)* La mère croit qu'il est tombé dans les griffes d'une donzelle.

MARGAROT, *gros rire.*

Ah! ah! vous croyez que sa colombe...

MADAME JOURDEUIL, *montrant Louise qui s'approche.*

Chut!

MARGAROT, *bas.*

Je m'en doutais!...

LOUISE.

Henri ne vient pas... Si nous allions le chercher?

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant le bras de Margarot*

Non! non!.. Allons plutôt voir un peu cette fabrique.

MARGAROT.

Vraiment!... à la bonne heure.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, je ne serai pas fâché de jeter un coup d'œil... je suis sûr que cela va m'intéresser beaucoup. Allons!

LOUISE.

Et Henri?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il viendra nous rejoindre.

MARGAROT, *offrant son bras.*

Mesdames...

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui prenant le bras.*

Et, dites-moi, l'ami, alors, ce Jackson... *(Ils sortent en causant. Les dames vont devant. A mesure qu'ils s'éloignent, on voit une main, puis un bras, passer par l'entre-bâillement de la fenêtre de gauche. L'espagnolette glisse, la fenêtre s'ouvre, Franqueyrol paraît.)*

SCÈNE III

FRANQUEYROL, *seul.*

(Debout sur l'appui de la fenêtre, regardant l'atelier.)

Quelqu'un?... non! personne... Il me semblait bien pourtant avoir entendu causer... Bah! tant pis, je me risque, zou!... *(Il saute.)* Enfoncés les cerbères et toute la cerbèrerie... Après tout, quand un homme s'enferme à clef pour se suicider, tous les moyens sont bons pour arriver jusqu'à lui. Je suis dans mon droit; il ne me manquait qu'un commissaire de police... Çà! maintenant, orientons-nous... Si mes renseignements étaient bons... si je ne me suis pas trompé de fenêtre... Oui, ça m'a bien l'air d'une salle de dessin, ici... *(Regardant sur la table.)* Té! pardi! voilà sa pipe, je la connais bien; c'est moi qui la lui ai rapportée de Marseille... Bonjour, payse. Ma foi! je n'ai plus qu'à m'asseoir bien tranquillement, jusqu'à ce que la cloche sonne. *(Il s'assied à califourchon sur une chaise.)* Puisque c'est ici qu'il travaille, je suis sûr de ne pas le manquer. *(Il commence à bourrer la pipe.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI, NAMOUN.

HENRI, *ouvrant la porte de droite.*

Je vous ai fait attendre...

FRANQUEYROL, *souriant.*

Non, pas trop.

HENRI, *stupéfait.*

Comment?... *(A Namoun.)* Qu'est-ce que cela veut dire?

NAMOUN.

Ewah!... moi macach coumbrenir... Lis autres là tout à l'heure... A brisent lui!... Ci la diable!... *(Il va se coucher dans son tapis.)*

HENRI, *entre ses dents.*

Bon!... bon!... tu me paieras ça...

FRANQUEYROL.

Ce n'est pas moi que tu cherchais, hein?

HENRI, *très ému.*

Non! c'est vrai... Par où es-tu entré?

FRANQUEYROL, *montrant la fenêtre.*

Par là... Je n'avais pas le choix, tu comprends.

HENRI, *fébrilement.*

Enfin, que veux-tu?. Qu'est-ce que tu viens faire?

FRANQUEYROL.

T'enlever, pardi!... Tu t'imagines bien que je ne vais pas te laisser ici. Allons! arrive...

HENRI.

Tu as eu tort de venir, Pierre. J'aurais mieux aimé... Non! vraiment... J'avais des raisons pour ne pas te voir.

FRANQUEYROL.

Des raisons... Eh bien! tu me les diras en route, tes raisons... Viens! zou!...

HENRI.

Comment?... « viens!... » Me prends-tu pour un enfant?...

FRANQUEYROL.

Hé! oui, tu es un enfant... viens donc!

HENRI.

Ne continue pas cette plaisanterie, je t'en prie.

FRANQUEYROL.

Ah çà! je voudrais bien savoir qui plaisante de nous deux?... Voyons, est-ce sérieusement que tu es entré ici?...

HENRI.

Très sérieusement.

FRANQUEYROL.

Alors, tu renonces à la peinture?

HENRI.

J'y ai renoncé.

FRANQUEYROL.

Mais tu n'en as pas le droit, misérable!

HENRI.

Ah! oui, l'art, la gloire, mon pays!... Il me semble que j'entends papa Jourdeuil.

FRANQUEYROL.

Il s'agit bien de ton pays. Il s'agit de Pierre Fran-

queyrol, ici présent, qui est allé te chercher au fond de l'Adriatique, et qui ne veut pas avoir risqué sa peau pour repêcher un... papetier... Il y en a déjà trop, de ces bonshommes-là! Tu ris?... Eh bien! moi, je te dis que si tu renonces à la peinture, j'ai le droit d'aller te flanquer dans l'Adriatique, à la place où je t'ai trouvé et dans la même position... Ma parole d'honneur! je te remets là et je ne m'en mêle plus.

HENRI.

Ah! tu aurais bien mieux fait de ne jamais t'en mêler... On doit être si bien sur un bon lit de sable au fond de la mer, sans penser... *(Un temps.)*

FRANQUEYROL, *s'approche.*

Toi, tu as du gros chagrin, bien sûr.

HENRI, *relevant la tête.*

Du chagrin... Ah! ben oui... je suis très content, au contraire... J'ai une place magnifique... je gagne beaucoup d'argent.

FRANQUEYROL.

Ainsi ce n'est qu'une question de gros sous!... Tu es ici parce que tu veux gagner de l'argent?

HENRI.

Oui.

FRANQUEYROL.

Mais, brigand de bon sort! qu'est-ce que c'est donc que cette rage d'argent qui te pousse? De l'argent! *quès aco?* Pour quoi faire, de l'argent? Est-ce que tu n'en gagnais pas plus qu'il t'en fallait pour

toi seul?... Voyons! tu as donc des vices, maintenant? Tu joues? tu fais courir?... Quoi?... des enfants?... Non!... Alors c'est donc ton père qui est dans le vrai, et les peintres d'aujourd'hui, vous n'êtes tous que des vitriers...

HENRI, *d'un air prud'homme.*

Hé! mon cher, c'est bien dur aussi d'être exposé toute sa vie aux privations et aux déboires de la bohème artistique... Et, ma foi! quand on trouve une *jolie situation, bien assise, bien régulière...*

FRANQUEYROL.

Non!... non!... c'est impossible... ce n'est pas de lui, ces phrases-là; Clémence a raison, ce n'est pas de lui.

HENRI, *très ému.*

Clémence!... tu l'as vue?... *(Plus bas.)* Que fait-elle? Que *t'a-t-elle dit?*

FRANQUEYROL, *lui prenant la main avec énergie.*

Elle m'a dit que tu mentais, que tu lui avais écrit une lettre trop cruelle et trop lâche pour être vraie, et que, quoi qu'il arrive, tes amis devaient t'aimer quand même et te rester fidèles malgré toi, parce qu'il y aurait toujours quelque chose de grand et d'héroïque au fond de tout ce que tu ferais... Voilà ce qu'elle m'a dit, la pauvre! *Voilà ce qu'elle m'a dit avec ses beaux yeux tout reluisants de larmes. (Henri se détourne très ému.) Et maintenant...* maintenant je suis sûr qu'elle ne s'est pas trompée.

HENRI.

Eh bien! oui, c'est vrai... J'aime cette femme

avec passion! j'aime mon art avec rage! mais, dussé-je en mourir, il faut que je renonce à tous les deux... Tiens! laisse-moi, Pierre, va-t'en... Tu ne sais pas, toi... il y a des devoirs terribles...

FRANQUEYROL.

Mais, enfin, dis-moi au moins quels sont ces étranges devoirs?...

HENRI.

Jamais!... C'est le secret de ma vie... je ne le livre à personne.

FRANQUEYROL.

Ingrat! Et moi qui serais si heureux de pouvoir te livrer le mien. Car j'ai un secret, moi aussi, dans ma vie, un gros secret qui me pèse et que j'aurais besoin de confier à quelqu'un... mais à qui veux-tu?... Je n'avais qu'un ami, et, tu vois, je suis en train de le perdre... *(Le prenant par le bras.)* Mais réponds-moi donc, cap de Dieu! Dis quelque chose... non! tu ne veux pas? Eh bien! alors, embarque, Pierre-qui-roule; il était dit que je roulerais toute ma vie... *(Il fait un pas vers la porte.)*

HENRI.

Pierre!... *(Franqueyrol s'arrête.)* Tu t'en vas?

FRANQUEYROL.

Et pour toujours...

HENRI.

Pour toujours? tu me jures que c'est pour toujours... Alors, écoute, mais rappelle-toi qu'en me forçant à te livrer mon secret, tu me condamnes à

ne plus te revoir... *(Il le prend par la main et l'amène sur le devant de la scène. Le tapis du divan s'agite. La tête de Namoun paraît avec deux petits yeux très brillants qui écoutent.)* Tu me demandais tout à l'heure si j'avais des enfants, eh bien! oui, j'en ai!

FRANQUEYROL.

Ah! l'imbécile...

HENRI.

J'ai trois enfants qu'il faut nourrir...

FRANQUEYROL.

Trois!

HENRI.

Oui, trois enfants, tu les connais... mon père, ma mère et ma sœur.

FRANQUEYROL.

Comment! ton père... Mais je croyais... tu m'avais dit que tes parents.....

HENRI, *souriant.*

Avaient de petites rentes... hé! sans doute. Ils ont celles que je leur fais.

FRANQUEYROL.

Ah! je comprends, alors.

HENRI, *baissant la voix.*

Il y a six ans, lorsque je revins d'Italie, je trouvai la maison ruinée, mon père vieilli, sans courage, et près de la petite sœur malade, ma mère qui brodait nuit et jour pour gagner gros comme ça de pain... un vrai désastre... Tu penses, moi qui reve-

nais de mon beau voyage avec ma boîte à couleurs pleine de soleil, me trouver en face de cette misère et de ces nouveaux devoirs!... C'était dur... Dix-neuf ans et des pinceaux neufs, nourrissez donc une famille avec cela... Ah! j'ai maudit la peinture, à ce moment... J'aurais voulu être portefaix, homme d'équipe, n'importe quoi qui gagne cinquante sous par jour... Pourtant je me mis à l'œuvre avec courage, et sur une toile achetée à crédit, je commençai mon premier tableau... J'eus toute ma chance tout de suite, mon tableau se vendit bien, on en parla, les commandes arrivèrent, et désormais la pauvre maman n'eut plus besoin de travailler. Moi, je mettais les journées doubles; mais je ne m'en plaignais pas. J'étais si heureux de leur faire du repos et du bien-être à tous avec mon travail. Tout alla bien pendant trois ou quatre ans : puis, un beau matin, la chance tourna. Ah! ces sautes de vent de la vogue parisienne, c'est terrible! Juste au moment où je sentais le talent me venir, le vrai talent, tu sais, celui de dessous qui monte après le folletis de la vingtième année, juste à ce moment le succès m'abandonna. Tout seul, j'en aurais ri, c'était si bête! mais avec trois enfants sur les bras, il n'y avait vraiment pas de quoi rire... Par bonheur, lorsque ma débâcle arriva, je venais de les installer à la campagne; et comme ils vivaient loin de moi, ils ne se doutèrent de rien... Ça, vois-tu, c'est mon triomphe!... Pendant deux ans, j'ai mené une vie de galère, les courses chez les marchands, les refus, les affronts, les protêts, les saisies, tout l'horrible train de la misère; mais chez eux, là-bas, il y a toujours eu la même existence sûre et paisible, toujours du bon pain blanc sur la table, et un loyer d'avance dans le

tiroir... tu comprends, ces pauvres vieux! ils en avaient eu assez de ces histoires-là; je ne pouvais pas les y fourrer encore... Par exemple, j'ai eu du mal... Ah! oui, j'ai eu du mal... cet argent, ce terrible argent qu'il fallait décrocher tous les mois... Et puis, c'est qu'à la maison on ne le ménageait guère. J'avais tellement l'air d'en avoir plein mes poches... on me faisait des cadeaux, des surprises... Le jeudi, quand j'arrivais, quelquefois j'étais à jeun depuis la veille, je trouvais des galas, de vrais galas préparés en mon honneur. Alors, si j'essayais de gronder, bien doucement, tout le monde se récriait et j'entendais au fond de la cave la bonne grosse voix du père Jourdeuil : « Ce serait trop fort que les jours où tu viens on ne mît pas les petits plats dans les grands. » Il n'y avait rien à répondre. Il fallait s'asseoir, manger avec enthousiasme, et... et de l'entrain tout le temps! sans quoi, voilà la pauvre mère très inquiète, s'imaginant je ne sais quelles folles histoires, et me prenant dans les petits coins pour me dire d'un air de reproche : « Tu en mènes une vie, hein! » C'était navrant.

FRANQUEYROL.

Pécaïre!

HENRI.

Mon cher, j'ai fait ce métier-là pendant deux ans, espérant, espérant toujours. Mais un moment est venu où malgré tous mes efforts j'ai senti la misère monter, m'envahir, arriver jusqu'à eux par-dessus ma tête... Oh! alors, j'ai eu peur. Non pas pour moi, tu penses bien. J'avais pâti deux ans, je pouvais pâtir dix ans encore, toute la vie, s'il eût fallu...

Mais revoir ce que j'avais vu, la misère en famille, ma sœur courant le cachet, ma mère s'épuisant sur ses broderies, ces petites broderies à dents de rats qui mangent les yeux des femmes... non! non! ce n'était pas possible. Moi vivant, des choses pareilles ne pouvaient pas arriver. Et c'est pour qu'elles n'arrivent pas que je suis entré ici.

FRANQUEYROL.

Pauvre enfant. *(Un temps. — Namoun sur le divan essuie ses yeux avec son poing fermé.)* Mais, enfin, ton père, ton père n'aurait donc pas pu t'aider, lui qui vend si bien ses affreux tableaux à horloge... Au fait, je suis naïf encore, moi, de croire qu'il les vend! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jackson!... c'est de ton invention, n'est-ce pas? Parbleu!... alors, tous ces immortels chefs-d'œuvre...

HENRI, *bas.*

Roulés là-haut dans un coin du grenier... Qu'est-ce que tu veux? le pauvre homme a toujours besoin d'un peu d'argent pour ses faïences, et j'ai trouvé ce moyen.

FRANQUEYROL, *amer.*

C'est égal! le bonheur des tiens te coûte cher, à toi... ton art, ton amour, ta vie, tu leur as tout donné, tout sacrifié...

HENRI.

Tout!... et je ne me plains pas... Si complet que soit mon sacrifice, il me reste la joie de dire : « C'est pour eux, » et avec cette pensée-là, vois-tu...

FRANQUEYROL, *violemment.*

Tais-toi... c'est épouvantable... c'est épouvantable

de penser que des êtres qui t'adorent aient pu te faire tant de mal... Voilà donc ce que c'est que la famille, grand Dieu! quelque chose qui vous aime et qui vous...

HENRI.

Pierre.

FRANQUEYROL.

Oh! la vieille légende de la Bible, Abraham immolant son fils, comme elle est féroce et comme elle est vraie... tiens! te rappelles-tu, à Venise, au couvent des Arméniens, cette singulière peinture qui nous a tant frappés. Cela représentait ce qu'on est convenu d'appeler le sacrifice d'Abraham, et que j'appelle, moi, « le sacrifice d'Isaac. » Étrange tableau! Il me semble que je le vois encore... Isaac est au milieu, debout, appuyé contre l'autel; c'est un vigoureux garçon de seize ans, le cou nu, les pieds et les mains libres d'entraves; il pourrait se défendre, il pourrait s'enfuir, mais non! son sacrifice est volontaire. Il attend la mort et il sourit... A gauche, Abraham, un vieux paisible et doux, coiffé à l'archange comme le père Jourdeuil, aiguise avec le plus grand soin un large coutelas dont il va se servir tout à l'heure... Dans le fond, une vigne sauvage et un petit agneau qui la broute... Tout cela très grossier, très naïf; mais, c'est égal! on n'a pas envie de rire... Ce père qui va tuer est si tranquille, ce fils qui va mourir est si résigné, il y a tant de douceur dans ce sourire de victime, ces yeux d'enfant ont si bien l'air de dire : « Mon père, prends ma vie, c'est toi qui me l'as donnée... » Eh bien! mon cher, ce tableau-là, c'est ton histoire, tu es résigné comme Isaac, sacrifié comme lui, et

comme lui tu as la famille pour bourreau... Seulement, toi, Dieu n'a pas songé à t'envoyer un petit agneau qui fût immolé à ta place, et le coutelas d'Abraham *(avec un geste terrible)* a fait son œuvre jusqu'au bout.

NAMOUN, *se dressant avec colère, les poings serrés.*

Macach bono, Abraham!... Ou-Allah! macach bono. *(Il bondit du divan et sort par le fond d'un air furieux.)*

FRANQUEYROL, *se tournant.*

Hein?... qui est donc là?...

HENRI.

Rien... C'est Namoun qui se réveille et qui retourne au travail... voilà l'heure... *(La cloche des ateliers sonne. — La cour du fond se remplit d'ouvriers. — Henri, se levant avec effort.)* Allons! *(Il va vers la table.)*

FRANQUEYROL.

Où vas-tu?

HENRI.

Travailler, comme les autres. Je suis un ouvrier, moi aussi. Mon temps ne m'appartient pas... Adieu, Pierre, ton apologue est cruel, mais je te le pardonne, tu n'as pas de mère, toi. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre.

FRANQUEYROL, *allant à lui et lui prenant les mains avec effusion.*

Si! je comprends bien, va!... je comprends qu'en dépit de tout la famille est grande et sacrée puisqu'elle inspire des dévouements pareils; et, qui sait? c'est peut-être le chagrin de n'en pas avoir qui me fait parler d'elle avec tant d'amertume. Seulement,

écoute! j'ai bien le droit d'être un peu injuste, tu as agi si mal avec moi... Comment! tu sais que je suis riche, que je n'ai que toi pour ami...

HENRI, *lui fermant la bouche.*

Assez, Pierre, c'est pour ne pas entendre ce que tu vas me dire, que je t'ai fait promettre de partir, et tu partiras... tu me l'as promis.

FRANQUEYROL.

Oh! Henri, de l'orgueil... entre nous...

HENRI.

Oui, de l'orgueil!... j'en ai beaucoup pour eux... *(Avec fierté.)* Merci! le pain de la maison... tant que je serai vivant, c'est moi seul que cela regarde.

FRANQUEYROL.

Je ne suis donc pas de la famille, moi aussi? Je ne suis donc pas ton frère?

HENRI.

Mon frère, oui, mais pas leur fils.

FRANQUEYROL.

Hé! cap de Dieu! Si je ne suis pas leur fils, ce n'est pas l'envie qui m'en manque et je ne demande qu'à le devenir...

HENRI.

Comment?...

FRANQUEYROL.

Té! pardié... en épousant ta sœur...

HENRI, *stupéfait.*

Louise?

FRANQUEYROL.

Une fois mariés, nous prenons les parents avec nous, et le pain de la maison ne te regarde plus, quand le diable y serait...

HENRI.

Qu'est-ce que tu me racontes là, mon Dieu!

FRANQUEYROL.

Rien que de très simple. J'aime ta sœur, voilà mon secret, à moi, le gros secret dont je te parlais tout à l'heure.

HENRI.

Comment! toi, Pierre qui roule...

FRANQUEYROL.

Mon cher, je n'y comprends rien... *(Battant une crème imaginaire.)* Je crois que la petite fée m'a ensorcelé... Ce qu'il y a de certain, c'est que Pierre-qui-roule n'a plus qu'une idée en tête maintenant; c'est d'amasser un peu de mousse... dans les bois de Ville-d'Avray.

HENRI, *souriant.*

Et la petite fée, qu'est-ce qu'elle en dit? Est-ce qu'elle t'aime, elle?

FRANQUEYROL, *stupéfait.*

Elle? Ah! diable!... Ma foi! mon cher, je l'aimais tant que je n'ai jamais songé...

HENRI.

C'est pourtant très essentiel à savoir...

FRANQUEYROL.

Le fait est qu'un vieux boucanier comme moi n'a rien de bien séduisant pour cette petite Parisienne... mais si tu voulais, tu n'aurais qu'un mot à lui dire.

HENRI.

Je m'en garderais bien... Qui sait? Elle a peut-être son secret, elle aussi. Le mot que je dirais dérangerait peut-être quelque joli rêve dont on croirait devoir me faire le sacrifice!... et, tu comprends, je veux bien être Isaac, mais je ne veux pas qu'il y ait de petit agneau immolé à ma place...

FRANQUEYROL.

Alors, tu ne te charges pas de ma demande?

HENRI.

Si, mais je te préviens que je lui parlerai de toi aussi froidement que d'un M. Paul quelconque, et qu'à la moindre hésitation...

FRANQUEYROL.

Parle-lui donc tout de suite; car la voilà qui vient de ce côté.

HENRI, *regardant dans le fond et voyant venir les dames.*

Comment! Elles sont ici... C'était donc vrai!... et moi qui croyais que Namoun... *(A Franqueyrol.)* Vite, vite, sauve-toi.

FRANQUEYROL, *se jetant derrière les papiers peints.*

Attends!... j'ai mon affaire.

HENRI.

Prends garde! tu t'exposes peut-être à entendre...

FRANQUEYROL, *passant sa tête, un doigt sur les lèvres.*

Chut!

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, MADAME JOURDEUIL.

LOUISE.

Eh bien! tu es gentil, toi! voilà comme tu es pressé de nous voir.

HENRI, *les embrassant.*

Mais je ne vous savais pas ici... C'est un malentendu... Bonjour, Lison... Namoun s'est mal expliqué... Bonjour, maman.

MADAME JOURDEUIL.

Bonjour, vilain garçon.

HENRI.

Et mon père!... Est-ce qu'il n'est pas avec vous?

LOUISE.

Si... si... il est là!... Namoun vient de l'emmener voir je ne sais quoi dans la fabrique. Nous, nous en avions assez de M. Margarot et de ses machines... Ouf!...

MADAME JOURDEUIL, *à son fils.*

Comment vas-tu? En voilà du nouveau depuis que nous ne nous sommes vus?

HENRI.

Oui, et j'en ai encore à vous apprendre.

MADAME JOURDEUIL.

Ah! mon Dieu! quoi donc...

HENRI.

Seulement, cette fois, il ne s'agit pas de moi... il s'agit de... de... *(Allant chercher Louise qui rôde près des papiers peints.)* Mais viens donc... viens donc... toi... Il s'agit... d'un mariage pour Louise.

LOUISE.

Pour moi?...

MADAME JOURDEUIL.

C'est sérieux?

HENRI.

Très sérieux...

LOUISE, *riant.*

Ah! mon Dieu! quel est le malheureux?... C'est au moins le père Borniche de Ville-d'Avray, ou bien M. Pipette... Non! pas M. Pipette, puisqu'il est en fuite.

HENRI.

Bah! Pipette est en fuite?...

MADAME JOURDEUIL.

Pas précisément; c'est-à-dire qu'il a disparu depuis huit jours.

HENRI.

Eh bien, non, Louise, ce n'est pas M. Pipette, ni

le père Borniche... C'est... regarde-moi donc... C'est Franqueyrol.

LOUISE.

Franqueyrol... Oh! quel bonheur!...

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien, Louisette... *(Louise, un peu confuse, cache son joli visage dans ses mains.)*

HENRI, *riant.*

Merci!... il fait bon avoir affaire à toi. Au moins on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

LOUISE, *écartant ses mains.*

Eh bien, oui... quel bonheur! Et je ne m'en dédis pas... Quel bonheur que l'homme qui a sauvé mon frère, que ce vaillant, ce héros, ait pris garde à une petite fille comme moi... Voici ma réponse, Henri: J'aime Pierre Franqueyrol de toute mon âme, et si vous le permettez, je me charge de lui rendre en dévouement et en tendresse tout ce que la maison lui doit.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon enfant, il est trop riche.

LOUISE, *émue.*

Trop riche?

HENRI.

Non! non! ma mère!... il n'est pas question de richesse ici... Sans quoi, dis-moi quelle fortune serait capable de payer cette âme divine, et ces jolis yeux rieurs où ton vilain mot d'argent vient de faire monter les larmes. Non! il ne s'agit pas de richesse

ici; seulement... Et voilà pourquoi j'insiste... Je ne voudrais pas que Louise se crût engagée envers Franqueyrol parce qu'il est mon ami... *(A Louise.)* Car enfin, voyons... il n'y a pas même un mois que tu le connais...

LOUISE.

Pas même un mois!... Voilà six ans que je m'endors tous les soirs en pensant à lui...

HENRI.

Vraiment!... *(Il regarde du côté des papiers.)* Alors, avant de l'avoir vu, tu n'avais pas déjà quelque joli petit nom tapi dans un pli de ton cœur?

LOUISE.

Il y a écrit « Franqueyrol » partout, dans mon cœur.

HENRI, *se levant.*

Parbleu! je suis curieux de voir quelle mine il peut faire en entendant ces choses-là. *(Il va vers les papiers.)*

MADAME JOURDEUIL.

Comment?

LOUISE, *se cachant dans les bras de sa mère.*

Oh! maman, il était là...

HENRI.

Eh oui! il était là... Est-ce qu'ils ne sont pas toujours là en pareil cas? *(A Franqueyrol, en soulevant les papiers.)* Eh bien! sortiras-tu, voyons?

FRANQUEYROL *sort de sa cachette, pâle, ému, se soutenant à peine.*

Ah! mon ami...

HENRI, *le soutenant.*

Ah çà! est-ce que tu vas te trouver mal!... Les rôles sont donc renversés, ici... *(Le conduisant vers Louise.)* Tiens, regarde-la, elle n'est pas aussi troublée, elle...

LOUISE, *montrant un œil.*

Oh! méchant frère, quelle trahison.

HENRI.

C'est bon! c'est bon! On vous connaît, vous, maintenant.

FRANQUEYROL, *ému, mais souriant.*

Mademoiselle Louise, la maison ne me doit plus rien. Je suis trop payé par ce que je viens d'entendre... *(Il lui prend la main et la baise. A madame Jourdeuil.)* J'étais un peu votre enfant; laissez-moi l'être tout à fait.

MADAME JOURDEUIL.

Dam! il faut d'abord savoir ce que le père en pense...

LOUISE.

Ah! le voici...

MADAME JOURDEUIL.

Alors, nous allons lui demander... Dis donc, mon homme...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL,
il est pâle, défait.

LE PÈRE JOURDEUIL, *écartant sa femme.*

Tout à l'heure... Où est Henri?

MADAME JOURDEUIL.

Qu'est-ce qu'il t'arrive?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant vers son fils.*

Henri, mon enfant, mon fils bien-aimé... Je suis... je suis un misérable... Pardonne-moi...

HENRI.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non! non! n'essaye pas de me mentir... je viens de là-haut... du grenier.

FRANQUEYROL.

Aïe! aïe!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je sais tout... Namoun m'a tout dit.

MADAME JOURDEUIL.

Namoun!...

HENRI.

Ah! le gredin!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et moi qui t'accusais! moi qui disais : « C'est un renégat!... » Hein! crois-tu? je t'appelais renégat... *(Rire convulsif.)* Ah! ah! comme j'ai dû le faire rire, ce Margarot...

MADAME JOURDEUIL.

Mais enfin...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah! ganache, idiot, vieille vanité chevelue! On t'en donnera, du Jourdeuil-le-Vieux! Jourdeuil-le-Vieux, ça!... allons donc!... C'est le vieux Jourdeuil, qu'il faut dire, le vieux papa Jourdeuil, un égoïste, un maniaque, un... Agenouille-toi donc, vieille bête, agenouille-toi devant ton fils!...

HENRI, *s'élançant.*

Non! par exemple...

MADAME JOURDEUIL.

Mais qu'est-ce qu'il y a? Au nom du ciel! qu'est-ce qu'il y a?...

HENRI, *entraînant son père à gauche.*

Eh! il n'y a rien du tout... Tout bonnement une invention de ce petit gueux de Namoun.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non! mais n... *(Henri lui ferme la bouche et le fait asseoir de force sur le divan, se mettant entre lui et sa mère.)*

MADAME JOURDEUIL, *à sa fille.*

Quand je vous le disais, que ce méchant Africain nous jouerait quelque mauvais tour. *(Revenant vers son mari.)* Mais enfin, qu'est-ce qu'il a donc pu inventer?

HENRI, *à son père.*

Tais-toi. *(A sa mère.)* Une minute, rien qu'une minute, je t'en prie.

FRANQUEYROL, *entraînant la mère.*

Oui, oui... Laissez-les... Tout va s'expliquer...

HENRI, *à son père.*

Tu m'aimes, n'est-ce pas?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Si je t'aime!...

HENRI.

Alors, plus un mot de tout ceci devant ma mère... Tu entends! Il faut qu'elle ne sache rien... jamais!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je comprends... Tu as peur qu'elle ne m'estime plus?

HENRI.

Non! j'aurais peur de la tuer...

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien! ma pauvre femme, ce n'est rien du

tout... Ton mari est toujours le même; il s'exalte! il s'exalte! et puis...

FRANQUEYROL, *s'approchant, poussé par Louise.*

Monsieur Jourdeuil...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens! c'est toi... Par où sors-tu donc?

MADAME JOURDEUIL.

Ah! oui... tu ne sais pas... C'est toute une histoire.

FRANQUEYROL.

Monsieur Jourdeuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille, pour un honnête homme de vos amis qu'on appelle Franqueyrol?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Comment?.

MADAME JOURDEUIL.

Dam! Oui... Il paraît qu'ils s'adorent.

LE PÈRE JOURDEUIL, *tendant la main à Franqueyrol.*

Ah! brigand, voilà donc pourquoi tu venais si souvent t'extasier devant mes croûtes. J'aurais bien dû me douter que ce n'était pas pour elles que tu venais... Moi, d'abord, en fait de chefs-d'œuvre, *(montrant son fils et sa fille)* je n'ai jamais commis que ces deux-là...

MADAME JOURDEUIL, *indignée.*

Oh! mon ami... Eh bien! et ta médaille?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ma médaille! *(A part.)* Pauvre femme, va!...

HENRI.

Alors, pour quand les violons?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quand on voudra. Seulement, avant tout, il faut que tu sortes de cette horrible fabrique.

FRANQUEYROL.

C'est bien entendu!

LA MÈRE JOURDEUIL.

Comment! vous voulez lui faire quitter sa place maintenant... Moi qui étais si heureuse...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Certes! il la quittera.

MADAME JOURDEUIL.

Mais je croyais qu'il fallait payer un dédit... Un dédit de vingt mille francs!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vingt mille francs!...

HENRI.

C'est vrai...

FRANQUEYROL.

Parbleu! la belle affaire!... Le ménage Franqueyrol sera bien assez riche pour...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non! non! C'est moi seul que ceci regarde... Demain à midi, le dédit sera payé.

MADAME JOURDEUIL.

Tu as donc fait un héritage!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Du tout... C'est... j'avais oublié de vous le dire... C'est Pipette qui est en train de faire fortune avec son système et qui commence à restituer.

TOUS.

Pipette!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *les regardant en riant.*

C'est bœuf, n'est-ce pas?

HENRI, *bas, à son père.*

Tu veux vendre tes faïences... je n'entends pas cela.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah! mon ami, laisse-moi faire ce petit sacrifice .. Il est temps que je sois père, à la fin!...

LOUISE, *s'avançant avec Namoun qu'elle est allée chercher dans le fond.*

N'aie donc pas peur, nigaud... Ils ne te mangeront pas.

HENRI.

Ah! te voilà, mauvais drôle.

MADAME JOURDEUIL.

Qu'est-ce que tu as donc pu dire!...

NAMOUN *vient droit à Henri et lui apporte la canne du père Jourdeuil.*

Namoun pas tinir sa langue, toi fisir mangiar bâton.

HENRI, *souriant.*

Non! pas aujourd'hui, je suis trop heureux... *(Il passe à droite et va s'agenouiller devant sa mère.)*

LE PÈRE JOURDEUIL, *à gauche.*

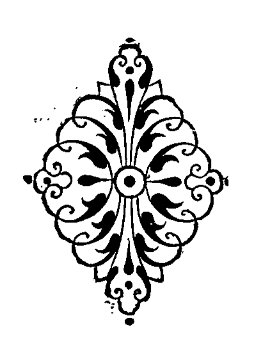
Mes pauvres faïences! Enfin, j'irai les voir à Cluny, le dimanche... *(Il traverse la scène pour rejoindre l'autre groupe. A Namoun qui l'arrête au passage, lui prend la main et la porte à ses lèvres.)* Qu'est-ce que tu fais donc là, Bédouin?

NAMOUN.

Toi bono, Abraham! toi bono!...

FIN DU SACRIFICE





L'ARLESIENNE

PIÈCE EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 1er octobre 1872.

PERSONNAGES :

BALTHAZAR.	MM. PARADE
FRÉDÉRI.	ABEL
PATRON MARC	COLSON
FRANCET MAMAÏ.	CORNAGLIA
MITIFIO	RÉGNIER
L'ÉQUIPAGE.	LACROIX
UN VALET	MOISSON
ROSE MAMAÏ	Mmes FARGUEIL
RENAUDE	ALEXIS
L'INNOCENT.	MORAND
VIVETTE.	J. BARTET
UNE SERVANTE.	LEROY



L'ARLÉSIENNE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA FERME DE CASTELET

Une cour ouvrant dans le fond par une grande porte charretière sur une route bordée de gros arbres poussiéreux, derrière lesquels on voit le Rhône. — A gauche, la ferme, avec un corps de logis faisant retour dans le fond. — C'est une belle ferme très ancienne, d'aspect seigneurial, desservie extérieurement par un escalier de pierre à rampe de vieux fer. — Le corps de logis du fond est surmonté d'une tourelle, servant de grenier et s'ouvrant tout en haut dans les frises par une porte-fenêtre, avec une poulie et des bottes de foin qui dépassent. — Au bas de ce corps de logis, le cellier; porte ogivale et basse. — A droite de la cour, les communs, hangars, remises. — Un peu en avant, le puits; un puits à margelle basse, surmonté d'une maçonnerie blanche, enguirlandée de vignes sauvages. — Çà et là, dans la cour, une herse, un soc de charrue, une grande roue de charrette.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCET MAMAÏ, BALTHAZAR, L'INNOCENT, *puis* ROSE MAMAÏ.

Le berger Balthazar est assis, un brûle-gueule aux dents, sur bord du puits. — L'Innocent, par terre, la tête appuyée sur

les genoux du berger. — Francet Mamaï devant eux, un trousseau de clefs dans une main; dans l'autre, un grand panier à bouteilles.

FRANCET MAMAÏ.

Hé bé! mon vieux Balthazar, qu'est-ce que tu en dis?... En voilà du nouveau à Castelet!

BALTHAZAR, *dans sa pipe.*

M'est avis...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix et jetant un coup d'œil sur la ferme.*

Ma foi! écoute. Rose ne voulait pas que je t'en parle avant que tout fût terminé, mais tant pis... entre nous deux, il ne peut pas y avoir de mystère...

L'INNOCENT, *d'une voix dolente, un peu égarée.*

Dis, berger...

FRANCET MAMAÏ.

Puis, tu comprends, dans une grosse affaire comme celle-là, je n'étais pas fâché de prendre un peu l'avis de mon ancien.

L'INNOCENT.

Dis, berger, qu'est-ce qu'il lui a fait, le loup, à la chèvre de M. Seguin?

FRANCET MAMAÏ.

Laisse, mon Innocent, laisse. Balthazar va te finir ton histoire tout à l'heure... Tiens! joue avec les clefs. *(L'Innocent prend le trousseau de clefs et le fait danser avec un petit rire. — Francet, se rapprochant de Balthazar.)* Positivement, vieux, qu'est-ce que tu penses de ce mariage?

BALTHAZAR.

Qu'est-ce que tu veux que j'en pense, mon pauvre Francet? D'abord que c'est ton idée et celle de ta bru, c'est aussi la mienne... par force...

FRANCET MAMAÏ.

Pourquoi, par force?

BALTHAZAR, *sentencieusement.*

Quand les maîtres jouent du violon, les serviteurs dansent.

FRANCET MAMAÏ, *souriant.*

Et tu ne me parais pas bien en train de danser... *(S'asseyant sur son panier.)* Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a? L'affaire ne te convient pas, donc?...

BALTHAZAR.

Eh bien!... non! là...

FRANCET MAMAÏ.

Et la raison?

BALTHAZAR.

J'en ai plusieurs raisons. D'abord, je trouve que votre Frédéri est bien jeune, et que vous êtes trop pressés de l'établir...

FRANCET MAMAÏ.

Mais, saint homme! c'est lui qui est pressé, ce n'est pas nous. Puisque je te dis qu'il en est fou, de son Arlésienne; depuis trois mois qu'ils vont ensemble, il ne dort plus, il ne mange plus. C'est comme une fièvre d'amour que lui a donnée cette

petite... Puis enfin, quoi! l'enfant a ses beaux vingt ans et il languit de s'en servir.

BALTHAZAR, *secouant sa pipe.*

Alors, tant qu'à le marier, vous auriez dû lui trouver par là, aux environs, une brave ménagère bien fournie de fil et d'aiguilles, quelque chose de fin et de capable, qui s'entende à faire une lessive, à conduire une olivade, une vraie paysanne, enfin!...

FRANCET MAMAÏ.

Ah! sûrement qu'une fille du pays aurait bien mieux été l'affaire...

BALTHAZAR.

Dieu merci! ce n'est pas le gibier qui manque en terre de Camargue... Tiens!... sans aller bien loin, la filleule de Rose, cette Vivette Renaud que je vois trotter par ici dans le temps de la moisson... Voilà une femme comme il lui en aurait fallu...

FRANCET MAMAÏ.

Bé! oui... bé! oui... mais comment faire?... Puisqu'il a voulu en avoir une de la ville.

BALTHAZAR.

Voilà le malheur... De notre temps, c'était le père qui disait : « Je veux. » Aujourd'hui, ce sont les enfants. Tu as dressé le tien à la nouvelle mode; nous verrons si ça te réussira.

FRANCET MAMAÏ.

C'est vrai qu'on a toujours fait ses volontés, à ce petit-là, et peut-être un peu plus que de raison.

Mais à qui la faute?... Voilà quinze ans que le père manque d'ici, précaïre! et ce n'est pas Rose ni moi qui pouvions le remplacer. Une mère, un grand-père, ça a la main trop douce pour conduire les enfants. Puis, que veux-tu? quand on n'en a qu'un, on est toujours plus faible. Et nous, c'est autant dire que nous n'avons que celui-là, puisque son frère... *(Il montre l'Innocent.)*

L'INNOCENT, *agitant le trousseau de clefs qu'il vient de faire reluire avec sa blouse.*

Grand-père, vois tes clefs comme elles sont luisantes...

FRANCET MAMAÏ, *le regardant d'un air ému.*

Quatorze ans à la Chandeleur... Si ce n'est pas pour faire pitié!... Oui, oui, mon mignot.

BALTHAZAR, *se levant subitement.*

La connaissez-vous bien, au moins, cette fille d'Arles? Savez-vous tout au juste qui vous prenez?...

FRANCET MAMAÏ.

Oh! pour ça...

BALTHAZAR, *marchant de long en large.*

C'est que, prends garde, dans ces grandes coquines de villes, ce n'est pas comme chez nous. Chez nous, tout le monde se connaît. On est au large, on se voit venir de loin; tandis que là-bas...

FRANCET MAMAÏ.

Sois tranquille, j'ai pris mes précautions. Nous avons à Arles le frère de Rose...

BALTHAZAR.

Le patron Marc?...

FRANCET MAMAÏ.

Tout juste. Avant de faire la demande, je lui ai envoyé par écrit le nom de la demoiselle, et je l'ai chargé d'aller aux renseignements; tu sais s'il a l'œil ouvert, celui-là...

BALTHAZAR.

Pas pour tirer les bécassines, toujours.

FRANCET MAMAÏ, *riant.*

Le fait est que le brave garçon n'a pas la main heureuse quand il vient battre le marais chez nous... C'est égal, va! c'est un habile homme, et qui n'est pas embarrassé de sa langue pour parler avec les bourgeois... Voilà trente ans qu'il est dans la marine d'Arles; il connaît tout le monde de la ville, et selon ce qu'il va nous dire...

ROSE MAMAÏ, *dans la ferme.*

Hé bien! grand-père, et le muscat?

FRANCET MAMAÏ.

J'y suis... j'y suis, Rose... Donne vite les clefs, mon mignot... *(A Rose, qui paraît sur le balcon.)* C'est ce grand Balthazar qui n'en finit plus avec ses histoires... *(A Balthazar.)* Chut!...

ROSE.

Comment! le berger est là, lui aussi... Les moutons se gardent donc tout seuls, maintenant?...

BALTHAZAR, *soulevant son grand chapeau.*

Les moutons ne sortent pas, maîtresse. Les tondeurs sont arrivés de ce matin.

ROSE.

Déjà !...

BALTHAZAR.

Mais oui... nous voici au premier mai... Avant quinze jours je serai dans la montagne...

FRANCET MAMAÏ, *ouvrant la porte du cellier.*

Hé! hé!... il pourrait se faire tout de même que son départ fût retardé cette année... pas vrai, Rose?

ROSE.

Voulez-vous bien vous taire, bavard, et aller à votre muscat tout de suite... Nos gens seront arrivés que vous n'aurez pas seulement tiré une bouteille...

FRANCET MAMAÏ.

On y va... *(Il descend dans le cellier.)*

ROSE.

Tu gardes l'enfant, Balthazar?...

BALTHAZAR, *reprenant sa place sur le puits.*

Oui, oui... Allez, maîtresse...

SCÈNE II

BALTHAZAR, L'INNOCENT.

BALTHAZAR.

Pauvre Innocent! Je voudrais bien savoir qui s'en occupe quand je ne suis pas là... Ils n'ont tous des yeux que pour l'autre...

L'INNOCENT, *impatienté.*

Dis-moi donc ce qu'il lui a fait, le loup, à la chèvre de M. Seguin?...

BALTHAZAR.

Tiens!... c'est vrai... nous n'avons pas fini notre histoire... Voyons, où en étions-nous?

L'INNOCENT.

Nous en étions à... « Et alors!... »

BALTHAZAR.

Diable! c'est qu'il y en a beaucoup des: « et alors » dans notre histoire... Voyons un peu... Et alors... Ah! j'y suis... Et alors la petite chèvre entendit un bruit de feuilles derrière elle, et dans le noir, en se retournant, elle vit deux oreilles toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. C'était le loup...

L'INNOCENT, *frissonnant.*

Oh!...

BALTHAZAR.

Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas... Tu comprends, c'est leur planète, aux loups, de manger les petites chèvres... Seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : « Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin !... » et il passait sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou. La chèvre aussi savait que le loup la mangerait ; mais ça ne l'empêcha pas de se défendre comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Elle se battit toute la nuit, mon enfant, toute la nuit... Puis le petit jour blanc arriva. Un coq chanta en bas dans la plaine. « Enfin ! » dit la petite chèvre, qui n'attendait que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle pelure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur elle et il la mangea.

L'INNOCENT.

Elle aurait aussi bien fait de se laisser manger tout de suite, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR, *souriant.*

Tout de même, cet Innocent ! comme il prend bien le fil des choses...

SCÈNE III

LES MÊMES, VIVETTE.

VIVETTE, *entrant par le fond, avec un paquet sous le bras et un petit panier à la main.*

Dieu vous maintienne, père Balthazar...

BALTHAZAR.

Tè! Vivette... D'où sors-tu donc, petite, que te voilà chargée comme une abeille?

VIVETTE.

J'arrive de Saint-Louis par le bateau du Rhône... Ils vont tous bien, ici? Et notre Innocent?... *(Se baissant pour l'embrasser.)* Bonjour.

L'INNOCENT, *bêlant.*

« Mê! mê!... » ça, c'est la chèvre.

VIVETTE.

Qu'est-ce qu'il dit?

BALTHAZAR.

Chut! une belle histoire que nous sommes en train de raconter: La chèvre de M. Seguin qui s'est battue toute la nuit avec le loup.

L'INNOCENT.

Et puis au matin, le loup l'a mangée...

VIVETTE.

Ah! celle-là est nouvelle; je ne la connais pas.

BALTHAZAR.

Je l'ai faite l'été dernier... La nuit, dans la montagne, quand je suis seul à veiller mon troupeau à la lumière des planètes, je m'amuse à lui fabriquer des histoires pour l'hiver... Il n'y a que cela qui l'égaye un peu.

L'INNOCENT.

« Hou! hou! » Ça, c'est le loup.

VIVETTE, *à genoux, près de l'Innocent.*

Quel dommage! un si joli enfant... Est-ce qu'il ne guérira jamais?

BALTHAZAR.

Ils disent tous que non; mais ce n'est pas mon idée... Depuis quelque temps surtout, il me semble qu'il y a dans sa petite cervelle quelque chose qui remue, comme dans le cocon du ver à soie, quand le papillon veut sortir. Il s'éveille, cet enfant! Je suis sûr qu'il s'éveille!...

VIVETTE.

Ce serait un grand bonheur, si une pareille chose arrivait.

BALTHAZAR, *rêveur.*

Un bonheur! ça dépend... C'est la sauvegarde des maisons d'avoir un innocent chez soi... Vois, depuis quinze ans que cet Innocent est né, pas un de nos moutons n'a été une fois malade, ni les mûriers non plus, ni les vignes... personne...

VIVETTE.

C'est vrai...

BALTHAZAR.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est à lui que nous devons cela. Et si une fois il se réveillait, il faudrait que nos gens prennent garde. Leur planète pourrait changer.

L'INNOCENT, *essayant d'ouvrir le panier de Vivette.*

J'ai faim, moi.

VIVETTE, *riant.*

Ma foi! pour la gourmandise, je crois qu'il est plus qu'aux trois quarts éveillé... Voyez-vous, le finaud! il a flairé qu'il y avait quelque chose pour lui là-dedans... Une belle galette à l'anis que la grand'maman Renaud a faite exprès pour son Innocent.

BALTHAZAR, *avec intérêt.*

Elle va bien, la Renaude, petite?

VIVETTE.

Pas trop mal, père, pour son grand âge.

BALTHAZAR.

Tu en as toujours bien soin, au moins?

VIVETTE.

Oh! vous pensez!... la pauvre vieille qui n'a que moi.

BALTHAZAR.

Ah çà!... quand tu vas faire des journées dehors comme maintenant, elle reste seule, alors?...

VIVETTE.

Le plus souvent, je l'emmène. Ainsi, le mois dernier, quand je suis allée faire les olives à Montauban, elle est venue avec moi... mais à Castelet, jamais elle n'a voulu. Pourtant, tout le monde d'ici nous aime bien.

BALTHAZAR.

C'est peut-être trop loin pour elle.

VIVETTE.

Oh! elle a encore bonnes jambes, allez!... si vous la voyiez trotter... Est-ce qu'il y a longtemps que vous ne vous êtes pas rencontrés, père Balthazar?...

BALTHAZAR, *avec effort.*

Oh! oui... bien longtemps!...

L'INNOCENT.

J'ai faim... donne-moi la galette...

VIVETTE.

Non... pas maintenant.

L'INNOCENT.

Si, si... je veux... ou bien je dirai à Frédéri...

VIVETTE, *embarrassée.*

Quoi donc?... qu'est-ce que tu diras à Frédéri?...

L'INNOCENT.

Je lui dirai la fois que tu as embrassé son portrait, là-haut, dans la grande chambre.

BALTHAZAR.

Tiens! tiens! tiens!

VIVETTE, *rouge comme une cerise.*

Mais ne le croyez pas, au moins...

BALTHAZAR, *riant.*

Quand je vous dis qu'il s'éveille, cet enfant!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE MAMAÏ.

ROSE.

Personne encore?...

BALTHAZAR.

Si, maîtresse... voilà du monde.

VIVETTE.

Bonjour, marraine.

ROSE, *surprise.*

C'est toi... Et qu'est-ce qui t'amène?

VIVETTE.

Mais, marraine, je viens pour les vers à soie, comme tous les ans.

ROSE.

C'est vrai, je n'y pensais plus... Depuis ce matin, je ne sais pas où j'ai la tête... Balthazar, regarde donc un peu sur la route si tu ne vois rien. *(Balthazar va dans le fond. — L'Innocent prend le panier et se sauve dans la tourelle.)*

VIVETTE.

Vous attendez quelqu'un, marraine?

ROSE.

Mais oui... l'aîné est parti voilà deux heures avec la carriole, pour aller au-devant de son oncle.

BALTHAZAR, *du fond.*

Personne... *(Il voit que l'Innocent a disparu; il entre dans la tourelle.)*

ROSE.

Mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il ne soit rien arrivé...

VIVETTE.

Que voulez-vous qu'il lui arrive? Les routes sont un peu dures; mais Frédéri les a faites tant de fois.

ROSE.

Oh! ce n'est pas cela... Seulement, j'ai peur que le patron Marc n'ait apporté de mauvaises nouvelles, que ces gens de là-bas ne soient pas ce qu'on voudrait...

VIVETTE.

Quelles gens?...

ROSE.

C'est que je le connais, moi, cet enfant!... S'il fallait que ce mariage manquât, maintenant qu'il se l'est mis dans l'idée de son cœur...

VIVETTE.

Frédéri va se marier?...

L'INNOCENT, *assis au bord du grenier, tout en haut, dans les frises, sa galette à la main.*

Mê!... mê!...

ROSE.

Miséricorde!... l'Innocent... là-haut!... Veux-tu bien descendre, maudit enfant!...

BALTHAZAR, *dans le grenier.*

N'ayez pas peur, maîtresse, je suis là... *(Il enlève l'enfant et rentre dans le grenier.)*

ROSE.

Oh! ce grenier, ça me fait frémir, quand je le vois ouvert... Tu penses, si on tombait de là-haut sur ces dalles... *(La fenêtre du grenier se referme.)*

VIVETTE.

Vous disiez, marraine, que Frédéri va se marier?

ROSE.

Oui... Comme tu es pâle... Tu as eu peur, toi aussi, hein?

VIVETTE, *suffoquée.*

Et... avec qui... se marie-t-il?

ROSE.

Avec une fille d'Arles... Ils se sont trouvés ici un dimanche qu'on a fait courir les bœufs, et depuis il n'a plus songé qu'à elle

VIVETTE.

Elles sont bien belles, on dit, les filles, dans ce pays-là.

ROSE.

Et bien coquettes aussi... mais, que veux-tu, les hommes aiment mieux ça...

VIVETTE, *très émue.*

Alors... c'est une chose décidée?...

ROSE.

Pas tout à fait... les enfants sont d'accord entre eux, mais la demande n'est pas encore faite... Tout dépend de ce que va nous dire le patron Marc... Aussi, si tu avais vu Frédéri tout à l'heure, quand il est parti au-devant de son oncle... les mains lui tremblaient, en attelant... Et moi-même depuis, j'en suis comme éperdue... Je l'aime tant, mon Frédéri! Sa vie tient tant de place dans la mienne! Songe, petite : c'est plus qu'un enfant pour moi. A mesure qu'il devient homme, je retrouve son père en lui... Ce mari que j'ai tant aimé, que j'ai perdu si vite, mon fils me l'a presque rendu en grandissant... C'est la même manière de parler, de regarder... Oh! vois-tu, quand j'entends mon garçon aller et venir dans la ferme, cela me fait un effet que je ne peux pas dire, il me semble que je ne suis plus si veuve... Et puis, je ne sais pas, il y a tant de choses entre nous, nos deux cœurs battent si bien ensemble!... Tiens! tâte le mien, comme il va vite. Si on ne dirait pas que j'ai vingt ans, moi aussi, et que c'est mon mariage qu'on est en train de décider.

FRÉDÉRI, *du dehors.*

Ma mère!

ROSE.

Le voilà!...

SCÈNE V

Les Mêmes, FRÉDÉRI, *puis* BALTHAZAR *et* L'INNOCENT.

FRÉDÉRI, *entrant en courant.*

Ma mère, tout va bien... embrasse-moi... Oh! que je suis heureux!

TOUS.

Et ton oncle?

FRÉDÉRI.

Il est là... il descend de voiture... Pauvre homme! Je l'ai mené si vite... il a les reins rompus.

ROSE, *riant.*

Oh! le méchant garçon.

FRÉDÉRI.

Tu comprends, je languissais de t'apporter la bonne nouvelle... Embrasse-moi encore...

ROSE.

Tu l'aimes donc bien, ton Arlésienne?

FRÉDÉRI.

Si je l'aime!..

ROSE.

Plus que moi?...

FRÉDÉRI.

Oh! ma mère!... *(Prenant le bras de sa mère.)* Viens chercher mon oncle.

VIVETTE, *sur le devant de la scène.*

Il ne m'a même pas regardée.

BALTHAZAR, *s'approchant avec l'Innocent.*

Qu'est-ce que tu as, petite?...

VIVETTE, *ramassant son paquet.*

Moi?... rien... c'est la chaleur... le bateau... le... Oh! oh! mon Dieu!...

L'INNOCENT.

Pleure pas, Vivette... je dirai rien à Frédéri...

BALTHAZAR.

Bonheur de l'un, chagrin pour l'autre... c'est la vie.

FRÉDÉRI, *dans le fond, agitant son chapeau.*

Vive le patron Marc!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PATRON MARC, *puis* FRANCET MAMAÏ.

LE PATRON MARC.

D'abord et d'une, il n'y a plus de patron Marc. Je suis, de cette année, capitaine au cabotage, avec

certificats, diplômes et tout le tremblement... Ainsi donc, mon garçon, si ça ne t'écorche pas trop la langue, appelle-moi capitaine. *(Se frottant les reins.)* Et mène ta carriole un peu plus en douceur.

FRÉDÉRI.

Oui, capitaine.

LE PATRON MARC.

A la bonne heure. *(A Rose.)* Bonjour, Rose. *(Il l'embrasse. — Apercevant Balthazar.)* Hé! voilà le vieux père Planète.

BALTHAZAR.

Salut, salut, marinier.

LE PATRON MARC.

Comment, marinier, puisqu'on te dit...

FRANCET MAMAÏ, *arrivant.*

Hé bé! quelles nouvelles?

LE PATRON MARC.

La nouvelle, maître Francet, c'est qu'il va falloir passer votre belle jaquette à fleurs et vous en aller à la ville bien vite faire votre demande. On vous attend...

FRANCET MAMAÏ.

Alors, c'est du bon?...

LE PATRON MARC.

Tout ce qu'il y a de meilleur... De braves gens, sans façons, comme vous et moi... et un ratafia!...

ROSE.

Comment! un ratafia?...

LE PATRON MARC.

Oh! divin... c'est la mère qui le fait... une recette de famille... Je n'ai jamais rien bu de pareil...

ROSE.

Tu es donc allé chez eux?

LE PATRON MARC.

Pardié! tu penses qu'en pareille occasion, il ne faut se fier à personne qu'à soi-même. *(Montrant ses yeux.)* Pas de renseignements qui vaillent deux bonnes lunettes de marine comme celles-là!

FRANCET MAMAÏ.

Ainsi, tu es content?...

LE PATRON MARC.

Vous pouvez vous fier à moi... Le père, la mère, la fille... c'est de l'or en barre, comme leur ratafia...

FRANCET MAMAÏ, *à Balthazar, d'un air triomphant.*

Hein?... tu vois...

LE PATRON MARC.

Maintenant, j'espère que vous allez m'expédier cela promptement...

FRÉDÉRI.

Je crois bien.

LE PATRON MARC.

D'abord, moi, je ne bouge pas d'ici que la noce ne soit faite. J'ai mis la *Belle-Arsène* au radoub pour

quinze jours; et pendant qu'on accordera les violons, j'irai dire deux mots aux bécassines. Pan! pan!

BALTHAZAR, *d'un ton goguenard.*

Tu sais, marinier, si tu as besoin de quelqu'un pour porter ta carnassière...

LE PATRON MARC.

Merci, merci, père Planète... J'ai amené mon équipage.

ROSE, *effrayée.*

Ton équipage!... Ah! bon Dieu!...

FRÉDÉRI, *riant.*

Oh! n'ayez pas peur, ma mère... il n'est pas bien nombreux, l'équipage du capitaine; tenez, le voilà...

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN VIEUX MATELOT.

Il entre avec une espèce de grognement sourd et salue de droite à gauche; il sue; il est chargé de fusils, de carnassières, de grandes bottes de marais.

LE PATRON MARC.

Tout l'équipage n'est pas là! Nous avons encore le mousse; mais il est resté à Arles pour surveiller le radoubage. Arrive, arrive, matelot; tu salueras

dimanche... Tu as descendu mes bottes, mon fusil?

L'ÉQUIPAGE.

Oui, patron...

LE PATRON, *furieux, à demi-voix.*

Appelle-moi donc capitaine, animal!

L'ÉQUIPAGE.

Oui, patr...

LE PATRON MARC.

C'est bon! entre tout ça là-dedans. *(Le matelot entre dans la ferme.)* Il n'est pas très ouvert; mais c'est un fier homme.

FRANCET MAMAÏ.

Dis donc, Rose, il a l'air d'avoir grand'soif, l'équipage...

LE PATRON.

Et le capitaine, donc!... Deux heures de tangage, au soleil, dans cette satanée carriole.

ROSE.

Eh bien! entrons... Le père vient tout juste de mettre en perce une barriquette de muscat à ton intention.

LE PATRON.

Fameux, le muscat de Castelet... Avec le ratafia de la demoiselle, ça va vous faire une jolie cave... *(Prenant le bras de Frédéri.)* Arrive ici, garçon; nous allons boire à ton amoureuse.

SCÈNE VIII

BALTHAZAR, *puis* LE GARDIEN.

BALTHAZAR, *seul.*

Pauvre petite Vivette!... La voilà en deuil pour toute sa vie... Aimer sans rien dire et souffrir!... Ce sera sa planète, à elle, comme à sa grand'mère... *(Il allume sa pipe. — Long silence. — Chœur dans la coulisse. — En relevant la tête, il aperçoit le gardien, debout, dans l'encadrement de la grande porte, son fouet court en bandoulière, la veste sur l'épaule, un sac de cuir à la ceinture.)* Tiens!... qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

LE GARDIEN, *s'avançant.*

C'est bien Castelet, ici, berger?...

BALTHAZAR.

Ça m'en a l'air.

LE GARDIEN.

Est-ce que le maître est là?...

BALTHAZAR, *montrant la ferme.*

Entre... ils sont à table.

LE GARDIEN, *vivement.*

Non! non!... je n'entre pas... appelez-le.

BALTHAZAR, *le regardant curieusement.*

Tiens!... c'est drôle. *(Il appelle.)* Francet!... Francet!...

FRANCET MAMAÏ, *sur la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

BALTHAZAR.

Viens donc voir... il y a là un homme qui veut te parler...

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRANCET MAMAÏ.

FRANCET MAMAÏ, *accourant.*

Un homme ! Pourquoi n'entre-t-il pas ? Vous avez donc peur que le toit vous croule sur la tête, l'ami ?...

LE GARDIEN, *bas.*

Ce que j'ai à vous dire est pour vous seul, maître Francet.

FRANCET MAMAÏ.

Pourquoi tremblez-vous ?... Parlez, je vous écoute. *(Balthazar fume dans son coin.)*

LE GARDIEN.

On dit que votre petit-fils va se marier avec une fille d'Arles... Est-ce vrai, maître ? *(On entend dans la maison un joyeux train de rires et de bouteilles.)*

FRANCET MAMAÏ.

C'est la vérité, mon garçon... *(Montrant la ferme.)* Entendez-les rire, là-dedans ; c'est le coup des accordailles que nous sommes en train de boire.

LE GARDIEN.

Alors, écoutez-moi : vous allez donner votre enfant à une coquine qui est ma maîtresse depuis deux ans. Les parents savent tout, et me l'avaient promise. Mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi. Je croyais pourtant qu'après ça, elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

FRANCET MAMAÏ.

Voilà une chose terrible... Mais enfin, qui êtes-vous?...

LE GARDIEN.

Je m'appelle Mitifio. Je garde les chevaux, là-bas, dans les marais de Pharaman. Vos bergers me connaissent bien...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix.*

Est-ce bien sûr, au moins, ce que vous me dites là? Prenez garde, jeune homme... quelquefois la passion, la colère...

LE GARDIEN.

Ce que j'avance, je le prouve. Quand nous ne pouvions pas nous voir, elle m'écrivait; depuis, elle m'a repris ses lettres, mais j'en ai sauvé deux, les voilà : son écriture, et signées d'elle.

FRANCET MAMAÏ, *regardant les lettres.*

Justice du ciel! qu'est-ce qui m'arrive là?...

FRÉDÉRI, *de l'intérieur.*

Grand-père, grand-père!

LE GARDIEN.

C'est lâche, n'est-ce pas, ce que je fais!... mais cette femme est à moi, et je veux la garder mienne, n'importe par quels moyens.

FRANCET MAMAÏ, *avec fierté.*

Soyez tranquille; ce n'est pas nous qui vous l'enlèverons... Pouvez-vous me laisser ces lettres?

LE GARDIEN.

Non, certes!... c'est tout ce qui me reste d'elle, et... *(bas, avec rage)* c'est par là que je la tiens.

FRANCET MAMAÏ.

J'en aurais bien besoin pourtant... L'enfant a le cœur fier; rien que de lire ça... c'était fait pour le guérir.

LE GARDIEN.

Eh bien! soit, maître, gardez-les... J'ai foi dans votre parole... votre berger me connaît, il me les rapportera.

FRANCET MAMAÏ.

C'est promis.

LE GARDIEN.

Adieu. *(Il va pour sortir.)*

FRANCET MAMAÏ.

Dites donc, camarade, la route est longue, d'ici Pharaman; voulez-vous prendre un verre de muscat?...

LE GARDIEN, *d'un air sombre.*

Non! merci... j'ai plus de chagrin que de soif... *(Il sort.)*

SCÈNE X

FRANCET MAMAÏ, BALTHAZAR,
toujours assis.

FRANCET MAMAÏ.

Tu as entendu?

BALTHAZAR, *gravement.*

La femme est comme la toile; il ne fait pas bon la choisir à la chandelle.

FRÉDÉRI, *dans la ferme.*

Mais venez donc, grand-père..., nous allons boire sans vous...

FRANCET MAMAÏ.

Comment lui dire ça, Seigneur!...

BALTHAZAR, *se levant avec énergie.*

Du courage, vieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRÉDÉRI,
puis TOUT LE MONDE.

FRÉDÉRI, *s'avançant vers la porte, le verre haut.*

Allons, grand-père!... A l'Arlésienne!

FRANCET MAMAÏ.

Non... non..., mon enfant... Jette ton verre, parce que ce vin t'empoisonnerait.

FRÉDÉRI.

Qu'est-ce que vous dites?

FRANCET MAMAÏ.

Je dis que cette femme est la dernière de toutes, et que, par respect pour ta mère, son nom ne doit plus être prononcé ici... Tiens! lis...

FRÉDÉRI, *regarde les deux lettres.*

Oh!... *(Il fait un pas vers son grand-père.)* C'est vrai, ça?... *(Puis, avec un cri de douleur, il vient tomber assis au bord du puits.)*

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

DEUXIÈME TABLEAU

LES BORDS DE L'ÉTANG DE VACCARÈS EN CAMARGUE

A droite, fourré de grands roseaux. — A gauche, une bergerie. — Immense horizon désert. — Sur le premier plan, des roseaux coupés, réunis en fagots ; une grande serpe jetée dessus. — Au lever du rideau, la scène reste vide un moment et l'on entend des chœurs au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, VIVETTE, LE PATRON MARC.

Rose, Vivette, dans le fond. — Sur le premier plan, Marc à l'affût dans les roseaux.

VIVETTE, *regardant au loin dans la plaine, la main en abat-jour sur les yeux.*

Frédéri !...

MARC, *sortant à mi-corps des roseaux, avec des gestes désespérés.*

Chut !...

ROSE, *appelant.*

Frédéri !...

MARC.

Mais taisez-vous donc, mille diables!...

ROSE.

C'est toi, Marc?

MARC, *bas.*

Hé! oui... c'est moi... Chut! ne bouge pas... il est là.

ROSE.

Qui donc? Frédéri?

MARC.

Non! un flamant rose... une bête magnifique, qui nous fait courir depuis ce matin autour du Vaccarès.

ROSE.

Frédéri n'est pas avec vous?

MARC.

Non!

L'ÉQUIPAGE, *caché.*

Ohé!

MARC.

Ohé!

L'ÉQUIPAGE.

Parti!

MARC.

Ah! mille millions de milliasses... Ce sont ces sacrées femmes... C'est égal, il ne m'échappera pas... Hardi, matelot! *(Il s'enfonce dans le fourré.)*

SCÈNE II

ROSE, VIVETTE.

ROSE.

Tu vois bien qu'il n'était pas avec son oncle... Qui sait où il est allé?

VIVETTE.

Voyons, marraine, ne vous tourmentez pas... Il ne peut pas être bien loin... Voilà un paquet de roseaux tout frais coupés de ce matin. Il aura entendu dire aux femmes qu'on manquait de claies pour les vers à soie, et il sera venu serper des roseaux à la première heure.

ROSE.

Mais pourquoi n'est-il pas rentré déjeuner?... Il n'avait pas emporté son sac.

VIVETTE.

C'est qu'il aura poussé jusqu'à la ferme de Giraud.

ROSE.

Tu crois?

VIVETTE.

Sûrement. Voilà longtemps que les Giraud l'invitent.

ROSE.

C'est vrai. Je n'y avais pas pensé... Oui, oui, tu

as raison. Il doit être allé déjeuner chez les Giraud. Je suis contente que tu aies trouvé cela... Attends que je m'asseye un peu... Je n'en peux plus. *(Elle s'assied sur les roseaux.)*

VIVETTE, *s'agenouillant et lui prenant les mains.*

Méchante marraine de se faire tant de tourment... Voyez, vos mains sont toutes froides.

ROSE.

Que veux-tu ! maintenant, j'ai toujours peur, quand il n'est pas près de moi.

VIVETTE.

Peur ?

ROSE.

Si je te disais tout ce que je pense... Est-ce que cette idée ne t'est jamais venue en le voyant si triste...

VIVETTE.

Quelle idée ?

ROSE.

Non ! non ! Il vaut mieux que je ne dise rien... Il y a de ces choses qu'on pense ; mais il semble que d'en parler ça les ferait venir. *(Avec rage.)* Ah ! je voudrais qu'une nuit toutes les digues du Rhône crèvent, et que le fleuve emporte la ville d'Arles, avec celles qui y sont.

VIVETTE.

Il y songe toujours, vous croyez, à cette fille ?

ROSE.

S'il y songe!

VIVETTE.

Pourtant il n'en parle jamais.

ROSE.

Il est bien trop fier.

VIVETTE.

Alors, puisqu'il est fier, comment peut-il l'aimer encore, maintenant qu'il est sûr qu'elle allait avec un autre?

ROSE.

Ah! ma fille, si tu savais!... Il ne l'aime plus de la même façon qu'avant; il l'aime peut-être davantage.

VIVETTE.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il faudrait donc pour arracher cette femme de son cœur?

ROSE.

Il faudrait... une femme.

VIVETTE, *très émue.*

Vraiment? Vous croyez que ce serait possible.

ROSE.

Ah! celle qui me le guérirait, mon enfant, comme je l'aimerais!

VIVETTE.

Si ce n'est que cela. Il n'en manque pas qui ne demanderaient pas mieux... Tenez, sans aller bien

loin, la fille des Giraud dont nous parlions. En voilà une qui est jolie et qui lui a longtemps viré autour. Il y a aussi celle des Nougaret; mais elle n'a peut-être pas assez de bien.

ROSE.

Oh! ça...

VIVETTE.

Eh bien! alors, marraine, il faut le faire trouver avec une de ces deux-là.

ROSE.

Oui, mais le moyen. Tu sais bien comme il est devenu. Il se cache, il fuit, il ne veut voir personne. Non! non! ce qu'il faudrait, c'est que l'amour lui arrivât et l'enveloppât tout entier sans qu'il s'en aperçût. Quelqu'un qui vivrait près de lui et qui l'aimerait assez pour ne pas se rebuter de sa tristesse. Il faudrait une bonne créature... honnête... courageuse... comme toi, par exemple.

VIVETTE.

Moi?... moi?... mais je ne l'aime pas.

ROSE.

Menteuse!

VIVETTE.

Eh bien, oui! je l'aime, et je l'aime assez pour supporter de lui tous les affronts, toutes les disgrâces, si je savais pouvoir le guérir de son mal. Mais comment voulez-vous? Son autre était si belle, on dit. Et moi, je suis si laide.

ROSE.

Mais non, ma chérie, tu n'es pas laide, seulement tu es triste, et les hommes n'aiment pas cela. Pour leur plaire, il faut rire, faire voir ses dents. Et les tiennes sont si jolies!

VIVETTE.

J'aurais beau rire, il ne me regardera pas plus que quand je pleure. Ah! marraine, vous qui êtes si belle et qu'on a tant aimée, dites-moi comme il faut faire pour que celui qu'on aime nous regarde et que notre visage lui inspire de l'amour...

ROSE.

Mets-toi là. Je vais te le dire. D'abord, il faut se croire belle, c'est les trois quarts de la beauté... Toi, on dirait que tu as honte de toi-même. Tu caches tout ce que tu as... Tes cheveux, on ne les voit pas. Attache donc ton ruban plus en arrière. Ouvre un peu ce fichu, à l'Arlésienne, là... qu'il n'ait pas l'air de tenir sur l'épaule. *(Elle l'attife tout en parlant.)*

VIVETTE.

Vous perdez votre peine, allez, marraine... Je suis sûre qu'il ne voudra pas de moi.

ROSE.

Qu'en sais-tu? Lui as-tu dit seulement que tu l'aimais?... Comment veux-tu qu'il le devine? Je sais bien comme tu fais; quand il est là, tu trembles, tu baisses les yeux. Il faut les lever, au contraire, et les mettre hardiment dans les siens. C'est avec leurs yeux que les femmes parlent aux hommes.

VIVETTE, *bas.*

Je n'oserai jamais.

ROSE.

Voyons. Regarde-moi... C'est qu'elle est jolie comme une fleur. Je voudrais qu'il pût te voir à présent... Tiens! sais-tu? tu devrais t'en aller jusqu'au mas des Giraud. Vous reviendrez ensemble, tout seuls, le long de l'étang. Au jour tombé, les chemins sont troubles. On a peur, on s'égare, on se serre l'un contre l'autre... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je lui dis là, maintenant? Écoute, Vivette, c'est une mère qui te prie. Mon enfant est en danger; il n'y a que toi qui peux le sauver. Tu l'aimes, tu es belle, va!

VIVETTE.

Ah! marraine! marraine!... *(Elle hésite une minute, puis sort par la gauche brusquement.)*

ROSE, *la regardant partir.*

Si c'était moi, comme je saurais bien!...

SCÈNE III

ROSE, BALTHAZAR, L'INNOCENT.

BALTHAZAR, *il va vers la bergerie avec l'Innocent.*

Viens, mignot. Nous allons voir s'il reste quelques olives au fond de mon sac. *(S'arrêtant en voyant Rose.)* Eh bien, maîtresse, l'avez-vous trouvé?

ROSE.

Non! je crois qu'il sera allé manger chez les Giraud.

BALTHAZAR.

Bien possible.

ROSE, *prenant l'Innocent par la main.*

Allons!... il faut rentrer.

L'INNOCENT, *se serrant contre Balthazar.*

Non... non... je ne veux pas.

BALTHAZAR.

Laissez-le-moi, maîtresse. Nous sommes là au bord de l'étang, avec le troupeau. Sitôt la nuit venue, le bergerot vous le ramènera.

L'INNOCENT.

Oui... oui..., Balthazar.

ROSE.

Il t'aime plus que nous, cet enfant.

BALTHAZAR.

A qui la faute, maîtresse? Pour innocent qu'il soit, il comprend bien que vous l'avez tous un peu abandonné...

ROSE.

Abandonné! Que veux-tu dire? Est-ce qu'il lui manque quelque chose? Est-ce qu'on n'a pas soin de lui?

BALTHAZAR.

C'est de la tendresse qu'il lui faudrait. Il y a droit

au moins autant que l'autre. Je vous l'ai dit souvent, Rose Mamaï...

ROSE.

Trop souvent même, berger...

BALTHAZAR.

Cet enfant est le porte-bonheur de votre maison. Vous devez le chérir doublement, d'abord pour lui, et puis pour tous ceux d'ici qu'il protège.

ROSE.

C'est dommage que tu ne portes pas tonsure, tu prêcherais bien... Adieu; je rentre. *(Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient vers l'enfant, l'embrasse avec frénésie, et s'en va.)*

L'INNOCENT.

Comme elle m'a serré fort !

BALTHAZAR.

Pauvre petit ! Ce n'est pas pour toi qu'elle t'embrasse.

L'INNOCENT.

J'ai faim, berger.

BALTHAZAR, *soucieux, montrant la bergerie.*

Entre là, et prends mon sac.

L'INNOCENT, *qui est allé ouvrir la porte de la bergerie, pousse un cri et revient effrayé.*

Aïe !

BALTHAZAR.

Quoi donc ?

L'INNOCENT.

Il est là!... Frédéri!...

BALTHAZAR.

Frédéri

SCÈNE IV

BALTHAZAR, L'INNOCENT, FRÉDÉRI.

Frédéri apparaît sur la porte de la bergerie, pâle, en désordre, de la paille dans les cheveux.

BALTHAZAR.

Qu'est-ce que tu fais là?

FRÉDÉRI.

Rien.

BALTHAZAR.

Tu n'as donc pas entendu ta mère qui t'appelait?

FRÉDÉRI.

Si... mais je n'ai pas voulu répondre. Ces femmes m'ennuient. Qu'est-ce qu'elles ont donc à m'épier toujours comme ça? je veux qu'on me laisse, je veux être seul.

BALTHAZAR.

Tu as tort. La solitude n'est pas bonne pour ce que tu as.

FRÉDÉRI.

Ce que j'ai?... mais je n'ai rien.

BALTHAZAR.

Si tu n'as rien, pourquoi passes-tu toutes les nuits à pleurer, à te lamenter?

FRÉDÉRI.

Qui te l'a dit?

BALTHAZAR.

Tu sais bien que je suis sorcier. *(Tout en parlant, il est entré dans la bergerie, et il en sort avec un bissac de toile qu'il jette à l'Innocent.)* Tiens! cherche ta vie.

FRÉDÉRI.

Eh bien, oui! C'est vrai. Je suis malade, je souffre! Quand je suis seul, je pleure, je crie... Tout à l'heure, là-dedans, je cachais ma tête dans la paille pour qu'on ne m'entendît pas... Berger, je t'en conjure, puisque tu es sorcier, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'enlève ce que j'ai là et qui me fait tant mal.

BALTHAZAR.

Il faut travailler, mon enfant.

FRÉDÉRI.

Travailler? Depuis huit jours, j'ai abattu la besogne de dix journaliers; je m'écrase, je m'exténue, rien n'y fait.

BALTHAZAR.

Alors, marie-toi vite... C'est un bon oreiller pour dormir que le cœur d'une honnête femme...

FRÉDÉRI, *avec rage.*

Il n'y a pas d'honnête femme!... *(Se calmant.)* Non! non! cela ne vaut rien encore. Il vaut mieux que je m'en aille. C'est le meilleur de tout.

BALTHAZAR.

Oui, le voyage... C'est bon aussi... Tiens... dans quelques jours, je vais partir pour la montagne, viens avec moi... tu verras comme on est bien là-haut. C'est plein de sources qui chantent, et puis des fleurs, grandes comme des arbres, et des planètes, des planètes!...

FRÉDÉRI.

Ce n'est pas assez loin, la montagne.

BALTHAZAR.

Alors, pars avec ton oncle... va courir la mer lointaine.

FRÉDÉRI.

Non... non... ce n'est pas encore assez loin, la mer lointaine.

BALTHAZAR.

Où veux-tu donc aller, alors?

FRÉDÉRI, *frappant le sol avec son pied.*

Là... dans la terre.

BALTHAZAR.

Malheureux enfant!... Et ta mère, et le vieux, que tu tueras du même coup... Pardi!... ça serait bien facile, si l'on n'avait à songer qu'à soi. On aurait vite fait de mettre son fardeau bas; mais il y a les autres.

FRÉDÉRI.

Je souffre tant, si tu savais.

BALTHAZAR.

Je sais ce que c'est, va! Je connais ton mal, je l'ai eu.

FRÉDÉRI.

Toi?

BALTHAZAR.

Oui, moi... J'ai connu cet affreux tourment de se dire : Ce que j'aime, le devoir me défend de l'aimer. J'avais vingt ans, alors. Dans la maison où je servais, c'était tout près d'ici, de l'autre main du Rhône. La femme du maître était belle, et je fus pris de passion pour elle... Jamais nous ne parlions d'amour ensemble. Seulement, quand j'étais seul dans le pâturage, elle venait s'asseoir et rire tout contre moi. Un jour, cette femme me dit : « Berger, va-t'en !... maintenant je suis sûre que je t'aime... » Alors, je m'en suis allé, et je suis venu me louer chez ton grand-père.

FRÉDÉRI.

Et vous ne vous êtes plus revus?

BALTHAZAR.

Jamais. Et pourtant nous n'étions pas loin l'un de l'autre, et je l'aimais tellement, qu'après des années et des années tombées sur cet amour, regarde! j'ai des larmes qui me viennent encore en en parlant... C'est égal! je suis content. J'ai fait mon devoir. Tâche de faire le tien.

FRÉDÉRI.

Est-ce que je ne le fais pas? Est-ce moi qui vous parle de cette femme? Est-ce que j'y suis jamais retourné? Quelquefois... la rage d'amour me prend. Je me dis: « J'y vais... » je marche, je marche... jusqu'à ce que je voie monter les clochers de la ville. Jamais je ne suis allé plus loin.

BALTHAZAR.

Eh bien, alors, sois brave jusqu'au bout. Donne-moi les lettres.

FRÉDÉRI.

Quelles lettres?

BALTHAZAR.

Ces lettres épouvantables que tu lis nuit et jour et qui t'embrasent le sang au lieu de te dégoûter d'elle, de te calmer, comme le vieux croyait.

FRÉDÉRI, *après un silence.*

Puisque tu sais tout, dis-moi le nom de cet homme, je te les rendrai.

BALTHAZAR.

A quoi cela te servira-t-il?

FRÉDÉRI.

C'est quelqu'un de la ville, n'est-ce pas? quelqu'un de riche... Elle lui parle toujours de ses chevaux.

BALTHAZAR.

Possible.

FRÉDÉRI.

Tu ne veux rien me dire; alors, je les garde. Si

le galant veut les ravoir, il viendra me les demander. Comme ça, je le connaîtrai.

BALTHAZAR.

Ah! fou! triple fou!... *(Chœurs au dehors.)* Qu'est-ce qu'ils ont donc à appeler, les bergers? *(Regardant le ciel.)* Au fait, ils ont raison. Voilà le jour qui va tomber... il faut rentrer les bêtes. *(A l'Innocent.)* Attends-moi, petit, je reviens. *(Il sort.)*

SCÈNE V

FRÉDÉRI, L'INNOCENT.

FRÉDÉRI, *assis sur les roseaux; l'Innocent mangeant un peu plus loin.*

Tous les amoureux ont des lettres d'amour; moi, voilà les miennes. *(Il tire les lettres.)* Je n'en ai pas d'autres... Ah! misère!... J'ai beau les savoir par cœur, il faut que je les lise et les relise sans cesse. Cela me déchire, j'en meurs, mais c'est bon tout de même... comme si je m'empoisonnais avec quelque chose de délicieux.

L'INNOCENT, *se levant.*

Là! j'ai fini; je n'ai plus faim.

FRÉDÉRI, *regardant les lettres.*

Y en a-t-il, de ces caresses, là-dedans, et des larmes, et des serments d'amitié! Dire que tout cela est pour un autre, que c'est écrit, que je le sais et que je l'aime encore! *(Avec rage.)* C'est un peu fort pourtant, que le mépris ne puisse pas tuer l'amour! *(Il lit les lettres.)*

L'INNOCENT, *venant s'appuyer sur son épaule.*

Ne lis pas ça, ça fait pleurer.

FRÉDÉRI.

Comment le sais-tu, que ça fait pleurer?

L'INNOCENT, *parlant lentement, avec effort.*

Je te vois bien, la nuit, dans notre chambre, quand tu mets ta main devant la lampe.

FRÉDÉRI.

Oh! oh! le berger a raison de dire que tu t'éveilles. Il faut prendre garde à ces petits yeux, maintenant.

L'INNOCENT.

Laisse ces vilaines histoires, va. Moi, j'en sais de bien plus belles. Veux-tu que je t'en raconte une?

FRÉDÉRI.

Voyons...

L'INNOCENT, *s'asseyant à ses pieds.*

Il y avait une fois... Il y avait une fois... C'est drôle, le commencement des histoires, je ne me le rappelle jamais. *(Il prend sa petite tête à deux mains.)*

FRÉDÉRI, *lisant ses lettres.*

« Je me suis donnée à toi tout entière. » Oh! Dieu!

L'INNOCENT.

Et alors... *(Douloureusement.)* Ça me fatigue de tant chercher... Et alors elle s'est battue toute la nuit avec le loup, et puis, au matin, le loup l'a mangée... *(Il pose sa tête sur les roseaux et s'endort. — Berceuse à l'orchestre.)*

FRÉDÉRI.

Eh bien, et ton histoire, est-ce qu'elle est finie? Cher petit! il s'est endormi en me la racontant. *(Il met sa veste sur l'enfant.)* Est-ce heureux de dormir comme ça! Moi, je ne peux pas, je pense trop... Ce n'est pourtant pas ma faute, mais on dirait que toutes les choses autour de moi s'arrangent pour me parler d'elle, pour m'empêcher de l'oublier; ainsi la dernière fois que je l'ai vue, c'était un soir comme maintenant, l'Innocent s'était endormi comme il est là; et moi, je le veillais, pensant à elle...

SCÈNE VI

LES MÊMES, VIVETTE.

VIVETTE, *en apercevant Frédéri, s'arrête; bas.*

Ah! le voilà... enfin!...

FRÉDÉRI.

... Alors elle est venue doucement derrière les mûriers et elle m'a appelé par mon nom.

VIVETTE, *timidement.*

Frédéri.

FRÉDÉRI.

Oh! j'ai toujours sa voix dans les oreilles.

VIVETTE.

Il ne m'entend pas, attends. *(Elle ramasse quelques fleurs sauvages.)*

FRÉDÉRI.

Moi, par malice, je ne me retournais pas. Alors, pour m'avertir, elle s'est mise à secouer les mûriers en riant de toutes ses forces, et j'étais là sans bouger à recevoir son joli rire qui me tombait sur la tête avec les feuilles des arbres.

VIVETTE, *s'approchant par derrière, lui jette une poignée de fleurs.*

Ah! ah! ah! ah!

FRÉDÉRI, *avec égarement.*

Qui est là? *(Se retournant.)* C'est toi?... Oh! que tu m'as fait mal?

VIVETTE.

Je t'ai fait mal?

FRÉDÉRI.

Mais qu'est-ce que tu me veux donc, avec ton rire, ton rire insupportable?...

VIVETTE, *très émue.*

C'est que... c'est que je t'aime et qu'on m'avait dit que pour plaire aux hommes il fallait rire. *(Silence.)*

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Tu m'aimes?

VIVETTE.

Et il y a longtemps, va! toute petite...

FRÉDÉRI.

Ah! pauvre enfant, que je te plains!

VIVETTE.

Te rappelles-tu quand la grand'mère Renaud nous emmenait cueillir du vermillon du côté de Montmajour? je t'aimais déjà, dans ce temps-là; et lorsque, en fouillant les chênes nains, nos doigts se mêlaient sous les feuilles, je ne te disais rien, mais je me sentais frémir toute... Il y a dix ans de ça... ainsi, tu penses. *(Silence.)*

FRÉDÉRI.

C'est un grand malheur pour toi que cet amour te soit venu, Vivette... Moi, je ne t'aime pas.

VIVETTE.

Oh! je le sais bien. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Déjà au temps dont je te parle, tu commençais à ne pas m'aimer. Quand je te donnais quelque chose, toujours tu le donnais aux autres.

FRÉDÉRI.

Eh bien! alors, qu'est-ce que tu veux de mo Puisque tu sais que je ne t'aime pas, que je ne t'aimerai jamais.

VIVETTE.

Tu ne m'aimeras jamais, n'est-ce pas? C'est bien ce que je disais... mais, écoute, ce n'est pas ma faute, c'est ta mère qui l'a voulu.

FRÉDÉRI.

Voilà donc ce que vous complotiez ensemble tout à l'heure.

VIVETTE.

Elle t'aime tant, ta mère!... Elle est si malheu-

reuse de te voir de la peine! Il lui semblait que cela te ferait du bien d'avoir de l'amitié pour quelqu'un, et voilà pourquoi elle m'a envoyée vers toi... Sans elle, je ne serais pas venue. Je ne suis pas demandeuse, moi; ce que j'avais m'aurait suffi. Venir ici deux ou trois fois l'an, y penser longtemps à l'avance et encore plus longuement après... t'entendre, être à tes côtés, je n'en aurais pas voulu davantage... Tu ne sais pas, toi, quand j'arrivais chez vous, comme le cœur me battait, rien que de voir votre porte. *(Mouvement de Frédéri.)* Et vois comme je suis malheureuse! Ces bonheurs que je me faisais avec rien, mais qui me remplissaient ma vie, voilà qu'on me les a fait perdre. Car maintenant, c'est fini, tu comprends bien... Après tout ce que je t'ai dit, je n'oserai plus me trouver en face de toi. Il faut que je m'en aille pour ne plus revenir.

FRÉDÉRI.

Tu as raison, va-t'en, cela vaut mieux.

VIVETTE.

Seulement, avant que je parte, laisse-moi te demander une chose, une dernière chose. Le mal qu'une femme t'a fait, une femme peut le guérir. Cherche une autre amoureuse, et ne te désespère pas toujours sur celle-là. Tu penses quelle double peine ce serait pour moi d'être loin et de me dire : « Il n'est pas heureux. » O mon Frédéri! Je te le demande à genoux, ne te laisse pas mourir pour cette femme. Il y en a d'autres. Toutes ne sont pas laides comme Vivette. Ainsi, moi, j'en connais qui sont bien belles, et, si tu veux, je te les dirai.

FRÉDÉRI.

Il ne me manquait plus que cette persécution... Ni de toi, ni des autres, ni des belles, ni des laides, je n'en veux à aucun prix. Dis-le bien à ma mère. Qu'elle ne m'en envoie plus, au moins. D'abord, toutes me font horreur. C'est toujours la même grimace. Du mensonge, du mensonge, et encore du mensonge. Ainsi, toi, qui es là à te traîner sur tes genoux et à me prier d'amour, qui me dit que tu n'as pas quelque part un amant, qui va venir encore avec des lettres?

VIVETTE, *tendant les bras vers lui.*

Frédéri!

FRÉDÉRI, *avec un sanglot.*

Ah! tu vois bien que je suis fou et qu'il faut me laisser tranquille. *(Il sort en courant.)*

SCÈNE VII

VIVETTE, L'INNOCENT, *puis* ROSE.

La nuit tombe.

VIVETTE, *à genoux, sanglotant.*

Mon Dieu! mon Dieu!

L'INNOCENT, *effaré.*

Vivette!

ROSE.

Qu'est-ce qu'il y a? qui est-ce qui pleure?

VIVETTE.

Ah ! marraine !

ROSE.

C'est toi !... Et Frédéri ?...

VIVETTE.

Ah ! je vous l'avais bien dit, qu'il ne m'aimerait jamais... Si vous saviez comme il m'a parlé.

ROSE.

Mais où est-il ?

VIVETTE.

Il vient de partir, par là, en courant comme un égaré. *(Un coup de feu illumine les roseaux du côté que montre Vivette.)*

LES DEUX FEMMES.

Ah ! *(Elles restent pétrifiées, pâles.)*

MARC, *dans les roseaux.*

Ohé !

L'ÉQUIPAGE.

Manqué !

VIVETTE, *bas.*

Ah ! que j'ai eu peur.

ROSE.

Tu vois bien que tu y penses comme moi... Non ! non ! ce n'est pas possible, il faut prendre un parti, je ne veux pas vivre comme ça. Viens...

TROISIÈME TABLEAU

LA CUISINE DE CASTELET

A droite, dans l'encoignure, haute cheminée à grand manteau. — A gauche, longue table et banc de chêne, bahuts, portes intérieures. — C'est le petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PATRON MARC, L'ÉQUIPAGE.

Le patron Marc, sur une chaise, sue à grosses gouttes pour entrer dans ses grandes bottes de marais. — L'équipage, tout harnaché, est adossé contre la table et dort debout.

MARC.

Vois-tu, matelot, en Camargue, il n'y a de bon que l'affût du matin. *(Tirant sur sa botte.)* Hé! allez donc!... Le jour, il faut courir dans la vase, lever les jambes comme un cheval borgne. Pour tuer quoi? pas même une sarcelle... ho! hisse! me voilà botté... A l'aube, au contraire, les oies, les flamants, les charlottines, tout ça vous défile en bataillons sur la tête, on n'a qu'à tirer dans le tas. Pan! pan!... Ça vaut la peine, hein?... Qu'est-ce que tu dis? Hé! là-bas. Hé! Est-ce que tu dors, matelot?

L'ÉQUIPAGE, *rêvant.*

Manqué!...

MARC.

Comment! manqué, mais je n'ai pas tiré. *(Le secouant.)* Éveille-toi donc, animal.

L'ÉQUIPAGE.

Oui, pat...

MARC.

Hein?...

L'ÉQUIPAGE, *précipitamment.*

Oui, capitaine...

MARC.

A la bonne heure! Allons, arrive. *(Il ouvre la porte du fond.)* Voici une petite bise blanche qui te rafraîchira le museau... Oh! oh! les butors soufflent dans le marais. C'est bon signe. *(Au moment où il met le pied dehors, on entend une fenêtre qui s'ouvre.)*

ROSE, *en dehors, appelant.*

Marc...

MARC.

Ohé?

ROSE.

Ne t'en va pas... j'ai besoin de te parler...

MARC.

Mais c'est que l'affût...

ROSE.

Je vais réveiller le père... Nous allons descendre, attends-nous... *(La fenêtre se referme.)*

MARC, *rentrant furieux.*

Allons!... voilà notre affût manqué... Trrr... Qu'est-ce qu'elle a donc de si pressé à me dire? Je suis sûr que c'est encore pour me parler de cette Arlésienne. *(Il se promène de long en large.)* Ma foi! si cela continue, la maison ne sera plus tenable. Le garçon ne desserre plus les dents, le grand-père a les yeux rouges, la mère me fait une mine... comme si c'était ma faute!... *(S'arrêtant devant L'équipage.)* Est-ce que c'est ma faute, voyons?...

L'ÉQUIPAGE.

Oui, capitaine...

MARC.

Comment! oui... Fais donc attention à ce que tu dis... Est-ce que je pouvais aller voir sous les sabots de cette margoton, pour savoir si elle avait perdu un fer ou deux en route?... Et puis, enfin, quoi!... En voilà des histoires pour une amourette! Si tous les hommes étaient comme moi... Feu de Dieu!... Je serais curieux de la voir, la femelle qui me mettra le grapin dessus... *(Bourrant L'équipage.)* Et toi aussi, matelot, je suis sûr que tu serais curieux de la voir... *(Il rit, L'équipage rit, et ils se regardent.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, VIVETTE, *avec des paquets.*

VIVETTE.

Déjà levé, capitaine...

MARC.

Hé! c'est notre amie Vivette... Où allons-nous donc de si bonne heure, misè Vivette, avec ces gros paquets?

VIVETTE.

Je vais porter mon bagage au pontonnier du Rhône... Je pars par le bateau de six heures.

MARC.

Vous partez?

VIVETTE.

Mais oui, capitaine, il faut bien.

MARC.

Comme elle dit cela gaiement: Il faut bien! Et vos amis de Castelet, cela ne vous fait donc pas gros cœur de vous en aller d'eux?

VIVETTE.

Ah! que si fait; mais il y a là-bas, à Saint-Louis, une brave femme qui s'ennuie d'être seule, et cette idée me donne du courage pour partir... Ah! bonne mère! mais, j'y songe. Et le feu qui n'est pas fait... Et la soupe des hommes... Justement, ce matin, la chambrière qui est malade... vite, vite...

MARC.

Voulez-vous que je vous aide?...

VIVETTE.

Volontiers, capitaine. Tenez, là-bas, derrière la porte, deux ou trois fagots de sarment.

MARC, *prenant les fagots.*

Voilà... voilà... *(A L'équipage.)* Qu'est-ce que tu as donc, toi, à me regarder? avec tes gros yeux...

VIVETTE, *prenant les sarments.*

Merci... Maintenant, il n'y a plus qu'à souffler...

MARC.

Je m'en charge.

VIVETTE.

C'est cela! Pendant ce temps, je vais jusqu'au bateau, retenir ma place...

MARC, *vivement.*

Vous allez revenir, au moins?

VIVETTE.

Sans doute! Il faut bien que je dise adieu à ma marraine... *(Chargeant son paquet.)* Hop!

MARC.

Laissez, laissez. L'équipage va vous porter cela. C'est trop lourd... Hé! matelot... Eh bien!... quoi!... qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui t'étonne? Prends ces paquets, on te dit...

VIVETTE.

A tout à l'heure, capitaine... *(Elle sort.)*

SCÈNE III

LE PATRON MARC, *seul.*

Si celle-ci s'en va, par exemple, nous sommes bien. Il n'y avait que ça de gai et de vivant dans la

maison... Et puis si avenante, si honnête avec tout le monde, s'entendant si bien à vous donner vos titres. « Oui, capitaine; non, capitaine! » pas une fois elle n'y aurait manqué... Hé! hé! tout de même, ce ne serait pas déplaisant à voir trotter sur le pont de la *Belle-Arsène* un joli petit perdreau de fillette dans ce goût-là!... Hé bien! hé bien! qu'est-ce qui me prend? Est-ce que moi aussi... Décidément il y a un mauvais air qui court par ici. Je crois, ma parole, que cette Arlésienne nous a flanqué le feu à tous. *(Il souffle avec rage.)*

SCÈNE IV

LE PATRON MARC, BALTHAZAR.

BALTHAZAR, *appuyé sur la table, le regarde depuis un moment.*

Joli temps pour les bécassines, marinier...

MARC, *surpris et gêné.*

Ah! c'est toi?... *(Il jette le soufflet.)*

BALTHAZAR.

Le ciel est tout noir de gibier, là-bas, sur Giraud.

MARC, *se levant.*

Ne m'en parle pas. Je suis furieux. Ils m'ont fait manquer mon affût...

BALTHAZAR.

Et c'est pour te calmer le sang que tu...? *(Il fait*

le geste de souffler le feu.) Pas besoin de mettre des bottes pour ça... *(Il rit.)*

MARC.

C'est bon! c'est bon! vieux malicieux. *(A part.)* Il faut toujours qu'il soit dans votre dos, ce grand-là! *(Voyant le berger s'installer dans la cheminée et allumer sa pipe.)* Ah çà! tu es donc convoqué, toi aussi?...

BALTHAZAR, *assis dans la cheminée.*

Convoqué?...

MARC.

Mais oui... Il paraît qu'il y a un grand conseil de famille ce matin. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé... Encore quelque histoire... Chut! les voilà...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE, MAMAÏ.

ROSE.

Entrez, père...

MARC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ROSE.

Ferme la porte.

MARC.

Oh! oh! il paraît que c'est sérieux.

ROSE.

Très sérieux... *(Voyant Balthazar.)* Tu es là, toi?

BALTHAZAR.

Est-ce que je suis de trop, maîtresse?...

ROSE.

Au fait, non, tu peux rester. Ce que j'ai à leur dire, tu le sais aussi bien que nous... C'est une chose terrible, à laquelle nous pensons tous en nous-mêmes et dont personne n'ose parler. Seulement, à cette heure, le temps presse, et il faut que nous nous en expliquions une bonne fois...

MARC.

Je parie que c'est encore ton garçon dont il s'agit.

ROSE.

Oui, Marc, tu as deviné... Il s'agit de mon enfant qui est en train de mourir. Ça vaut la peine qu'on en parle...

FRANCET MAMAÏ.

Qu'est-ce que tu dis là?

ROSE.

Je dis que notre enfant est en train de mourir, grand-père, et je viens vous demander si tout bonnement nous allons le regarder passer comme cela, sans rien faire?

MARC.

Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a?...

ROSE.

Il a que c'était au-dessus de ses forces de renoncer à son Arlésienne. Il a que cette lutte l'épuise... que cet amour le tue.

MARC.

Tout ça ne nous dit pas de quoi il meurt. On meurt d'une pleurésie, d'un palan qui vous tombe sur la tête, emporté par un coup de mer; mais, que diable!... un garçon de vingt ans, solidement amarré sur ses ancres, ne va pas se laisser glisser pour une contrariété d'amour...

ROSE.

Tu crois, Marc?...

MARC, *riant.*

Ah! ah! il faut venir en Camargue pour rencontrer encore ces superstitions-là. *(Légèrement).* Écoutez ceci, sœurette; c'est la romance à la mode cet hiver à l'alcazar Arlésien... *(Avec prétention.)*

Heureusement qu'on ne meurt pas d'amour,
Heureusement *(bis)* qu'on ne meurt pas d'amour.

(Un silence de mort.)

BALTHAZAR, *dans la cheminée.*

Ça chante bien, les tonneaux vides.

MARC.

Hein?...

ROSE.

Ta chanson est une menteuse, Marc. Il y a des beaux vingt ans qui meurent d'amour, et même le

plus souvent, comme ils trouvent cette mort trop lente, ceux qui sont atteints de cet étrange mal se débarrassent de l'existence, pour en avoir plus tôt fini...

FRANCET MAMAÏ.

Est-ce possible, Rose?... Tu crois que l'enfant...

ROSE.

Il a la mort dans les yeux, je vous dis. Regardez-le bien, vous verrez. Moi, voilà huit jours que je le surveille, j'ai fait mon lit dans sa chambre, et la nuit je me lève pour écouter... Croyez-vous que c'est vivre, cela, pour une mère? Tout le temps, je tremble, j'ai peur de tout pour lui. Les fusils, le puits, le grenier... D'abord, je vous préviens, je vais la faire murer, cette fenêtre du grenier... On voit les lumières d'Arles de là-haut, et tous les soirs l'enfant monte les regarder... Ça m'effraye... Et le Rhône... Oh! ce Rhône! j'en rêve, et lui aussi il en rêve. *(Bas.)* Hier, il est resté plus d'une heure devant la maison du pontonnier, à regarder l'eau avec des yeux fous... Il n'a plus que cette idée dans la tête, j'en suis sûre... s'il ne l'a pas fait encore, c'est que je suis là, toujours là, derrière lui, à le garder, à le défendre, mais maintenant je suis à bout de forces, et je sens qu'il va m'échapper.

FRANCET MAMAÏ.

Rose! Rose!...

ROSE.

Écoutez-moi, Francet. Ne faites pas comme Marc. Ne levez pas les épaules à ce que je vous dis... Je le connais mieux que vous, cet enfant, et je sais ce

dont il est capable... C'est tout le sang de sa mère, et moi... si on ne m'avait pas donné l'homme que je voulais, je sais bien ce que j'aurais fait.

FRANCET MAMAÏ.

Mais enfin, voyons... nous ne pouvons pourtant pas le marier... avec cette...

ROSE.

Pourquoi pas?

FRANCET MAMAÏ.

Y pensez-vous, ma fille?...

MARC.

Tonnerre de Dieu!...

FRANCET MAMAÏ.

Je ne suis qu'un paysan, Rose, mais je tiens à l'honneur de mon nom et de ma maison, comme si j'étais seigneur de Caderousse ou de Barbantane... Cette Arlésienne, chez moi!... fi donc!...

ROSE.

Vraiment, je vous admire tous les deux à me parler de votre honneur. Eh bien! et moi? qu'est-ce que j'aurais à dire, alors? *(S'avançant vers Francet.)* Voilà vingt ans que je suis votre fille, maître Francet, est-ce que vous avez jamais entendu une mauvaise parole sur mon compte?... Pourrait-on trouver quelque part une femme plus honnête, plus fidèle à son devoir?... Il faut bien que je le dise, puisque personne de vous n'y pense... Est-ce que mon homme en mourant n'a pas témoigné devant tous de ma sagesse et de ma loyauté?... Et si, moi, moi,

je consens à introduire cette drôlesse dans ma maison, à lui donner mon enfant, ce morceau de moi-même, à dire « Ma fille » à ça! croyez-vous par hasard que cela me sera moins dur qu'à vous autres?... Et pourtant je suis prête à le faire, puisqu'il n'y a que ce moyen de le sauver...

FRANCET MAMAÏ.

Aie pitié de moi, ma fille, tu me brises...

ROSE.

O mon père, je vous en conjure, pensez à votre Frédéri... Vous avez déjà perdu votre fils... Celui-là, c'est votre petit-fils, c'est votre enfant deux fois, est-ce que vous voudriez le perdre encore?...

FRANCET MAMAÏ.

Mais j'en mourrai, moi, de ce mariage...

ROSE.

Eh! nous en mourrons tous... qu'est-ce que ça fait?... pourvu que l'enfant vive.

FRANCET MAMAÏ.

Qui m'aurait dit cela, mon Dieu! que je verrais une chose pareille!...

BALTHAZAR, *se levant tout à coup.*

J'en connais un qui ne la verra pas, par exemple... Comment! ici, dans Castelet, une catau qui a roulé avec tous les maquignons de la Camargue... Eh bien! ce sera du propre... *(Jetant son manteau, sa trique.)* Voilà ma cape et mon bâton, maître Francet. Faites mon compte, que je m'en aille...

FRANCET MAMAÏ, *l'implorant.*

Balthazar, c'est pour l'enfant... Pense! je n'ai plus que celui-là.

ROSE.

Eh! laissez-le donc partir... Il a pris trop de place à notre feu, ce serviteur-là.

BALTHAZAR.

Ah! l'on a bien raison de dire que mille brebis sans un berger ne sont pas un bon troupeau. Ce qui manque depuis longtemps à cette maison, c'est un homme pour la conduire. Il y a des femmes, des enfants, des vieillards; il manque le maître.

ROSE.

Réponds-moi franchement, berger... Crois-tu que l'enfant serait capable de se tuer si nous ne lui donnions pas cette fille?

BALTHAZAR, *grave.*

Je le crois...

ROSE.

Et tu aimerais mieux le voir mourir?...

BALTHAZAR.

Cent fois!...

ROSE.

Va-t'en, misérable, va-t'en, sorcier de malheur... *(Elle s'élance sur lui.)*

FRANCET MAMAÏ, *s'interposant.*

Laissez, laissez, Rose... Balthazar est d'un temps plus dur que le vôtre, où l'on mettait l'honneur par-

dessus tout. Moi aussi, je date de ce temps-là, mais je n'en suis plus digne. Je vais faire ton compte, tu peux t'en aller, berger.

BALTHAZAR.

Pas encore... Voilà l'enfant qui descend... Je suis curieux de voir comment vous allez vous y prendre pour lui dire cela. Frédéri, Frédéri, ton grand-père veut te parler...

SCÈNE VI

Les Mêmes, FRÉDÉRI.

FRÉDÉRI.

Tiens! tout le monde est là... Qu'est-ce qui se passe donc? Qu'est-ce que vous avez?

ROSE.

Et toi, malheureux enfant, qu'est-ce que tu as?... Pourquoi es-tu si pâle, si brûlant? Tenez! grand-père, regardez-le, ce n'est plus que l'ombre de lui-même...

FRANCET MAMAÏ.

C'est vrai, qu'il est bien changé...

FRÉDÉRI, *sourire pâle.*

Bah! Je suis un brin malade. Mais ce n'est rien, un peu de fièvre, ça passera. *(A Francet.)* Vous vouliez me parler, grand-père?...

FRANCET MAMAÏ.

Oui, mon enfant, je voulais te dire... Je... *(Bas, à Rose.)* Dis-lui, toi, Rose; moi, jamais je ne pourrai.

ROSE.

Écoute, mon enfant, nous savons tous que tu as une grande peine, dont tu ne veux pas nous parler. Tu souffres, tu es malheureux... C'est cette femme, n'est-ce pas?

FRÉDÉRI.

Prenez garde, ma mère... On avait dit qu'on ne prononcerait jamais ce nom-là ici.

ROSE, *avec explosion.*

Il le faut pourtant bien, puisque tu en meurs... puisque tu en veux mourir... Oh! ne mens pas... Je le sais, tu n'as trouvé que ce moyen pour arracher cette passion de ton cœur; c'est de t'en aller de ce monde avec elle... Eh bien! mon fils, ne meurs pas; comme qu'elle soit, cette Arlésienne maudite, prends-la... Nous te la donnons.

FRÉDÉRI.

Est-ce possible?... ma mère... mais vous n'y songez pas!... Vous savez bien ce que c'est que cette femme...

ROSE.

Puisque tu l'aimes...

FRÉDÉRI, *très ému.*

Ainsi, vraiment, ma mère, vous consentiriez?... Et vous, grand-père, qu'est-ce que vous en dites?...

Vous rougissez? vous baissez la tête? Ah! le pauvre vieux, comme cela doit lui coûter... Faut-il que vous m'aimiez tous pourtant, pour me faire un sacrifice pareil!... Eh bien! non, mille fois non! Je ne l'accepterai pas... Relevez le front, mes amis, et regardez-moi sans rougir... La femme à qui je donnerai votre nom en sera digne, je vous jure...

SCÈNE VII

LES MÊMES, VIVETTE, *par le fond.*

VIVETTE, *s'arrêtant timidement.*

Pardon... Je vous dérange...

FRÉDÉRI, *la retenant.*

Non... reste... reste... Qu'en dites-vous, grand-père? Je crois que celle-là, vous n'aurez pas de honte à l'appeler votre fille...

TOUS.

Vivette!...

VIVETTE.

Moi?...

FRÉDÉRI, *à Vivette, qu'il soutient.*

Tu sais ce que tu m'as dit: Le mal qu'une femme m'a fait, il n'y a qu'une femme qui puisse le guérir. Veux-tu être cette femme, Vivette? Veux-tu que je te donne mon cœur? Il est bien malade, bien

ébranlé des secousses qu'il a reçues, mais, c'est égal, je crois que si tu t'en mêles, tu viendras à bout de lui? Veux-tu essayer, dis?... *(Le père et la mère restent éperdus, les bras tendus vers Vivette d'un geste suppliant.)*

VIVETTE, *se cachant dans le sein de Rose.*

Répondez-lui pour moi, marraine.

BALTHAZAR, *sanglotant, prend la tête de Frédéri dans ses mains.*

Ah! cher enfant, Dieu te bénisse pour tout le bien que tu me fais!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

QUATRIÈME TABLEAU

LA COUR DE CASTELET

(Comme au premier tableau)

Seulement, propre, luisante, endimanchée. — Aux deux côtés de la porte du fond, un arbre de mai tout enguirlandé de fleurs. — Au-dessus de la porte, un bouquet gigantesque de blés verts, de bluets, de coquelicots, nielle, pieds-d'alouette. — Va-et-vient des valets et des chambrières en habits de fête. — Devant le puits, une servante en train de remplir sa cruche. — De temps en temps, la brise apporte par bouffées un son de fifre, un roulement de tambourins.

SCÈNE PREMIÈRE

BALTHAZAR; VALETS, SERVANTES.

Balthazar entre par le fond, suant, couvert de poussière.

LES VALETS.

Ah! voilà Balthazar.

UN DES VALETS.

Bonjour, père.

BALTHAZAR, *joyeusement.*

Salut, salut, jeunesse... *(Il vient s'asseoir au bord du puits.)*

LA SERVANTE.

Bon Dieu! comme vous avez chaud, mon pauvre berger.

BALTHAZAR, *s'essuyant le front.*

Je viens de loin, et le soleil est dur... Donne-moi ta cruche... *(La femme lève sa cruche et le fait boire.)*

LA SERVANTE.

Si c'est possible de se mettre le corps dans un état pareil, à votre âge...

BALTHAZAR.

Bah! je ne suis pas si vieux qu'on croit... C'est seulement ce grand coquin de soleil dont je n'ai pas l'habitude... Songe, ma fille : voici plus de soixante ans que je n'avais passé un mois de juin dans la plaine. *(Les valets se sont approchés et font cercle autour de lui.)*

UN VALET.

C'est vrai, père. Vous êtes en retard, cette année, pour le passage des troupeaux.

BALTHAZAR.

Dam! oui. Les bêtes ne sont pas contentes; mais, que veux-tu?... J'ai marié le père, j'ai marié le grand-père, je ne pouvais pas m'en aller sans marier le petit... Heureusement que ce ne sera pas long : aujourd'hui, on publie les bans, premier, dernier; jeudi, les présents; samedi, la noce. Puis, en route pour la montagne...

LA SERVANTE.

Vous ne vous reposerez donc jamais, père Balthazar? Vous comptez donc mener les bêtes jusqu'à votre dernier souffle?...

BALTHAZAR.

Si j'y compte!... *(Se découvrant.)* Au grand Berger qui est là-haut, je n'ai jamais demandé qu'une chose, c'est de me faire mourir en pleines Alpes, au milieu de mon troupeau, par une de ces nuits de juillet où il y a tant d'étoiles... Du reste, je ne suis pas en peine. Je suis sûr de m'en aller comme cela; c'est ma planète!... Encore un coup, ma belle chatte.

LES VALETS, *se regardant entre eux, avec admiration.*

Tout de même, il sait que c'est sa planète!...

SCÈNE I

LES MÊMES, LE PATRON MARC *et* L'ÉQUIPAGE.

Le patron Marc s'est avancé sur le balcon. Il est endimanché: gilet de soie, casquette dorée à larges galons, cravate de soie, chemise à jabot.

MARC, *à Balthazar, qui boit.*

Hé! là-bas, père Balthazar, ménageons-nous, ça porte à la tête, cette boisson-là...

BALTHAZAR.

Voyez-vous maître Olibrius qui fait le fier là-

haut, parce qu'il a une casquette neuve, qui reluit comme le bassin d'un barbier... Tu n'es donc pas à la messe, mauvais chrétien, un jour comme aujourd'hui ?

MARC, *descendant.*

Grand merci... Il faut aller la chercher trop loin, la messe, dans ce pays de sauvages... Et je me souviens de la carriole... *(Regardant autour de lui.)* Oh! oh! j'espère que nous voilà pavoisés... Qu'est-ce que vous ferez donc le jour des noces, si vous en faites tant pour les accordailles ?...

UN VALET.

Mais ce n'est pas seulement les accordailles, aujourd'hui, c'est aussi la Saint-Éloi, la fête du labourage.

MARC.

C'est donc cela, qu'on entend ronfler les tambourins.

LE VALET.

Mais oui, les confrères de saint Éloi s'en vont de ferme en ferme en dansant la farandole. Nous les aurons avant ce soir à Castelet.

MARC.

Ah çà, est-ce que le jour de Saint-Éloi la messe serait plus longue que les autres dimanches !... Nos gens n'en finissent pas d'arriver...

LA SERVANTE.

Ils auront bien sûr fait le tour par Saint-Louis pour prendre la mère Renaud.

MARC.

Tiens, au fait,... nous allons donc la voir, cette brave vieille... A propos, père Planète, est-ce que ce n'est pas une de tes anciennes?...

BALTHAZAR.

Tais-toi, marinier.

MARC, *riant.*

Hé! hé! il paraît que du temps du père Renaud... *(Les valets rient.)*

BALTHAZAR.

Tais-toi, marinier.

MARC.

Vous avez, comme on dit, glané du blé de lune ensemble.

BALTHAZAR, *se levant, pâle, d'une voix terrible.*

Marinier!... *(Le patron recule, effrayé. — Les valets s'arrêtent de rire. — Balthazar les regarde tous un moment.)* De ce vieux fou de Balthazar et de ses planètes, riez-en tant que vous voudrez... Mais cette histoire-là, c'est sacré!... Je défends qu'on y touche...

MARC.

C'est bon, c'est bon, on n'a pas voulu te fâcher, que diable!

LES VALETS.

Mais non, père Balthazar, vous savez bien... *(Ils l'entourent. — Il se rassied tout tremblant.)*

MARC, *bas, à L'équipage.*

Je n'ai jamais vu une maison pareille pour

prendre les histoires de femmes au sérieux. C'est comme l'autre avec son Arlésienne. Il semblait tant que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir. Et puis maintenant...

LES VALETS, *courant au fond.*

Les voilà ! les voilà !...

BALTHAZAR, *très ému.*

Oh ! mon Dieu ! *(Il va se mettre à l'écart dans un coin.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSE, FRANCET, FRÉDÉRI, VIVETTE, L'INNOCENT, LA MÈRE RENAUD.

Ils entrent par le fond, tous en toilette, coiffes de dentelles, jaquettes à fleurs. — La vieille marche la première, appuyée sur Vivette et sur Frédéri.

MÈRE RENAUD.

Le voilà donc encore, ce vieux Castelet... Laissez-moi un peu, mes enfants, que je le regarde...

MARC.

Bonjour, mère Renaud.

MÈRE RENAUD, *lui faisant une grande révérence.*

Quel est ce beau monsieur ?... Je ne le connais pas...

ROSE.

C'est mon frère, mère Renaud...

FRANCET MAMAÏ.

C'est le patron Marc.

MARC, *lui soufflant.*

Capitaine!...

MÈRE RENAUD.

Je suis votre servante, monsieur le patron.

MARC, *furieux, entre ses dents.*

Patron!... patron!... Ils n'ont donc pas vu ma casquette.

L'INNOCENT, *battant des mains.*

Oh! comme ils sont jolis, cette année, les arbres de Saint-Éloi!

MÈRE RENAUD.

Cela me fait plaisir de revoir toutes ces choses. Il y a si longtemps... Depuis ton mariage, Francet...

FRÉDÉRI.

Est-ce que vous vous reconnaissez, grand'-mère?...

MÈRE RENAUD.

Je le crois bien. Par ici, la magnanerie; par là, les hangars. *(Elle s'avance et s'arrête devant le puits.)* Oh! le puits!... *(Petit rire.)* Est-il Dieu possible que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là...

MARC, *bas, aux valets.*

Attendez, nous allons rire. *(Il s'approche de la vieille, lui prend le bras doucement, et lui fait faire quelques pas vers le coin où Balthazar s'est blotti.)* Et celui-là, mère Renaud, est-ce que vous le reconnaissez?... Je crois qu'il est de votre temps.

MÈRE RENAUD.

Bonté divine! mais c'est... c'est Balthazar...

BALTHAZAR.

Dieu vous garde, Renaude! *(Il fait un pas vers elle.)*

MÈRE RENAUD.

Oh!... ô mon pauvre Balthazar!... *(Ils se regardent un moment sans rien dire. — Tout le monde s'écarte respectueusement.)*

MARC, *ricanant.*

Hé! hé! les vieux tourtereaux!

ROSE, *sévèrement.*

Marc!

BALTHAZAR, *à demi-voix, à la vieille.*

C'est ma faute. Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là...

MÈRE RENAUD.

Pourquoi?... pour tenir notre serment?... va! ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça pour nous récompenser de notre courage...

BALTHAZAR.

Oh! oui, il nous en fallu, du courage; que de fois, en menant mes bêtes, je voyais la fumée de votre maison qui avait l'air de me faire signe: Viens!... elle est là!...

MÈRE RENAUD.

Et moi, quand j'entendais crier tes chiens et que je te reconnaissais de loin avec ta grande cape, il m'en fallait, de la force, pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant, notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir... Balthazar...

BALTHAZAR.

Renaude!

MÈRE RENAUD.

Est-ce que tu n'aurais pas de honte à m'embrasser, toute vieille et crevassée par le temps, comme je suis là...

BALTHAZAR.

Oh!

MÈRE RENAUD.

Eh bien! alors; serre-moi bien fort sur ton cœur, mon brave homme. Voilà cinquante ans que je te le dois, ce baiser d'amitié. *(Ils s'embrassent longuement.)*

FRÉDÉRI.

C'est beau, le devoir. *(Serrant le bras de Vivette.)* Vivette, je t'aime...

VIVETTE.

Bien sûr?

MARC, *s'approchant.*

Dites donc, mère Renaud, si nous allions un peu du côté de la cuisine, maintenant, pour voir si le tournebroche n'a pas changé depuis vous?

FRANCET MAMAÏ.

Il a raison... A table!... *(Il prend le bras de la vieille.)*

TOUS.

A table! à table!

MÈRE RENAUD, *se retournant.*

Balthazar...

ROSE.

Allons, berger...

BALTHAZAR, *très ému.*

Je viens... *(Tout le monde entre par la gauche. — La scène reste vide quelques secondes. — Musique. — La nuit vient.)*

SCÈNE IV

FRÉDÉRI, VIVETTE.

Ils sortent tous deux de la maison.

FRÉDÉRI, *amenant Vivette près du puits.*

Vivette, écoute ici, regarde-moi... Qu'est-ce que tu as? Tu n'es pas contente.

VIVETTE.

Oh! si, mon Frédéri.

FRÉDÉRI.

Tais-toi, ne mens pas, tu as quelque chose qui te tourmente et te gâte la joie de nos accordailles. Je sais bien ce que c'est, c'est ton malade qui te fait peur. Tu n'es pas encore sûre de lui... Eh bien! sois heureuse, je te jure que je suis guéri.

VIVETTE, *secouant la tête.*

Quelquefois on croit cela, et puis...

FRÉDÉRI.

Te rappelles-tu cette année où j'ai été si malade? De tout le temps de ma maladie, il ne m'est resté qu'une chose dans la mémoire. C'est un matin où pour la première fois on avait ouvert ma fenêtre. Le vent du Rhône sentait si bon, ce matin-là!... J'aurais pu dire une par une toutes les herbes sur lesquelles il avait passé. Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais le ciel me semblait plus clair que d'ordinaire, les arbres avaient plus de feuilles, les ortolans chantaient plus doux, et j'étais bien... Alors le médecin est entré, et il a dit en me regardant : « Il est guéri!... » Eh bien! à cette heure où je te parle, je suis comme ce matin-là, c'est le même ciel, le même apaisement de tout mon être, et plus rien qu'un désir en moi, mettre ma tête là, sur ton épaule, et y rester toujours... Tu vois bien que je suis guéri.

VIVETTE.

Ainsi, c'est bien vrai, tu m'aimes?

FRÉDÉRI, *bas.*

Oui...

VIVETTE.

Et l'autre?... celle qui t'a fait tant de mal, tu n'y penses plus jamais?...

FRÉDÉRI.

Je ne pense qu'à toi, Vivette.

VIVETTE.

Oh! pourtant...

FRÉDÉRI.

Sur quoi veux-tu que je te le jure?... tu es seule dans mon cœur, je te dis... Ne parlons pas de ce vilain passé. Il n'existe plus pour moi.

VIVETTE.

Alors, pourquoi gardes-tu des choses qui te le rappellent?

FRÉDÉRI.

Mais... je n'ai rien gardé.

VIVETTE.

Et ces lettres que tu as là?...

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Comment, tu savais donc!... Oui, c'est vrai, je les ai gardées longtemps. C'était comme une curiosité mauvaise que j'avais de connaître cet homme; mais à présent, regarde. *(Il ouvre sa blouse.)*

VIVETTE.

Elles n'y sont plus!...

FRÉDÉRI.

Balthazar est allé les rendre ce matin.

VIVETTE.

Tu as fait cela, mon Frédéri? *(Lui sautant au cou.)* Oh! que je suis heureuse... Si tu savais comme elles m'ont fait souffrir, ces lettres maudites..., quand tu me prenais contre ton cœur et que tu me disais : « Je t'aime! » Tout le temps, je les sentais là sous ta blouse, et cela m'empêchait de te croire.

FRÉDÉRI.

Ainsi tu ne me croyais pas, et pourtant tu voulais bien devenir ma femme?

VIVETTE, *souriant.*

Cela m'empêchait de te croire; mais cela ne m'empêchait pas de t'aimer...

FRÉDÉRI.

Et maintenant si je te dis : « Je t'aime! » est-ce que tu le croiras?...

VIVETTE.

Dis-le, voyons.

FRÉDÉRI.

Ah! chère femme... *(Il la serre contre sa poitrine, puis tous deux étroitement enlacés, ils marchent à petits pas et disparaissent une minute derrière les hangars.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GARDIEN, BALTHAZAR.

Mitifio entre vivement, fait quelques pas dans la cour déserte, puis va pour frapper à la maison, quand la porte s'ouvre et Balthazar paraît.

BALTHAZAR, *se retournant.*

C'est toi!... qu'est-ce que tu veux?

LE GARDIEN.

Mes lettres. *(A ce moment, le groupe des amoureux rentre en scène.)*

BALTHAZAR.

Comment! tes lettres?... mais je les ai portées à ton père ce matin; tu ne viens donc pas de chez vous?

LE GARDIEN.

Voilà deux nuits que je couche à Arles.

BALTHAZAR.

Ça dure donc toujours?...

LE GARDIEN.

Toujours...

BALTHAZAR.

J'aurais cru pourtant qu'après cette histoire des lettres...

LE GARDIEN.

Quand c'est pour elles qu'on est lâche, les femmes vous pardonnent toutes les lâchetés.

BALTHAZAR.

Alors, grand bien te fasse, mon garçon. Ici, grâce à Dieu, nous en avons fini avec cette folie-là. L'enfant se marie dans quatre jours, et cette fois il prend quelqu'un d'honnête.

LE GARDIEN.

Ah! oui, il est bien heureux, lui. Ce doit être si bon de s'aimer librement, à la face du ciel et des hommes, d'être fier de ce qu'on aime, et de pouvoir dire au monde qui passe : « C'est ma femme, regardez-là! » Moi, j'arrive la nuit comme un voleur. Le jour, je me cache, je rôde autour d'elle, et puis, quand nous sommes seuls, ce sont des scènes, des querelles : « D'où viens-tu?... Qu'as-tu fait?... Quel est cet homme à qui tu parlais?... » Et des fois qu'il y a, au milieu de nos caresses, il me vient des envies de l'étouffer pour qu'elle ne me trompe plus... *(Ici, le groupe enlacé des amoureux paraît, traversant la scène dans le fond.)* Ah! l'horrible vie de mensonge et de méfiance! Heureusement, ça va finir. Maintenant nous allons vivre ensemble, et malheur à elle si...

BALTHAZAR.

Vous vous mariez?...

LE GARDIEN.

Non, je l'enlève... Si tu es aux bergeries cette nuit, tu entendras une fière galopade dans la plaine. J'aurai la belle en travers de ma selle, et je te réponds que je la tiendrai solidement.

BALTHAZAR.

Elle t'aime donc bien cette Arlésienne maudite?...

FRÉDÉRI, *s'arrêtant dans le fond.*

Oh!

LE GARDIEN.

Oui... c'est son caprice du moment. Et puis, un enlèvement, ça lui va. Courir les grandes routes à l'aventure, rouler d'auberge en auberge, le changement, la peur, la poursuite, voilà ce qu'elle aime surtout. Elle est comme ces oiseaux de la mer qui ne chantent que dans les orages...

FRÉDÉRI, *bas, avec fureur.*

C'est lui!... enfin!...

VIVETTE.

Viens... ne reste pas là!

FRÉDÉRI, *la repoussant.*

Laisse-moi!

VIVETTE.

Ah! il l'aime encore... Frédéri...

FRÉDÉRI.

Va-t'en... va-t'en donc! *(Il la pousse dans la maison, puis revient écouter.)*

LE GARDIEN.

Moi, ce voyage me fait peur. Je pense au vieux, qui va rester seul, à mes chevaux, à ma cabane, et à la belle vie d'honnête homme que j'aurais menée là-bas, si je ne l'avais pas rencontrée.

BALTHAZAR.

Pourquoi partir, alors? Fais ce que le nôtre a fait. Renonce à cette femme, et marie-toi.

LE GARDIEN.

Je ne peux pas... Elle est si belle!

FRÉDÉRI, *bondissant.*

Je ne le sais que trop, qu'elle est belle, misérable... Mais quel besoin avais-tu de venir me le rappeler? *(Avec un rire de rage.)* Un paysan!... C'était un paysan comme moi!... *(Marchant vers lui.)* Ah! mon bonheur te fait envie, et c'est en sortant de ses bras que tu viens me le dire, quand tu as encore sur ta bouche ses baisers de la dernière nuit. Mais tu ne sais donc pas que, pour un de ces moments de passion dont tu me parles, pour une minute de ta vie à toi, je donnerais toute la mienne, tout mon paradis pour une heure de ton enfer... Maudit sois-tu d'être venu, maquignon de malheur!... C'est encore pis que de l'avoir vue elle-même... tu me rapportes avec son haleine l'horrible amour dont j'ai manqué de mourir. Maintenant, c'est fini, je suis perdu. Et pendant que tu courras les routes avec ton amoureuse, il y aura ici des femmes en larmes... Mais non! ce n'est pas possible, cela ne sera pas. *(Sautant sur un des gros marteaux avec lesquels on a planté les mais.)* Allons, défends-toi, bandit, défends-toi, que je te tue, je ne veux pas mourir seul. *(Le gardien recule. — Toute cette scène est presque couverte par le bruit des tambourins qui arrivent.)*

BALTHAZAR, *se jetant sur Frédéri.*

Malheureux, que vas-tu faire?

FRÉDÉRI, *se débattant.*

Non, laisse-moi;... lui d'abord, son Arlésienne ensuite. *(Au moment où il arrive sur le gardien, Rose s'élance au milieu d'eux. — Frédéri s'arrête, chancelle, le marteau lui tombe des mains. — Au même instant, des torches secouées apparaissent devant la ferme, et les farandoleurs envahissent la cour en criant.)*

LES FARANDOLEURS.

Saint-Éloi ! Saint-Éloi ! A la farandole !

LES GENS DE LA FERME, *apparaissant sur le balcon.*

Saint-Éloi !... Saint-Éloi !... *(Chants et danses. — Tableau.)*

CINQUIÈME TABLEAU

LA MAGNANERIE

Une grande salle, avec large fenêtre et balcon dans le fond. — A gauche, second plan, l'entrée de la magnanerie; premier plan, la chambre des enfants. — A droite, un escalier de bois montant au grenier. Sous l'escalier, un lit à demi caché par des rideaux. Quand la toile se lève, la scène est vide. Dans la cour du Castelet on entend les fifres et les tambourins des farandoleurs; puis on chante la *Marche des Rois*... A ce moment, Rose entre, une petite lampe à la main. Elle pose sa lampe, va sur le balcon du fond, y rest un moment à regarder danser, puis rentre.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE MAMAÏ, *seule.*

Ils chantent, en bas. Ils ne se doutent de rien. Le berger lui-même s'y est trompé en le voyant sauter de si bon cœur: « Ça ne sera rien, maîtresse. Un dernier coup de tonnerre, comme quand l'orage va finir... » Dieu l'écoute!... Mais j'ai bien peur... Aussi, je veille...

SCÈNE II

ROSE, FRÉDÉRI.

FRÉDÉRI, *s'arrête en voyant sa mère.*

Qu'est-ce que tu fais là?... Je croyais que tu ne couchais plus ici...

ROSE, *un peu gênée.*

Mais si. J'ai encore de l'autre côté quelques vers à soie qui ne sont pas éclos. Il faut que je les surveille... Mais toi? pourquoi n'es-tu pas resté en bas à chanter avec les autres?

FRÉDÉRI.

J'étais trop fatigué.

ROSE.

Le fait est que tu y allais d'une rage, à cette farandole. Vivette aussi a beaucoup dansé. C'est un oiseau, cette petite; elle ne touchait pas la terre... As-tu vu, l'aîné des Giraud, comme il lui tournait autour? Elle est si avenante... Ah! vous allez faire une jolie paire à vous deux.

FRÉDÉRI, *vivement.*

Bonsoir. Je vais me coucher. *(Il l'embrasse.)*

ROSE, *changeant brusquement de ton.*

Et puis, tu sais, si celle-là ne te convient pas, il

faut le dire. Nous aurons bientôt fait de t'en trouver une autre.

FRÉDÉRI.

Oh! ma mère.

ROSE.

Eh! qu'est-ce que tu veux? Ce n'est pas le bonheur de cette enfant que je cherche, c'est le tien... Et tu n'as pas l'air de quelqu'un d'heureux, au moins?

FRÉDÉRI.

Mais si... mais si...

ROSE.

Voyons, regarde-moi. *(Elle lui prend la main.)* On dirait que tu as la fièvre.

FRÉDÉRI.

Oui... la fièvre de Saint-Éloi, qui fait boire et qui fait danser. *(Il se dégage.)*

ROSE.

(A part.) Je ne saurai rien. *(Le rattrapant.)* Mais ne t'en va donc pas, tu t'en vas toujours.

FRÉDÉRI, *souriant.*

Allons. Qu'est-ce qu'il y a encore?

ROSE, *le regardant bien en face.*

Dis-moi... Cet homme qui est venu tout à l'heure...

FRÉDÉRI, *détournant les yeux.*

Quel homme?

ROSE.

Oui... cette espèce de bohémien, ce gardien de chevaux... Cela t'a fait du mal, de le voir... n'est-ce pas?

FRÉDÉRI.

Bah! Ç'a été un moment, une folie... Et puis, tiens! je t'en prie, ne me fais pas parler de ces choses... J'aurais peur de te salir en remuant toute cette boue devant toi.

ROSE.

Allons donc! est-ce que les mères n'ont pas le droit d'aller partout sans se salir, de tout demander, de tout savoir?... Voyons, parle-moi, mon enfant, Ouvre-moi bien ton cœur. Il me semble que, si tu me parlais un peu seulement, moi, j'en aurais si long à te dire... tu ne veux pas?

FRÉDÉRI, *doux et triste.*

Non, je t'en prie. Laissons ça tranquille.

ROSE.

Alors, viens... descendons...

FRÉDÉRI.

Pour quoi faire?

ROSE.

Ah! je suis peut-être folle, mais je trouve que tu as un mauvais regard, cette nuit. Je ne veux pas que tu restes seul... viens aux lumières, viens... D'abord, tous les ans, pour Saint-Éloi, tu me fais faire un tour de farandole. Cette année, tu n'y as pas pensé. Allons, viens. J'ai envie de danser, moi... *(Avec un sanglot.)* J'ai bien envie de pleurer aussi.

FRÉDÉRI.

Ma mère, ma mère, je t'aime... ne pleure pas... Ah! ne pleure pas, bon Dieu!

ROSE.

Parle-moi donc, alors, puisque tu m'aimes.

FRÉDÉRI.

Mais que veux-tu que je te dise?... Eh bien, oui, j'ai eu une mauvaise journée, aujourd'hui. Il fallait bien s'y attendre. Après des secousses pareilles, on n'arrive pas au calme tout d'un coup. Regarde le Rhône, les jours de mistral; est-ce qu'il ne s'agite pas encore longtemps après que le vent est tombé? Il faut laisser aux choses le temps de s'apaiser... Voyons, ne pleure pas. Tout cela ne sera rien... Une nuit de bon sommeil à poings fermés, et demain il n'y paraîtra plus... Je ne songe qu'à oublier, moi, je ne songe qu'à être heureux.

ROSE, *gravement.*

Tu ne songes qu'à ça?

FRÉDÉRI, *détournant la tête.*

Mais oui...

ROSE, *le fouillant jusqu'au fond des yeux.*

Bien vrai?

FRÉDÉRI.

Bien vrai.

ROSE, *tristement.*

Tant mieux, alors...

FRÉDÉRI, *l'embrassant.*

Bonsoir... Je vais me coucher. *(Elle l'accompagne d'un long regard et d'un sourire jusqu'à la porte de la chambre. A peine la porte fermée, la figure de la mère change, devient terrible.)*

SCÈNE III

ROSE, *seule.*

Être mère, c'est l'enfer!... Cet enfant-là, j'ai manqué mourir de lui en le mettant au monde. Puis il a été longtemps malade... A quinze ans, il m'a fait encore une grosse maladie. Je l'ai tiré de tout comme par miracle. Mais ce que j'ai tremblé, ce que j'ai passé de nuits blanches, les rides de mon front peuvent le dire... Et maintenant que j'en ai fait un homme, maintenant que le voilà fort, et si beau, et si pur, il ne songe plus qu'à s'arracher la vie, et, pour le défendre contre lui-même, je suis obligée de veiller là, devant sa porte, comme quand il était tout petit. Ah! vraiment, il y a des fois que Dieu n'est pas raisonnable... *(Elle s'assied sur un escabeau.)* Mais elle est à moi, ta vie, méchant garçon. Je te l'ai donnée, je te l'ai donnée vingt fois. Elle a été prise jour par jour dans la mienne; sais-tu bien qu'il a fallu toute ma jeunesse pour te faire tes vingt ans? Et à présent tu voudrais détruire mon ouvrage. Oh! oh!... *(Radoucie et triste.)* Comme c'est ingrat, tout de même, les enfants!... Et moi aussi, quand mon pauvre homme est mort et qu'il me tenait les mains en s'en allant, j'avais bien envie

de partir avec lui... Mais tu étais là, toi, tu ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais tu avais peur, et tu criais. Ah! dès ton premier cri, j'ai senti que ma vie ne m'appartenait pas, que je n'avais pas le droit de partir... Alors, je t'ai pris dans mes bras, je t'ai souri, j'ai chanté pour t'endormir, le cœur gros de larmes, et, quoique veuve pour toujours, aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté mes coiffes noires pour ne pas attrister tes yeux d'enfant... *(Avec un sanglot.)* Ce que j'ai fait pour lui, il pourrait bien le faire pour moi, maintenant... Ah! les pauvres mères... comme nous sommes à plaindre!... Nous donnons tout, on ne nous rend rien. Nous sommes les amantes qu'on délaisse toujours... Pourtant nous ne trompons jamais, nous autres, et nous savons si bien vieillir...

CHŒUR, *au dehors.*

Sur un char,
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges;
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards!

(Tambourins et danses.)

ROSE.

Quelle nuit!... quelle veillée!... *(La porte de la chambre s'ouvre vivement.)* Qui est là?

SCÈNE IV

ROSE, L'INNOCENT.

L'Innocent sort de la chambre de gauche, pieds nus, ses cheveux blonds tout ébouriffés, sans blouse, sans gilet, rien qu'un pantalon de futaine retenu par une bretelle. — Ses yeux brillent, son visage a quelque chose de vivant, d'ouvert, d'inaccoutumé.

L'INNOCENT, *s'approchant, un doigt sur les lèvres.*

Chut !

ROSE.

C'est toi ?

L'INNOCENT, *bas.*

Couchez-vous, et dormez tranquille... Il n'y aura rien encore cette nuit...

ROSE.

Comment ! rien... tu sais donc ?...

L'INNOCENT.

Je sais que mon frère a un grand chagrin, et que vous me faites coucher dans sa chambre de peur qu'il ne retourne son chagrin contre lui-même... Aussi voilà plusieurs nuits que je ne dors que d'un œil.. Depuis quelque temps, il allait mieux ; mais, cette fois, la nuit a été bien mauvaise... Il a recommencé à pleurer, à parler tout seul. Il disait : « Je ne peux pas... je ne peux pas... il faut que je m'en

aille!... » Puis, à la fin, il s'est couché. Maintenant, il dort, et je me suis levé doucement, doucement, pour venir vous le dire... Pourquoi me regardez-vous *comme cela, ma mère?... Ça vous étonne*, que j'y voie si fin et que j'aie tant de raisonnement... Mais vous savez bien ce que Balthazar disait : « Il s'éveille, cet enfant, il s'éveille! »

ROSE.

Est-ce possible ?... Oh!... ô mon Innocent!

L'INNOCENT.

Mon nom est Janet, ma mère. Appelez-moi Janet. Il n'y a plus d'innocent dans la maison.

ROSE, *vivement.*

Tais-toi... ne dis pas ça.

L'INNOCENT.

Pourquoi?

ROSE.

Ah! je suis folle... C'est ce berger, avec ses histoires... Viens, mon chéri, viens, que je te regarde. Il me semble que je ne t'ai jamais vu, que c'est un nouvel enfant qui m'arrive. *(Le prenant sur ses genoux.)* Comme tu es grandi, comme tu es beau! Sais-tu que tu ressembleras à Frédéri? C'est qu'il y a de la vraie lumière dans tes yeux, maintenant.

L'INNOCENT.

Ma foi! oui, je crois que maintenant je suis éveillé tout à fait... Ce qui n'empêche pas que j'ai bien sommeil, et que je vais aller dormir, car je tombe.. Voulez-vous m'embrasser encore, dites?...

ROSE.

Si je veux! *(Elle l'embrasse avec fureur.)* Je t'en dois tant, de ces caresses. *(Elle l'accompagne jusqu'à la chambre.)* Va dormir, mon chéri, va.

SCÈNE V

ROSE, *seule.*

Plus d'innocent dans la maison! Si ça allait nous porter malheur... Ah! qu'est-ce que je dis là?... Je ne mérite pas cette grande joie qui m'arrive... Non! non! Ce n'est pas possible. Dieu ne m'a pas rendu un enfant pour m'en enlever un autre... *(Elle courbe un instant la tête devant une madone incrustée dans le mur, elle va vers la porte de la chambre et elle écoute.)* Rien... ils dorment tous deux. *(Elle ferme la fenêtre du fond, range quelques objets, quelques sièges, puis entre dans son alcôve et tire son rideau. — Musique de scène. — Le petit jour commence à blanchir les grandes vitres du fond.)*

SCÈNE VI

FRÉDÉRI, ROSE, *dans l'alcôve.*

FRÉDÉRI, *il entre à demi vêtu, l'air égaré. Il écoute et s'arrête.*

(Bas.) Trois heures. Voilà le jour. Ça sera comme dans l'histoire du berger. Elle s'est battue toute la

nuit, et puis au matin... puis au matin... *(Il fait un pas vers l'escalier, puis s'arrête.)* Oh! c'est horrible!... Quel réveil ils vont tous avoir, ici!... mais c'est impossible. Je ne peux pas vivre. Tout le temps je la vois dans les bras de cet homme. Il l'emporte, il la serre, il... Ah! vision maudite, je t'arracherai bien de mes yeux! *(Il s'élance sur l'escalier.)*

ROSE, *appelant.*

Frédéri!... Est-ce toi? *(Frédéri s'arrête au milieu de l'escalier, chancelant, les bras étendus.)*

ROSE, *s'élançant de l'alcôve, court à la chambre des enfants, regarde, et pousse un cri.*

Ah!... *(Elle se retourne, et voit Frédéri sur l'escalier.)* Qu'est-ce que... Où vas-tu?

FRÉDÉRI, *égaré.*

Mais tu ne les entends donc pas, là-bas, du côté des bergeries?... Il l'emporte... Attendez-moi! attendez-moi!... *(Il s'élance, Rose se jette à corps perdu à sa poursuite. — Quand elle arrive à la porte qui est au milieu de l'escalier, Frédéri vient de la fermer. — Elle frappe avec rage.)*

ROSE.

Frédéri, mon enfant!... Au nom du ciel! *(Elle frappe à la porte, la secoue.)* Ouvre-moi, ouvre-moi!... Mon enfant!... Emporte-moi, emporte-moi dans ta mort... Ah!... mon Dieu!... Au secours! Mon enfant!... Mon enfant va se tuer... *(Elle descend l'escalier, folle, se précipite vers la fenêtre du fond, l'ouvre, regarde, et tombe avec un cri terrible.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'INNOCENT, BALTHAZAR, LE PATRON MARC.

L'INNOCENT.

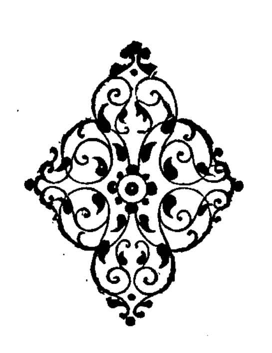
Maman !... Maman !... *(Il s'agenouille près de sa mère.)*

BALTHAZAR, *voyant la fenêtre ouverte, s'élance et regarde dans la cour.*

Ah ! *(Au patron Marc, qui vient d'entrer.)* Regarde à cette fenêtre, tu verras si on ne meurt pas d'amour !...

FIN DE L'ARLÉSIENNE.





TABLE



TABLE



6753. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.

— 1933 —

